

2011

PREPRINT 418

Peter Schöttler & Hans-Jörg Rheinberger (éds.)

Marc Bloch et les crises du savoir

SOMMAIRE

Avertissement	
<i>Peter Schöttler & Hans-Jörg Rheinberger</i>	3
Marc Bloch et les crises du savoir	
<i>Peter Schöttler</i>	5
Le concept de civilisation et l'évolution historiographique dans les années 1930	
<i>Bertrand Müller</i>	27
L'expérience politique de Marc Bloch	
<i>Massimo Mastrogregori</i>	39
Quel modèle de scientificité pour l'histoire ?	
<i>Jean-Louis Fabiani</i>	51
Marc Bloch et Henri Bergson ou Le rejet d'une philosophie de l'histoire	
<i>Enrico Castelli Gattinara</i>	65
Photographie, cinéma et les sciences de la culture autour de 1930 : L'exemple des « techniques du corps »	
<i>Philippe Despoix</i>	77
Marc Bloch à la lumière de l'épistémologie historique des sciences de la nature de Gaston Bachelard	
<i>Hans-Jörg Rheinberger</i>	95
La « crise » de la physique	
<i>Françoise Balibar</i>	103
La réception du Cercle de Vienne en France	
<i>Christian Bonnet</i>	115
Liste des participants au colloque	127

Avertissement

Ce cahier réunit les communications d'un colloque franco-allemand qui s'est tenu du 4 au 6 octobre 2007 à l'Institut Max Planck d'histoire des sciences à Berlin. Le but de la rencontre était d'explorer la pensée scientifique de Marc Bloch (1886-1944) dans le contexte intellectuel, social et politique de l'entre-deux-guerres. Avocat d'une conception rigoureuse de la science, Marc Bloch se sentait particulièrement interpellé par les bruyantes déclarations de crise qui circulaient dans les années 1920 et 1930 aussi bien dans les sciences sociales que dans les sciences naturelles. Ceci valait non seulement pour les interrogations épistémologiques en philosophie et en sociologie mais aussi pour les conséquences de la révolution relativiste en physique. L'importance décisive de ces débats pour l'historien ressort notamment de son dernier grand manuscrit, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, auquel il travailla à partir de 1941. Dans un passage célèbre nous y lisons en effet : « Notre atmosphère mentale n'est plus la même. La théorie cinétique des gaz, la mécanique einsteinienne, la théorie des quanta ont profondément altéré l'idée qu'hier encore chacun se formait de la science. Elles ne l'ont pas amoindrie. Mais elles l'ont assouplie. Au certain, elles ont substitué, sur beaucoup de points, l'infiniment probable ; au rigoureusement mesurable, la notion de l'éternelle relativité de la mesure. Leur action s'est fait sentir même sur les esprits innombrables – je dois, hélas ! me ranger parmi eux – auxquels les faiblesses de leur intelligence ou de leur éducation interdisent de suivre, autrement que de très loin et en quelque sorte par reflet, cette grande métamorphose. »

C'est ce changement d'« atmosphère mentale » que le colloque thématiza sous différents aspects. C'est pourquoi il ne rassembla pas seulement des spécialistes de Marc Bloch, mais également des experts des différents contextes scientifiques et philosophiques dans lesquels l'historien évoluait et par rapport auxquels il réagissait : de la sociologie contemporaine en passant par la philosophie et l'esthétique jusqu'à la physique quantique et aux mathématiques probabilistes. Cette multiplicité des perspectives fit l'attrait particulier de la rencontre.

Il n'a malheureusement pas été possible de publier toutes les communications présentées au colloque. L'une d'entre elles l'a déjà été peu après sous une forme élargie : Otto Gerhard Oexle, « Krise des Historismus – Krise der Wirklichkeit. Eine Problemgeschichte der Moderne », in : Id. (éd.), *Krise des Historismus – Krise der Wirklichkeit. Wissenschaft, Kunst und Literatur, 1880-1932*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2007, pp. 11-116. Deux autres communications, de François-Olivier Touati (« Des historiens en crise ? Marc Bloch et les médiévistes français, 1904-1944-1970 ») et de Norbert Schappacher (« Corrélations, incertitudes, processus. Approches probabilistes dans les mathématiques de l'entre-deux-guerres »), n'étaient pas disponibles au moment du bouclage de ce cahier. Nous renvoyons cependant à des articles récents des mêmes auteurs : François-Olivier Touati, « Marc Bloch et Mabillon », in : Jean Leclant, André Vauchez, Odon Hurel (éds.), *Dom Jean Mabillon, figure majeure de l'Europe des lettres*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2010, pp. 411-452 ; Norbert Schappacher, « Rewriting Points », in : *Proceedings of the International Congress of Mathematicians*, Hyderabad, India, 2010, pp. 3258-3291.

Enfin, nous tenons à remercier tous les participants ainsi que les institutions qui ont contribué à la bonne réussite du colloque : le Max Planck Institut für Wissenschaftsgeschichte, le Centre national de la recherche scientifique, l'Institut d'histoire du temps présent et le Centre Marc Bloch. Nous remercions également Valentine Meunier pour sa relecture des manuscrits français.

Peter Schöttler & Hans-Jörg Rheinberger

Marc Bloch et les crises du savoir

Peter Schöttler

*Remarques introductives*¹

« Un dialogue entre des sourds, dont chacun répond tout de travers aux questions de l'autre, c'est un vieil artifice de comédie, bien fait pour soulever les rires du public prompt à la joie ; mais ce n'est pas un exercice intellectuel bien recommandable. » (Marc Bloch, 1928)²

Ce colloque est déjà le deuxième qui se tient à Berlin en l'honneur de Marc Bloch. Le premier eut lieu en avril 1997, également à l'initiative du Centre Marc Bloch, et fut organisé en collaboration avec l'Université Humboldt où se tint en parallèle une exposition « Marc Bloch, historien et résistant ». ³ Le premier objectif était alors de présenter le grand historien au public allemand, donc de l'informer sur sa biographie, notamment à travers l'exposition et un exposé biographique d'Étienne Bloch, le fils aîné de l'historien ; le deuxième visait à circonscrire le rapport particulier de Marc Bloch à l'Allemagne, à son histoire et à ses historiens, sans oublier le bref semestre qu'il passa lui-même à l'Université Friedrich-Wilhelm – aujourd'hui « Humboldt » – en 1908. Enfin, il s'agissait de situer son œuvre dans les tendances intellectuelles et scientifiques de son temps. La présente rencontre, « Marc Bloch et les crises du savoir », renoue avec ces débats, tout en poursuivant d'autres questions plus spécifiques.

Avant d'y revenir plus en détail, je voudrais tout d'abord élargir un peu le champ et esquisser quelques problèmes historiographiques liés à Marc Bloch et à son nom « charismatique » : il me semble en effet à peine exagéré de dire qu'il est aujourd'hui presque plus difficile encore de parler de Marc Bloch qu'il y a dix ou vingt ans. Pourquoi ? Dans un deuxième temps je voudrais évoquer sur la base de mes propres travaux ce que l'on pourrait appeler la « philosophie » ou l'« épistémologie » *implicite* de Marc Bloch telle qu'on la rencontre dans son œuvre. Enfin je reviendrai dans ma conclusion sur la thématique spécifique qui donne son titre à notre rencontre.

I.

Pourquoi n'est-il pas si facile aujourd'hui d'évoquer de manière scientifique l'œuvre de Marc Bloch ? Il me semble que les difficultés se situent à plusieurs niveaux, tous symptomatiques, donc intéressants :

Marc Bloch est *aujourd'hui* un monument, une icône des sciences humaines non seulement en France, mais aussi dans le monde entier. Or, comment s'approche-t-on d'un tel monument ?

¹ Version française de la conférence introductive au colloque.

² Marc Bloch, « Pour une histoire comparée des sociétés européennes » (1928), in : Marc Bloch, *Histoire et historiens*, éd. par Étienne Bloch, Paris, A. Colin, 1995, p. 123.

³ Cf. le catalogue bilingue : *Marc Bloch 1886-1944. Une biographie impossible – An Impossible Biography*, éd. par Étienne Bloch en coll. avec Alfredo Cruz-Ramirez, Limoges, Culture & Patrimoine en Limousin, 1997, ainsi que les actes du colloque : *Marc Bloch – Historiker und Widerstandskämpfer*, éd. par Peter Schöttler, Francfort/New York, Campus, 1999.

Marc Bloch est un historien, dont l'œuvre et la biographie ne sont certes pas inconnues – il existe même de véritables « études blochiennes »⁴ –, mais nous en savons encore très peu sur certaines phases de son existence. La même chose vaut pour son œuvre écrite : il existe certes de nombreuses lectures des grands livres et des articles fameux, mais de larges parties de son œuvre n'ont été parcourues que de manière superficielle. Je pense tout particulièrement à ses innombrables comptes rendus de livres : un millier environ.

Cela est partiellement lié aux problèmes des éditions existantes de Marc Bloch ainsi qu'à l'état de ses archives. Il s'agit là au demeurant d'un chapitre assez sombre dont il n'est généralement pas question, du moins en public.

Laissez-moi éclairer ces trois points :

Marc Bloch, le monument. Aucun historien n'est cité *aujourd'hui* si souvent en sciences humaines et historiques, en France et dans le monde. Un simple test permet de le vérifier : d'une recherche sur « Google » il résulte que de tous les historiens morts du 20^e siècle, Marc Bloch est très certainement le plus souvent mentionné : 715 000 entrées contre 456 000 pour Fernand Braudel ou 347 000 pour Christopher Hill, 293 000 pour E.P. Thompson, 291 000 pour Georges Duby et 279 000 pour Arnold Toynbee (recherche effectuée le 22/4/2007). L'« historien allemand » (si l'on veut) le plus souvent nommé est Oswald Spengler avec 233 000 entrées.

Évidemment, cet écho public étonnant est dû pour une part au fait que de nombreuses institutions ou manifestations portent *aujourd'hui* le nom prestigieux de « Marc Bloch » : une *Université Marc Bloch* à Strasbourg et un *Centre universitaire Marc Bloch* à Belfort, un *Centre Marc Bloch* à Berlin et un autre à Moscou ; il existe par ailleurs deux « conférences Marc Bloch » (l'une à Paris, l'autre à Montréal), deux « chaires Marc Bloch » (l'une au Venezuela, l'autre à l'Université Humboldt de Berlin). Des bourses, des revues, des associations, etc., sans même parler des nombreuses rues, places ou écoles, qui partout en France, popularisent en quelque sorte le nom de Marc Bloch. Même si la « panthéonisation » solennelle, demandée en 2006 par un groupe d'historiens et de journalistes – à l'initiative du *Figaro* –, n'a pas (encore) eu lieu⁵, l'historien-résistant semble avoir atteint les plus hauts sommets de la notoriété et même de la gloire. Cela ne pouvait, et ne peut, rester sans conséquences pour la perception de son œuvre. Comment éviter en effet les projections rétrospectives, les stylisations et les déformations qui accompagnent presque automatiquement un tel statut de héros ? Ne sommes-nous pas déjà au pied d'un mémorial devant lequel on ne peut que déposer des gerbes ?

Les origines de cet engouement et de cette vénération sont évidents, mais demandent réflexion : Marc Bloch était certes un très grand savant, toutefois ce qui fait la vraie différence est qu'il n'est pas mort dans son lit ou dans son cabinet de travail comme d'autres savants illustres, mais sous les

⁴ Cf. les 5 numéros parus des *Cahiers Marc Bloch*, 1994–1997. La meilleure introduction générale reste celle de Massimo Mastrogregori : *Introduzione a Bloch*, Rome, Laterza, 2001 ; trad. angl. abrégée : « Marc Bloch (1886–1944) », in : Jaume Aurell/Francisco Crosas (éds.), *Rewriting the Middle Ages in the Twentieth Century*, Turnhout, Brepohls, 2005, pp. 117–148. Sur la biographie au sens strict : Carole Fink, *Marc Bloch. A Life in History*, Cambridge, CUP, 1989 (trad. *Une vie au service de l'histoire*, Lyon, PUL, 1997). Concernant l'œuvre il existe de nombreuses lectures différentes, voire contradictoires, p. ex. Ulrich Raulff, *Marc Bloch. Un historien au XXe siècle*, Paris, MSH, 2005 (1995) ; Susan W. Friedman, *Marc Bloch, Sociology and Geography. Encountering Changing Disciplines*, Cambridge, CUP, 1996 ; Olivier Dumoulin, *Marc Bloch*, Paris, Sciences-Po, 2000. Cf. également la bibliographie des travaux sur Marc Bloch dans les : *Cahiers Marc Bloch*, n° 2–5. Pour un bref résumé de ma propre interprétation : Peter Schöttler, « Marc Bloch (1886–1944) », in : Lutz Raphael (éd.), *Klassiker der Geschichtswissenschaft*, t. 1, Munich, Beck, 2006, pp. 232–250.

⁵ Sur les enjeux cf. Vincent Duclert, *Dreyfus au Panthéon : Voyage au cœur de la République*, Paris, Galaade, 2007, pp. 388 suiv.

balles de la Gestapo. Cette fin le distingue à jamais de la plupart de ses collègues – et nous saisissons l'occasion de vouer une pensée à tous ceux qui (partout dans le monde) aiment pérorer sur « la mort pour la patrie », sans jamais courir de risque personnel. Bloch, qui ne parlait pratiquement jamais de son expérience de guerre – il l'évoqua quelques fois par écrit, mais ne publiera jamais ces textes lui-même et méprisera toujours les propos d'anciens combattants⁶ –, mit sa vie en péril parce que, politiquement et intellectuellement, il ne supportait pas la barbarie nazie. Il aurait pu émigrer à New York, mais il préféra rester en France et rejoindre la Résistance.

Marc Bloch, résistant. Par sa mort, il acquit un tout autre statut. Il devint un héros national (le grand patriote), un héros politique (le grand antifasciste) et un héros intellectuel (un des plus grands historiens). Peu après il devint même un héros juif, en dépit du fait qu'il était agnostique et ne respectait pas les lois du judaïsme. Avec le renouveau des traditions juives, notamment aux États-Unis, une sorte de réappropriation de sa personne par la communauté juive s'est en effet opérée. Dès les années 1980, l'historien Peter Novick avait observé un véritable « culte » autour de Marc Bloch qu'il expliquait à l'époque par sa « fonction de réconciliation » : « For the growing number of Jews in the historical profession he [Marc Bloch] was [...] an inspiration, while for the gentiles the cult of Bloch was something of a talisman against the profession's reputation for anti-semitism. »⁷

Dans ce contexte je voudrais attirer l'attention sur quelques images. Voici d'abord la photographie la plus connue de Marc Bloch, une des dernières qui nous soient parvenues :



⁶ Cf. sur ce point sa correspondance avec le médiéviste Gustave Cohen, éditée par Steven Steele : « Lettres d'un ancien combattant : Marc Bloch à Gustave Cohen, 1923–1925 », *Lendemains*, 30 (2005), n° 119-120, pp. 155-166.

⁷ Peter Novick, *That Noble Dream. The "Objectivity Question" and the American Historical Profession*, Cambridge, CUP, 1988, p. 376. Sur la béatification de Bloch cf. également Dumoulin, *Marc Bloch* (note 4), pp. 21 suiv., 109 suiv.

Elle montre un homme d'un certain âge – en fait, Marc Bloch n'avait alors que 57 ans – portant moustache, cravate et lunettes d'écaillés. Sous des paupières basses, des yeux foncés regardent sereinement vers la caméra. Ainsi se produit un effet de Joconde : l'observé devient observateur, son regard sans paroles cherche peut-être à nous dire quelque chose.

Presque cinquante ans plus tard, nous avons une image totalement différente. À l'occasion de la sortie de la biographie de Marc Bloch par Carole Fink, la *New York Review of Books* publie un article de Natalie Zemon Davis sous le titre programmatique : *A Modern Hero*.⁸ Comme d'usage dans cette revue, le compte rendu est accompagné d'un portrait dessiné spécialement par le célèbre caricaturiste David Levine :



Regardons cette caricature de plus près. Voici un tout autre Marc Bloch. Le regard serein, qui pourrait cacher un sourire, a disparu. En réalité, Levine a juxtaposé deux photographies. Voici la seconde :

⁸ Natalie Zemon Davis, « A Modern Hero », *New York Review of Books*, 26 avril 1990, pp. 27–30. Il s'agit d'un compte rendu du livre cité à la note 4.



Le résistant grisonnant a donc été fondu avec le jeune caporal en uniforme bleu-horizon, et par la même occasion les traits de son visage sont devenus plus durs, plus sérieux et plus pointus. Le regard est perçant et dirigé du haut en bas. Le brassard avec l'étoile de David – et non pas la croix de Lorraine – signale au lecteur américain : voici un juif qui a combattu les nazis. Or Marc Bloch n'était ni religieux, ni sioniste, et comme il le soulignait lui-même, ne se sentait juif que face aux antisémites et aux nazis.⁹ Il semble donc assez douteux qu'il se fût reconnu dans ce portrait de Levine, même bien intentionné.

En tout état de cause, cette caricature montre bien les effets de la canonisation de Marc Bloch dans et pour l'opinion universitaire américaine. Aussi, dans la biographie déjà mentionnée de Carole Fink – un ouvrage par ailleurs remarquable d'érudition et d'une grande utilité pour les recherches blochiennes – l'auteur transforme son héros de manière posthume en « historien juif », conformément à cette nouvelle perspective judéo-américaine qui rêve d'annuler l'assimilation passée. Il est révélateur que le fils aîné de Marc Bloch, Étienne, ait tout essayé pour empêcher la publication de ce livre en France.¹⁰

On pourrait encore ajouter d'autres exemples de ce genre de décontextualisations ou de distorsions rétrospectives, notamment dans le domaine de la politique mémorielle. Car la tentation est grande de s'accaparer le nom de Bloch et d'en user à toutes fins utiles.¹¹ Toutefois il n'y pas que

⁹ Cf. notamment son testament de 1941 : Marc Bloch, *L'Étrange défaite*, Paris, Gallimard, 1990, pp. 211–212.

¹⁰ Il a cependant fini par paraître aux Presses universitaires de Lyon. Cf. Fink, *Marc Bloch* (note 4).

¹¹ Un exemple frappant fut la tentative de la part de quelques eurosceptiques comme Jean-Pierre Chevènement ou Pierre-André Taguieff de créer en 1998 une « fondation Marc Bloch » afin de donner une légitimation imaginaire à leur critique néojacobine du projet européen – en totale contradiction avec

les utilisations abusives : chaque lecture nouvelle d'un auteur comporte évidemment des risques et des ouvertures. Mais il serait assez ironique qu'un savant comme Marc Bloch, qui attachait tant d'importance à l'exactitude historique, finisse par devenir une référence intellectuelle totalement inconsistante que l'on peut associer librement à tout ce qui paraît sympathique à un moment donné.

Est-ce à dire qu'il pourrait y avoir un « vrai Marc Bloch » au-delà de toute réception ? Évidemment que non. Aucun tour de passe-passe méthodologique ne fera jamais revivre le Marc Bloch « réel ». Il ne s'agit donc pas de plaider pour un réalisme naïf de la résurrection, mais pour une approche critique basée sur tous les matériaux disponibles, à la différence de présentations essayistes, voire fictionnelles, qui parfois ne prétendent même pas être vérifiables : l'histoire « mains libres ». Mais même si nous n'aurons jamais d'« image » définitive de Marc Bloch, comme d'aucun personnage historique, il est parfaitement envisageable, et souhaitable à mes yeux, d'en dresser un portrait plus ou moins *réaliste*.

Or le « vrai Marc Bloch », en ce sens restreint, c'est avant tout le savant, l'auteur d'une œuvre considérable que l'on peut parcourir et étudier, et que l'on peut également comparer dans le détail avec les œuvres des autres historiens et savants, en sciences sociales notamment, de son époque ou plus récentes. Concrètement, il s'agit surtout de quatre grands livres (*Rois et serfs* [1920], *Les Rois thaumaturges* [1924], *Les Caractères originaux de l'histoire rurale française* [1931], *La Société féodale* [1939/40]) que Bloch a publiés de son vivant, ainsi que de deux ouvrages posthumes (*L'Étrange défaite* [1946] et *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien* [1949]) ; ainsi que d'une trentaine d'articles, souvent très longs, et de très nombreux comptes rendus de livres (1000 environ), qui ont fréquemment le caractère d'articles et pourraient facilement remplir quatre ou cinq volumes.¹² Cette profusion est bien entendu liée au fait que Bloch ne travaillait pas tout à fait seul, mais qu'il était, avec Lucien Febvre, directeur des *Annales*, une revue qui, à l'époque, était encore relativement marginale et avant-gardiste, si bien que les deux historiens devaient, le cas échéant, remplir les fascicules de leur prose.¹³ Mais il ne s'agissait pas seulement d'une nécessité pragmatique. Ce que l'on pourrait appeler sa « manie de l'écriture » faisait également partie de son style de travail et de son tempérament intellectuel. Étienne Bloch a rappelé que son père « à l'occasion de toute lecture, de toute réflexion, était sans cesse en train d'écrire ses fiches ».¹⁴ Aujourd'hui cette ardeur a évidemment l'énorme avantage, pour les historiens de l'histoire que

le fait que Bloch n'était pas seulement un grand patriote et un grand résistant, mais aussi un historien pro-européen et anti-nationaliste. Cf. Jacques Le Goff, « Marc Bloch et les imposteurs », *Le Nouvel Observateur*, 25 nov. 1999. À l'aide de la justice, la famille Bloch a finalement fait interdire cet abus. De la même manière, les tentatives répétées de l'actuel président de la République, Nicolas Sarkozy, d'utiliser le nom de Bloch pour sa politique xénophobe ont provoqué une réaction indignée de Suzette Bloch, petite-fille de l'historien : Suzette Bloch/Nicolas Offenstadt, « Laissez Marc Bloch tranquille, M. Sarkozy », *Le Monde*, 29 nov. 2009.

¹² Cf. la bibliographie (incomplète et parfois erronée) de Marie-Claire Gasnault-Beis, dans : Marc Bloch, *Mélanges historiques*, éd. par Charles-Edmond Perrin, Paris, SEVPEN, 1963, t. II, pp. 1031–1104, ainsi que les chroniques des *Cahiers Marc Bloch*.

¹³ Sur la revue des *Annales* il existe une littérature abondante. À titre d'introduction on lira notamment : Peter Burke, *The French Historical Revolution. The "Annales" School 1929–1989*, Londres, Polity, 1990 ; George Huppert, « The Annales Experiment », in : Michael Bentley (éd.), *Companion to Historiography*, Londres, Routledge, 1997, pp. 873–888 ; André Burguière, *L'École des « Annales ». Une histoire intellectuelle*, Paris, Jacob, 2006 ; Christian Delacroix/François Dosse/Patrick Garcia, *Les Courants historiques en France. XIXe–XXe siècle*, Paris, Gallimard, 2007, pp. 200 suiv.

¹⁴ Étienne Bloch, « Marc Bloch. Souvenirs et réflexions d'un fils sur son père », in : Hartmut Atsma/André Burguière (éds.), *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée & sciences sociales*, Paris, EHESS, 1990, p. 31.

nous sommes, d'être assez bien informé sur tout ce que Bloch a pu faire durant sa vie. Mais l'inverse est également vrai : si l'historien a si minutieusement noté toutes ses lectures et ses pensées, il s'agirait d'un bien curieux hasard si les preuves matérielles de telle ou telle « influence décisive » avaient été totalement perdues.¹⁵

Autrement-dit, je plaide en faveur d'une nouvelle lecture en profondeur de l'œuvre de Marc Bloch, par-delà le cadre restreint de quelques citations canoniques souvent isolées de leur contexte. Il faut inclure dans une plus large mesure l'ensemble de l'œuvre, en dépit de la difficulté d'accès de certains textes, dispersés dans de nombreuses revues, alors que d'autres auteurs classiques – pensons à Ranke ou Huizinga, Durkheim ou Weber, sans même parler de Marx... – ont depuis longtemps leurs « œuvres complètes ».

Mais n'avons-nous pas, au moins, quelques recueils de documents et de lettres, à commencer par la magnifique correspondance entre Bloch et Febvre, que Bertrand Müller a si soigneusement éditée et commentée ?¹⁶ C'est surtout à partir de la fondation des *Annales* en 1929 (les lettres d'avant 1928 ont été perdues) que cette correspondance transforme totalement notre perception, car elle permet de suivre pour la première fois au jour le jour le fonctionnement de la revue et nous montre que certaines priorités et décisions de Bloch et/ou de Febvre répondaient à des motifs bien différents, et plus pragmatiques, que ce qu'on avait eu l'occasion de le lire chez certains commentateurs. Pour les autres correspondances éditées, je dois me contenter de les énumérer : celles avec Henri Pirenne, par exemple, le grand modèle de Marc Bloch, ou avec Henri Berr, le fondateur de la *Revue de synthèse historique* ; avec les historiens allemands Fritz Rörig ou Richard Koebner, avec Gustave Cohen et Robert Boutruche ; ou encore ses relations épistolaires avec l'historien japonais Kanichi Askawa.¹⁷ En divers endroits, enfin, des matériaux précieux ont été publiés sur la biographie et l'œuvre de Bloch : les documents et les photos qu'Étienne Bloch a publiés en 1997 dans le catalogue de l'exposition déjà mentionnée sont en effet irremplaçables.¹⁸ Et on trouvera également de nombreux fac-similés et photos sur le site de l'Association Marc Bloch (www.marcbloch.fr), qui contient par ailleurs un inventaire détaillé du fonds Marc Bloch. Il permet

¹⁵ Je pense ici notamment à la rumeur selon laquelle Marc Bloch aurait été fortement marqué par la lecture de Max Weber. En fait, comme j'aurais l'occasion de le montrer ailleurs, Bloch ne connaissait que quelques rares textes de Weber et n'a jamais fait état de la « *Wissenschaftslehre* » de ce dernier. On peut même dire qu'il se méfiait profondément de la « *Kulturwissenschaft* » allemande, représentée à ses yeux par Werner Sombart. La rumeur en question n'a donc aucune base philologique sérieuse, même si elle a soulevé des questions intéressantes. Aujourd'hui, le mythe d'un Bloch « wébérien » constitue plutôt un « obstacle épistémologique » suggérant une fausse continuité et communauté intellectuelle.

¹⁶ *Marc Bloch, Lucien Febvre et les Annales d'histoire économique et sociale. Correspondance*, éd. par Bertrand Müller, 3 vol., Paris, Fayard, 1994–2003.

¹⁷ Cf. *The Birth of Annales History : the Letters of Lucien Febvre and Marc Bloch to Henri Pirenne (1921-1935)*, éd. par Bryce et Mary Lyon, Bruxelles, Commission Royale d'Histoire, 1991; *Marc Bloch à Étienne Bloch. Lettres de la « drôle de guerre »*, éd. par François Bédarida et Denis Peschanski, Paris 1991 (= *Cahiers de l'IHTP*, n° 19) ; *Marc Bloch, Écrire « La Société féodale ». Lettres à Henri Berr 1924–1943*, éd. par Jacqueline Pluet-Despatin, Paris, IMEC, 1992 ; « Marc Bloch – Fritz Rörig, Correspondance (1928-1932) », éd. par Peter Schöttler, *Cahiers Marc Bloch*, n° 1 (1994), pp. 17-52 ; « Marc Bloch et ses élèves: Lettres à Robert Boutruche (1930-1943) », éd. par Étienne Bloch et Bertrand Müller, *Cahiers Marc Bloch*, n° 4 (1996), pp. 25-98 ; « Marc Bloch : Lettres à Richard Koebner (1931-1934) », éd. par Peter Schöttler, *Cahiers Marc Bloch*, n° 5 (1997), pp. 73–82 ; « Lettres d'un ancien combattant : Marc Bloch à Gustave Cohen, 1923–1925 », éd. par Steven Steele, *Lendemains*, 30 (2005), n° 119-120, pp. 155-166 ; « Le „Annales” e la storia comparata. Corrispondenza inedita di Marc Bloch e Kan'ichi Askawa, 1929–1935 », éd. par John Harvey, *Passato et Presente*, 25 (2007), n° 71, pp. 69–102.

¹⁸ Cf. note 3.

d'en percevoir toute la richesse, même pour ceux qui n'auraient pas l'intention – ou la possibilité – de le dépouiller eux-mêmes.

Le fonds Marc Bloch : un sujet triste et réjouissant à la fois. Réjouissant, car à la différence des papiers de bien d'autres historiens ou sociologues français – pensons seulement à Durkheim –, les archives de Marc Bloch n'ont pas été détruites pendant la guerre, malgré les circonstances de son décès. Dès l'automne 1940, Lucien Febvre et des amis parisiens ont fait mettre en sécurité les plus importants dossiers conservés dans l'appartement de la rue de Sèvres et début 1942 tous ces matériaux rejoindront Marc Bloch à Montpellier. Lorsque l'historien dut quitter la ville à cause de l'occupation allemande de la zone sud, il les déposera chez un avocat de ses amis qui les conservera jusqu'à la Libération.¹⁹ L'appartement parisien, par contre, fut pillé en mai 1942 par les hommes du « Einsatzstab Rosenberg », qui emportèrent non seulement la bibliothèque, mais également les papiers restés sur place. Pour l'essentiel, il s'agissait de dossiers « fermés », de documents de famille et d'épreuves de livres, notamment ceux de la *Société féodale*. Après la guerre, une partie de la bibliothèque fut restituée.²⁰ Mais une autre partie ainsi que les papiers volés à Paris, ne refit pas jour. Ce n'est qu'au début des années 1990 que l'on apprit que des documents de Marc Bloch se trouvaient dans les archives du KGB à Moscou, et à la suite d'une démarche du gouvernement français, ces dossiers furent restitués à la famille en 1994.²¹

Ainsi le fonds Marc Bloch conservé aux *Archives nationales* se compose aujourd'hui de trois parties : 1° les dossiers déposés par la famille Bloch en 1979 ou postérieurement (57 cartons), 2° les dossiers revenus de Moscou (5 cartons), 3° trois bobines de microfilms contenant essentiellement la correspondance avec Lucien Febvre. Ajoutons qu'une partie de la bibliothèque – environ 1000 titres – est maintenant accessible à la *Bibliothèque Louis Halphen* de l'université de Paris I (Panthéon-Sorbonne). Même si Marc Bloch n'avait (malheureusement) pas l'habitude d'annoter ses livres, on peut donc se faire une idée concrète de ses préférences ou de ses priorités et surtout consulter sa volumineuse collection de tirés à part.²²

L'accès, par contre, au fonds d'archives proprement dit est – ou plutôt *fut* jusqu'il y a peu²³ – entouré d'obstacles. C'est là un des aspects les moins réjouissants de l'histoire. Comme pour beaucoup d'archives privées déposées aux *Archives nationales*, il fallait en effet, du vivant d'Étienne Bloch, son autorisation personnelle pour consulter un dossier, ce qui signifiait en général une attente de plusieurs semaines avant que l'administration ne transmette sa décision. Certains chercheurs ne l'ont jamais eue.

En outre, une certaine (petite ?) partie des papiers de Marc Bloch a toujours été inaccessible, car de nombreux dossiers, et notamment la plupart des correspondances ainsi que les carnets de notes continuaient (et continuent) à être conservés par la famille. Bien qu'Étienne Bloch en 2004 en ait publié une sorte d'inventaire sur le site de l'*Association Marc Bloch*, on ne peut que spéculer

¹⁹ Cf. Étienne Bloch, « Le sort des archives de Marc Bloch », *Cahiers Marc Bloch*, n° 2 (1995), pp. 47–48.

²⁰ Cf. Étienne Bloch, « Le destin de la bibliothèque de Marc Bloch », communication au colloque « Marc Bloch, un historien et ses livres », Université de Paris I, avril 2007. Cf. le programme : http://fermi.univ.fr/RM/calendario/2007/Prog/prog-Marc_Bloch.pdf

²¹ Cf. Étienne Bloch, « Les papiers Marc Bloch à Moscou », *Cahiers Marc Bloch*, n° 1 (1994), pp. 55–57 ; « Les archives de Moscou », *Cahiers Marc Bloch*, n° 2 (1995), pp. 49–54.

²² Un inventaire complet de cette « bibliothèque Marc Bloch » est en préparation par les soins de Dominique Bernardon.

²³ Cette présentation des choses date d'octobre 2007. Depuis la mort d'Étienne Bloch en janvier 2009 une situation nouvelle a surgi. Bien qu'un dernier fils de Marc Bloch, Daniel, soit encore en vie, la génération des petits-enfants a maintenant pris en charge la responsabilité du « fonds Marc Bloch » aux *Archives nationales*, dont l'accès est désormais libre.

sur le contenu de ce « fonds réservé ». Certains documents circulent déjà sous forme de photocopies que, de temps en temps, Étienne Bloch a fournies à tel ou tel chercheur qu'il avait momentanément en sympathie. Mais cela ne change rien à la situation générale de manque de transparence.

C'est en effet à Étienne Bloch, le fils aîné de l'historien²⁴, que revient un rôle clé dans l'histoire, la composition et la mise en valeur de ce fonds. Il s'est mobilisé sans relâche pour l'œuvre de son père et a toujours décidé à chaque fois, représentant également ses frères et sœurs, des lieux de préservation et des conditions d'accès. Lui seul donnait en effet l'autorisation de travailler sur le fonds, de publier ou de traduire les textes de son père. À plusieurs reprises, il ira en justice pour sanctionner une publication non autorisée de tel texte ou de telle correspondance. C'est également lui qui prêta plusieurs dossiers de son père à certains chercheurs, comme les cours de Bloch sur l'Allemagne médiévale (à Henri Brunschwig) ou les trois volumes dans lesquels Marc Bloch avait fait relier ses propres articles (à Robert Mandrou) ; aujourd'hui, tout cela a malheureusement disparu.²⁵ Comme je l'ai dit plus haut, c'est également Étienne Bloch qui conservait non seulement les documents privés de sa famille, mais aussi certains dossiers scientifiques, les carnets de notes et les lettres de son père.²⁶

Ayant l'impression au fil des ans que le monde universitaire ne s'engageait pas suffisamment pour l'œuvre de Marc Bloch, Étienne décida, au moment de sa retraite, de lancer ses propres initiatives. Il fonda donc en 1993 l'*Association Marc Bloch*, déjà mentionnée, même s'il ne l'associa jamais, comme il en fut question au début, à la gestion du fonds et aux éditions des œuvres de Bloch. Après l'échec de toutes les tentatives pour atteindre un public plus large et pour organiser des colloques scientifiques, les activités de l'association se limitèrent à la publication d'une petite revue, les *Cahiers Marc Bloch*, dont cinq numéros sont parus.²⁷ Il fallut attendre 2004, après le départ de pratiquement tous les historiens professionnels en signe de protestation contre le régime un peu trop autoritaire du patriarcat, pour qu'un site Internet soit créé et façonné par Étienne Bloch et sa nièce Suzette Bloch (www.marcbloch.fr). Il contient pour l'essentiel des informations biographiques sur Marc Bloch ainsi que sur sa famille et sur son père Gustave (1848-1923). Par contre, Étienne Bloch ne put se décider à mettre sur la toile un certain nombre de documents et de textes, comme les carnets de notes ou les lettres de Marc Bloch, malgré leur grande importance pour la recherche. Un autre élément frappant de ce site est le ton hagiographique et les attaques contre (presque) tous les historiens professionnels qui, à un moment ou un autre, ont travaillé sur Marc Bloch.

²⁴ Une biographie d'Étienne Bloch (1921-2009) serait hautement souhaitable. Voici quelques repères : après le bac, É. Bloch rejoint la Résistance, puis les rangs de la « 2^e DB » qui poussera jusqu'à Berchtesgaden. Après la guerre, il suivra des études de droit et d'économie à Paris, Chicago et Yale. Il devint avocat, puis magistrat et il finit sa carrière à la cour d'appel de Versailles. En 1968 il est parmi les fondateurs du « syndicat de la magistrature » et de sa revue « Justice ». Il est par ailleurs membre actif de l'« Association internationale des juristes démocrates ». É. Bloch a publié de nombreux articles dans des revues juridiques et participé à l'ouvrage collectif *La machine judiciaire*, publié sous le pseudonyme « Charles La Roche-Flavin » (Paris, Le Seuil, 1968). À l'occasion du procès Barbie, il a publié un petit livre avec Jacques Vergès : *La face cachée du procès Barbie*, Paris, EST, 1983. Les archives professionnelles d'É. Bloch sont conservées à l'Institut d'histoire du temps présent à Paris.

²⁵ Cf. son rapport (auto-)critique : É. Bloch, « Souvenirs et réflexions », pp. 30 suiv.

²⁶ Depuis son décès en 2009 ces papiers sont conservés par son fils aîné, Yves Bloch.

²⁷ Cinq numéros de cette revue, dont la rédaction était assurée par Bertrand Müller et Peter Schöttler, sont parus entre 1994 et 1997. Signalons également l'inventaire du Fonds Marc Bloch aux Archives Nationales établi à l'initiative de l'Association par Matthias Grässlin. Il est aujourd'hui consultable sur le site www.marcbloch.fr

L'arrière-fond en est probablement le propre travail d'édition d'Étienne Bloch, qui, depuis les années 1990, s'est *de facto* mis en compétition avec les historiens professionnels. Tandis que dans les années 1980 il avait souligné que « le seul droit que me donne d'être le fils de Marc Bloch est de veiller au respect de sa mémoire » et que, par conséquent « ni sa pensée ni son œuvre ne m'appartiennent »²⁸, il ne sera plus question par la suite d'une telle retenue. Dorénavant, il sera juge et partie à la fois : lui seul, en effet, avait connu son père, donc pouvait en parler avec autorité ; lui seul disposait des archives de Marc Bloch et pouvait décider des formes de leur publication. Si dans le passé il n'avait utilisé cette position privilégiée que de manière indirecte, il s'installait désormais comme l'unique éditeur de son père. Pensons à la nouvelle édition de *l'Apologie pour l'histoire* (1993) et aux recueils *Histoire et historiens* (1995), *Écrits de guerre, 1914-1918* (1997), *La terre et le paysan* (1999) et enfin l'anthologie *L'Histoire, la Guerre, la Résistance* (2006). Lui seul décida de la conception et du contenu de tous ces volumes, choisit les auteurs des préfaces, surveilla la composition et lut les épreuves. Certes, cela est moins vrai pour le dernier livre mentionné, puisque les éditions Gallimard et la coéditrice Annette Becker en étaient également responsables. Mais en y regardant de plus près cela n'arrange rien, car aucune des parties prenantes – par paresse ou par intérêt commercial – n'insista sur la nécessité d'une édition scientifique (j'y reviendrai).

En dehors de cette stratégie de publication ne sont parues, pour l'essentiel, que des correspondances – pensons surtout aux trois volumes édités par Bertrand Müller –, ainsi que des traductions à l'étranger, qu'Étienne Bloch ne pouvait contrôler directement. Ainsi la toute première édition corrigée de *l'Apologie pour l'histoire* sous la responsabilité de l'historienne néerlandaise Marleen Wessel (1989)²⁹, l'édition de la correspondance avec Pirenne, sous la direction d'un couple d'historiens américains (1991)³⁰ ou plusieurs petits textes publiés par Massimo Mastrogregori.³¹ En revanche, Étienne Bloch mit son veto à une édition, déjà fort avancée, des carnets de notes de son père par le même Mastrogregori.³² Et il condamna en privé comme en public (sur le site de l'Association Marc Bloch) l'édition allemande d'*Histoire et historiens* parce que celle-ci parut sous le titre *Aus der Werkstatt des Historikers*, qui reprenait pourtant un titre proposé jadis par Marc Bloch lui-même.³³

Ainsi les études blochiennes se trouvent dans une situation paradoxale : d'un côté il existe, fort heureusement, un fonds très riche qui devrait permettre, en principe, des recherches extrêmement précises et même une édition historico-critique des œuvres de l'historien, comparables à d'autres grands auteurs en sciences humaines. De l'autre, ce fonds n'est que partiellement accessible et les éditions disponibles actuellement sont, à l'exception de certaines correspondances, pour l'essentiel des reproductions d'éditions antérieures ou des compilations problématiques, fourmillant d'erreurs, de coquilles ou de lacunes, si bien qu'il faudra un jour tout corriger, c'est-à-dire : tout refaire.

En effet, pas un seul des livres de Bloch publiés de son vivant n'a été réédité de manière critique, c'est-à-dire en le comparant avec le manuscrit, en tenant compte des corrections que l'auteur a pu

²⁸ É. Bloch, « Souvenirs et réflexions », p. 35.

²⁹ Marc Bloch, *Pleidooi voor geschiedenis of Geschiedenis als ambacht*, Nimègue, SUN, 1989. Traduction et préface de Marleen Wessel, postface de Massimo Mastrogregori.

³⁰ Lyon, *The Birth of Annales History* (note 17).

³¹ Cf. Massimo Mastrogregori (éd.), « Due scritti inediti di Marc Bloch sulla metodologia storiografica », *Rivista di storia della storiografia moderna*, 9 (1988), pp. 153–180.

³² Mastrogregori publiera à la place une sorte de résumé systématique : « Due 'carnets' inediti di Marc Bloch (1917–1943) : *Quelques notes de lecture e Mea* », *Rivista storica italiana*, 110 (1998), pp. 1005–1044.

³³ Marc Bloch, *Aus der Werkstatt des Historikers. Zur Theorie und Praxis der Geschichtswissenschaft*, éd. par Peter Schöttler, Francfort/New York, Campus, 2000. Alors que Marc Bloch avait prévu le titre « Historiens à l'atelier », son fils choisira « Histoire et historiens ».

noter ou suggérer et en l'annotant comme il se doit. La plupart du temps il ne s'agit que de réimpressions photomécaniques, ce qui semble également justifier le manque d'annotation. Or, comme l'a montré récemment l'excellente réédition de la contribution de Maurice Halbwachs à l'*Encyclopédie française, Le point de vue du nombre*, par Éric Brian et Marie Jaisson³⁴, une telle combinaison entre « reproduction » et présentation critique est parfaitement faisable. Cela demande seulement un peu plus de pages et de frais d'impression ainsi que des éditeurs compétents. Jusqu'à présent, ni les maisons d'édition, ni les ayants droit n'ont pu se résoudre à ce surcroît d'énergie.

Ces arguments ne peuvent valoir pour les articles publiés du vivant de Bloch, puisqu'ils ont tous été recomposés. Une édition critique n'aurait donc pas coûté beaucoup plus cher. Mais elle n'a jamais été tentée. Pourtant, les deux volumes des *Mélanges historiques* de 1963 se distinguaient déjà par de nombreuses erreurs sur lesquelles, en son temps, Carlo Ginzburg avait très justement attiré l'attention.³⁵ Dans ses propres éditions toutefois, Étienne Bloch utilisera essentiellement les textes de cette version déficiente, sans les comparer avec les originaux et les manuscrits. Les erreurs et coquilles se sont donc multipliées. Quant aux recueils d'articles *Histoire et historiens* et *La terre et le paysan*, non seulement le choix des textes est discutable – dans le premier, il manque p. ex. un texte consacré à Halbwachs³⁶ ainsi que tous les textes sur Simiand³⁷, dans le second un grand article sur la thèse de Charles-Edmond Perrin³⁸ –, mais aussi leur réalisation « artisanale » : certains titres et sous-titres ne sont pas de Bloch ; dans *La terre et le paysan* – un titre que Bloch n'aurait jamais autorisé, lui qui disait : « Ce serait une erreur grave de parler du Paysan avec un grand P »³⁹ – on trouve un texte qui n'est pas de lui, mais de l'historien allemand Walther Vogel⁴⁰ ; enfin, toutes les notes infrapaginales y sont numérotées de façon continue (celles d'Étienne Bloch incluses), ce qui dans un recueil d'articles (*a fortiori* quand celui-ci contient un long texte inédit, annoté par Étienne Bloch⁴¹) produit une accumulation absurde de chiffres rendant l'utilisation scientifique malaisée. Inutile de préciser qu'un grand nombre de noms propres et de concepts sont écorchés dans les deux volumes, ce qui est particulièrement affligeant chez un auteur aussi méticuleux que Marc Bloch.

Enfin, nous avons cette anthologie récemment parue dans la collection « Quarto » chez Gallimard sous le titre : *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*. Encore une fois il s'agit d'un choix arbitraire de textes qui donne l'impression d'embrasser tous les champs couverts par l'œuvre de

³⁴ Maurice Halbwachs/Alfred Sauvy, *Le point de vue du nombre* 1936, éd. par Éric Brian et Marie Jaisson, Paris, INSEE, 2005.

³⁵ Cf. Carlo Ginzburg, « A proposito della raccolta dei saggi storici di Marc Bloch », *Studi Medievali*, 6 (1965), pp. 335–353 ; repris dans certains recueils d'articles de l'auteur, p. ex. *Spurensicherungen. Über verborgene Geschichte, Kunst und soziales Gedächtnis*, Berlin, Wagenbach, 1983, pp. 97–113.

³⁶ Marc Bloch, « La répartition des dépenses comme caractère de classe », *Annales d'histoire économique et sociale*, 7 (1935), pp. 83–86.

³⁷ Principalement : Marc Bloch, « Le salaire et les fluctuations économiques à longue période », *Revue historique*, 173 (1934), pp. 1–31 ; repris dans : *Mélanges historiques*, II, 1963, pp. 890–914.

³⁸ Marc Bloch, « La seigneurie lorraine : critique des témoignages et problèmes d'évolution », *Annales d'histoire économique et sociale*, 7 (1935), pp. 451–459.

³⁹ Marc Bloch, *La terre et le paysan*, éd. par Étienne Bloch, Paris, A. Colin, 1999, p. 174.

⁴⁰ Cf. *ibid.*, pp. 18–23. Concernant les contacts personnels de Bloch avec des historiens allemands tels que Walther Vogel (1880–1938) ou Fritz Rörig (1882–1952), qui tous les deux, d'ailleurs, ne pourront résister à la tentation nazie, cf. Peter Schöttler, „Marc Bloch und Deutschland“, in : *id.*, *Marc Bloch*, pp. 33–71 ; trad. française abrégée : « Marc Bloch et l'Allemagne », *Revue d'Allemagne*, 33 (2001), pp. 413–430.

⁴¹ Il s'agit d'un cours inédit de 1938 : « Comment écrire l'histoire d'un village », in : *La terre et le paysan*, pp. 176–244.

Marc Bloch, de ses recherches en histoire agraire jusqu'au féodalisme. Mais *de facto* l'accent est clairement mis sur l'histoire de la guerre et du temps présent, comme si l'œuvre de l'historien tendait toute entière vers cette finalité. Ainsi, ce volume reflète-t-il cette tendance évoquée plus haut à transformer Marc Bloch en icône de l'histoire nationale et de la Résistance. Je n'insisterai pas ici sur ce point, car nous y reviendrons certainement au cours de ce colloque.⁴² Mais, hélas, il s'avère encore une fois qu'aucun texte n'a été soigneusement vérifié, le cas le plus navrant étant le cours inédit d'octobre 1940, « Comment et pourquoi travaille un historien ? ».⁴³ De même, il n'y pratiquement aucune annotation critique, seulement des remarques introductives rédigées soit par l'un des deux éditeurs responsables – Étienne Bloch et Annette Becker –, soit par les rédacteurs anonymes de Gallimard, qui visiblement assuraient aussi le bouclage final. C'est probablement à cette étrange division du travail qu'il faut attribuer un lapsus qui jette une lumière crue sur l'entreprise toute entière : un petit texte de Marc Bloch, peu connu du grand public, *Réflexions pour le lecteur curieux de méthode* de 1940⁴⁴, est visiblement reproduit (« scanné » ?) non pas d'après le manuscrit original, mais d'après une édition publiée en 1991 par Marleen Wessel, l'historienne néerlandaise déjà mentionnée, dans la revue *Genèses*.⁴⁵ Or cette origine n'est nulle part mentionnée. Par mégarde, cependant, on a oublié d'en supprimer une dernière trace sous la forme d'une note signée par Marleen Wessel. Ainsi se trahit une pratique qui, selon les règles de *l'editio princeps*, constitue un véritable plagiat.

Prise isolément, cette petite tricherie peut paraître négligeable. Elle est malheureusement symptomatique. Non seulement, parce qu'Étienne Bloch a toujours commenté défavorablement les travaux de Marleen Wessel et même empêché son adhésion à l'*Association Marc Bloch*, mais aussi parce que dans cette anthologie « représentative » il a su faire prévaloir son ostracisme total de toutes les études blochiennes.⁴⁶ En effet ce gros volume, qui ne contient aucune bibliographie des recherches sur Bloch, s'ouvre sur une introduction d'Annette Becker, historienne bien connue, mais qui jusque-là n'avait encore jamais publié sur Bloch. Or en 50 pages et 192 notes infrapaginales elle réussit le tour de force de ne citer pratiquement *aucun* travail scientifique sur Bloch, à commencer par la biographie de Carole Fink qu'elle a pourtant largement utilisée : stupéfiante transgression des règles de bonne conduite universitaire. Cela, aussi, fait partie du malaise des recherches sur Marc Bloch.

J'arrête ici cette esquisse. Peut-être ai-je parfois été un peu trop concret. Pour les spécialistes rien de cela n'est très nouveau, et pour les autres cela peut paraître trop spécifique, au point de soupçonner une sorte de règlement de comptes. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il me semblait important de décrire une bonne fois et devant un public scientifique pourquoi il n'est pas toujours facile de travailler sur Marc Bloch, avec ses œuvres et ses archives.

⁴² Cf. surtout la contribution de Massimo Mastrogregori dans ce cahier.

⁴³ Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, pp. 825–842. Exemple particulièrement désolant, la citation de Spinoza (p. 838, reproduite ci-dessous) tirée non pas du *Tractatus theologico-politicus*, comme indiqué, mais du *Tractatus politicus*, et ne disant pas « Se debo curaxi humanas actiones... », mais « Sedulo curavi humanas actiones... ». Marc Bloch n'en n'aurait pas été amusé.

⁴⁴ Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, pp. 505–515.

⁴⁵ Marleen Wessel, « Réflexions pour le lecteur curieux de méthode. Marc Bloch et l'ébauche originelle du 'Métier d'historien' », *Genèses*, 2 (1991), n° 3, pp. 157–161.

⁴⁶ Nicolas Offenstadt y a fait pudiquement allusion dans son compte rendu « Marc Bloch ou l'esprit de curiosité » dans *Le Monde*, 20 janv. 2006 : « ...les nombreux travaux sur Bloch et les *Annales* – travaux dont on s'explique mal que la préface de ce 'Quarto' les ignore ».

II.

Après ces remarques concernant le cadre général des études blochiennes, je voudrais maintenant évoquer une question qui n'est que rarement thématifiée⁴⁷ mais qui me semble importante, car elle contient peut-être *une* des clés pour la compréhension de l'œuvre. Je pense au rapport *particulier* de l'historien à la philosophie et, plus précisément, à son rapport à la philosophie des *sciences*.⁴⁸

Marc Bloch était un vrai historien de métier et non pas un philosophe. Il n'avait donc pas de formation philosophique directe, comme certains de ses amis les plus proches : Antoine Bianconi, Georges Davy ou Maxime David. De même que la plupart de ses compagnons et collègues durkheimiens : Marcel Mauss, François Simiand, Maurice Halbwachs, Robert Hertz, etc., qui tous avaient passé, avant de se consacrer à d'autres travaux, l'agrégation de philosophie. Marc Bloch avait, bien entendu, une certaine formation philosophique *indirecte*, puisqu'il avait suivi les classes de philosophie au lycée, en l'occurrence à Louis-le-Grand, qui n'était certes pas le moins exigeant. Ensuite, il avait également eu des cours de philosophie en Khâgne. Enfin, c'était un jeune homme qui lisait assidûment – très motivé, très appliqué –, et il avait donc étudié un grand nombre d'auteurs classiques – en histoire, en littérature, mais également en philosophie – au lycée comme à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, qu'il fréquenta de 1904 à 1908. On en trouvera de nombreuses traces : dans ses archives personnelles, dans les registres de prêt de la bibliothèque de l'École et dans un grand nombre de ses textes, puisqu'il évoque ou cite régulièrement certains auteurs philosophiques ou d'orientation « théorique ».

Si Marc Bloch n'était donc pas philosophe, il y a chez lui une certaine curiosité philosophique. En cela, il n'était pas le seul, mais cela le distinguait d'un certain nombre de ses collègues qui, au cours de leurs études, n'ont développé que du mépris pour ces affaires théoriques.⁴⁹ Aussi le lycéen Marc Bloch a-t-il pu noter un jour dans son calepin : « Je suis historien le matin et philosophe le soir... »⁵⁰

Avec les années et l'expérience professionnelle, comme à partir de bien d'autres lectures, sociologiques notamment, Marc Bloch deviendra cependant un peu plus modéré dans ses prétentions. Il suffit de renvoyer ici à la célèbre chute de l'introduction à l'*Apologie pour l'histoire* – son dernier livre, inachevé – dans laquelle il se compare à un « artisan » qui n'a pas la prétention d'être l'architecte d'une grande construction. Ce passage est très connu, mais je tiens à le rappeler, car il me semble particulièrement révélateur à la fois de la psychologie de Bloch mais aussi de son rapport à la théorie et à la philosophie : « Il convient que ces quelques mots d'introduction s'achèvent par une confession personnelle. Chaque science, prise isolément, ne figure jamais qu'un fragment de l'universel mouvement vers la connaissance. J'ai déjà eu l'occasion d'en donner un

⁴⁷ Quelques exceptions notables : Massimo Mastrogregori, *Il genio dello storico. Le considerazioni sulla storia di Marc Bloch e Lucien Febvre e la tradizione metodologica francese*, Naples, ESI, 1987 ; U. Raulff, *Marc Bloch* ; Gérard Noiriel, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Belin, 1996, pp. 81 suiv. ; Dumoulin, *Marc Bloch*, pp. 141 suiv.

⁴⁸ Dans ce qui suit j'évoque quelques résultats provisoires d'une enquête en cours. Ils sont donc soumis à la discussion. Comme on le remarquera, ces observations ont contribué à formuler, en collaboration avec Hans-Jörg Rheinberger et Bertrand Müller, le programme de ce colloque.

⁴⁹ Ainsi p. ex. le géographe Raoul Blanchard qui suivit les cours de Lucien Lévy-Bruhl à Louis-le-Grand écrira dans ses mémoires : « L'abstraction n'est pas mon fait : je la digère difficilement » (*Ma jeunesse sous l'aile de Péguy*, Paris, Fayard, 1961, p. 139), tandis que l'historien Jules Isaac, qui eut Bergson pour professeur au lycée Lakanal, notera : « Faute d'aptitude et de maturité, je restais réfractaire à la philosophie... » (*Expériences de ma vie*, t. I, Péguy, Paris, Calmann-Lévy, 1959, p. 91).

⁵⁰ Cité dans : Bloch, *Histoire et historiens*, p. 3. En fait, dans son carnet intitulé « philosophia », Marc Bloch utilisait, dans une écriture encore enfantine, des lettres grecques : « je suis historien le matin et φιλοσοφει le soir ». Je remercie Massimo Mastrogregori pour la photocopie de ce carnet.

exemple plus haut : pour bien entendre et apprécier ses procédés d'investigation, fût-ce, en apparence, les plus particuliers, il serait indispensable de savoir les relier, d'un trait parfaitement sûr, à l'ensemble des tendances qui se manifestent, au même moment, dans les autres ordres de discipline. Or cette étude des méthodes pour elles-mêmes constitue, à sa façon, une spécialité, dont les techniciens se nomment philosophes. » Et Bloch poursuit : « C'est un titre auquel il m'est interdit de prétendre. A cette lacune de ma formation première, l'essai que voici perdra sans doute beaucoup : en précision de langage comme en largeur d'horizon. Je ne puis le présenter que pour ce qu'il est : le memento d'un artisan qui a toujours aimé à méditer sur sa tâche quotidienne, le carnet d'un compagnon, qui a longuement manié la toise et le niveau, sans pour cela se croire mathématicien. »⁵¹

Sur cette toile de fond, il n'est pas surprenant que Bloch n'ait jamais voulu écrire de texte philosophique, au sens où d'autres grands historiens ont pu, à un moment donné, commenter un auteur ou un problème. Il suffit de penser à Benedetto Croce en Italie ou à Johan Huizinga aux Pays-Bas, mais aussi à Henri Sée, l'historien économique, qui en 1932 publia un livre entièrement consacré à la philosophie d'Émile Meyerson.⁵²

Ce genre de « philosophie d'amateur », Marc Bloch ne la pratique pas. Son rapport à la philosophie est indirect, implicite, humble et prudent. Au point que certains lecteurs ont pu s'y tromper et croire qu'il n'avait aucune « conscience philosophique ». J'en prends pour symptôme la critique de l'*Apologie pour l'histoire* formulée dans les années 1960 par Raymond Aron qui, dans son cours sur les philosophies de l'histoire, déclarait sans ambages que Marc Bloch était un très grand historien, mais que son *Apologie* était un « livre d'artisan, d'artisan de génie, mais qui n'a pas de conscience philosophique. Cet ouvrage mérite d'être lu, mais il est typique de la distinction des problèmes que se pose le philosophe et ceux qu'abordent les historiens. »⁵³ Quel malentendu ! Mais qui ne surprend qu'à moitié, tant la philosophie aronienne est tout entière dirigée contre le type même de philosophie ou d'épistémologie dont Bloch était proche. Autrement-dit, si Aron avait vraiment pris au sérieux la « conscience philosophique » de Bloch, il aurait été forcé de critiquer directement l'historien, ce que visiblement il ne souhaitait pas... En effet, les éléments, les fragments de philosophie que l'on trouve chez Marc Bloch, ses références théoriques de base, ses hypothèses épistémologiques (comme nous allons le voir), vont à l'encontre de la philosophie libérale de l'histoire de Raymond Aron, fortement marquée par la « *Geisteswissenschaft* » allemande, dont il s'était fait l'apôtre : pour faire pièce au scientisme durkheimien d'abord, puis au marxisme, enfin au structuralisme. Chez Bloch, au contraire, il n'y a aucune hantise du durkheimisme ou du marxisme, sans qu'il s'y soit jamais identifié. Et même si le socialisme, le mouvement ouvrier et l'œuvre de Marx l'ont vivement intéressé, il n'a jamais éprouvé le besoin de s'en démarquer aussi fortement et de développer une position antagonique. Par conséquent, il peut reconnaître dans Marx un des grands penseurs de l'histoire et de la théorie économique, tout comme dans Saint-Simon, ou Keynes ou Simiand. Or ce dernier est précisément la bête noire de Raymond Aron.

Quelle était alors la philosophie que Marc Bloch défendit dans ses écrits, au moins de manière allusive, parfois à travers une thèse, parfois à travers un concept ou le renvoi à un auteur de « philosophie » ? Si nous laissons passer en revue toutes les remarques de Bloch concernant les questions théoriques ou méthodologiques, nous relevons effectivement quelques grands thèmes qui reviennent dans presque tous ses textes et qui seront, à la fin, repris et parfois différenciés dans

⁵¹ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, éd. par Étienne Bloch, Paris, A. Colin, 1997, pp. 46–47.

⁵² Henri Sée, *Science et philosophie d'après la doctrine de M. Émile Meyerson*, Paris, Alcan, 1932.

⁵³ Raymond Aron, *Leçons sur l'histoire. Cours du Collège de France*, éd. par Sylvie Mesure, Paris, Du Fallois, 1989, p. 30.

l'Apologie. Pour simplifier les choses, je les présenterai ici sous la forme de trois thèses, que l'on pourrait évidemment développer :

Premier point : Marc Bloch a toujours refusé très explicitement toute « philosophie de l'histoire », entendue au sens traditionnel du terme, donc d'une philosophie des « res gestae », et non pas d'une théorie de l'histoire en tant pratique intellectuelle (*philosophy of history*). Cette notion de « philosophie de l'histoire » prend chez lui une connotation extrêmement négative. On la trouve même parfois sous la forme encore plus poussée de « métaphysique de l'histoire », qui renvoie à une région au-delà de toute rationalité scientifique. La recherche et l'écriture historique, par contre, doivent se situer en deçà : c'est-à-dire être *scientifiques*. Bien que l'histoire, en tant que discipline, en soit encore à ses débuts, qu'elle soit, comme l'écrit Marc Bloch, « une science dans l'enfance », une « science en travail »⁵⁴, elle doit impérativement se laisser comparer aux autres sciences. C'est pourquoi l'historien, chaque fois qu'il est question du statut de sa discipline, évoque les sciences naturelles – astronomie, géologie, biologie, chimie, etc. – comme exemples à suivre. Déjà dans les *Rois thaumaturges* de 1924 nous lisons : « En biologie, rendre compte de l'existence d'un organisme ce n'est pas seulement rechercher ses pères et mères, c'est tout autant déterminer les caractères du milieu qui à la fois lui permet de vivre et le contraint de se modifier. Il en va de même – *mutatis mutandis* – des faits sociaux. »⁵⁵ Il est aussi très révélateur que Bloch utilise fréquemment des métaphores scientifiques et fait allusion aux mathématiques : « mouvement brownien », « coefficient d'affectivité », « coefficient de probabilité », etc. Dans sa conférence « Que demander à l'histoire ? » de 1937, il met presque sur le même plan l'histoire humaine et l'histoire naturelle : « Le cas des faits historiques ne diffère après tout que par le degré de celui que nous offrent les autres phénomènes de la nature. Jamais un phénomène ne se reproduit exactement pareil à lui-même. Ce qui, par contre, demeure semblable, ce sont certains facteurs dont la combinaison varie plus ou moins. Faut-il le répéter ? Faire varier ces facteurs de façon à en apprécier les effets, voilà précisément en quoi consiste une expérience, avec ce que cela comporte de regards tournés vers l'avenir. L'expérience naturelle qu'est l'expérience historique se trouve dans la même situation que les autres [expériences]. »⁵⁶ C'est pourquoi « l'étude du passé », aux yeux de Bloch, pourra à l'avenir nous amener « à établir les lois de l'évolution » qui permettront « de déterminer certaines ruptures régulières d'équilibre, certaines successions de phases », si bien que nous serons en état « de prévoir en quelque sorte et de préparer la phase suivante »⁵⁷.

Il est donc évident pour Marc Bloch que l'histoire n'est pas une « *Geisteswissenschaft* » au sens de Dilthey, mais une science sociale, au sens rigoureux du terme. C'est pourquoi d'ailleurs Bloch et les *Annales* plaideront dès les années 1930 pour la création de facultés de sciences sociales et économiques *en dehors* et au-delà des facultés de lettres et de droit. Selon Bloch, en effet, il n'est « pas plus rationnel de ranger l'histoire sous la rubrique 'Lettres' que l'Économie sous la rubrique 'Droit' ».⁵⁸ Ce projet sera effectivement réalisé après la Libération avec la fondation de la VI^e section de l'École pratique des hautes études, transformée plus tard en École des hautes études en sciences sociales.

⁵⁴ Bloch, *Apologie pour l'histoire*, p. 151.

⁵⁵ Marc Bloch, *Les Rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre* (1924), Paris, Gallimard, 1983, p. 21.

⁵⁶ Bloch, *Histoire et historiens*, p. 38.

⁵⁷ Ibid. p. 42.

⁵⁸ Marc Bloch, « Problèmes d'enseignement », *Annales d'histoire économique et sociale*, 9 (1937), p. 491.

Deuxième point : De cette conception de la science découle un principe fondamental que Bloch n'a cessé de souligner : l'historien doit éviter tout jugement de valeur. Dans un de ses carnets il note même la formule : « Histoire = objectivité sans jugement de valeur ». ⁵⁹ Ce qu'il entendait par là ressort clairement de deux textes, l'un datant des années 1920 et l'autre des années de guerre, avec des passages étonnement analogues. Nous y lisons par exemple : « Le savant cherche à connaître et à comprendre ; il ne juge pas. [...] Sans doute, dans la vie courante, dans la vie politique, si nous voulons faire comme il se doit notre métier d'homme et de citoyen, nous ne pouvons rester indifférents ; les jugements de valeur sont une des nécessités de l'action ; [...] mais] portées dans le passé, qui n'est plus qu'un objet de science, elles perdent tout leur sens et leur grossièreté apparaît. Pour le médecin qui est un homme d'action il y a de bons et de mauvais bacilles; le biologiste ne connaît que diverses espèces de bacilles. Si l'historien, aujourd'hui, [...] peut nourrir l'espoir que de ses recherches sorte un jour quelque chose d'utile, c'est à condition que[,] pareil aux physiciens qui en étudiant l'électricité théorique ont en réalité créé le téléphone, il ferme résolument les yeux à la pratique pour faire œuvre de science. Or la science est impassible. » ⁶⁰

Cette citation provient d'un article sur l'histoire mondiale de H. G. Wells (*The Outline of History*). Bloch reprendra la même idée, jusque dans ses formulations, devant ses étudiants de Clermont-Ferrand en 1940 : « L'histoire est un mode de connaissance scientifique. Elle n'a donc point à porter de jugements de valeur, lesquels sont [...] du domaine de l'action. Sa devise est très exactement celle de Spinoza dans le *Tractatus [...] politicus* ⁶¹ : 'Sedulo curavi humanas actiones non ridere, non lugere neque detestari, sed intellegere.' » ⁶² Et il poursuit : « De l'histoire, l'homme d'action peut tirer des enseignements pratiques (et dans le domaine civique tout historien est obligatoirement homme d'action [octobre 1940 !]). Mais c'est à la façon dont le médecin, par exemple, tire parti de la biologie. Pour le biologiste il n'y a pas de bons ou de mauvais bacilles. Il y en a pour le médecin. Les deux étapes – science et technique – sont bien distinctes. » ⁶³

Si l'on relit l'*Apologie pour l'histoire* à la lumière de ces constats, les célèbres passages sur « juger ou comprendre ? » ⁶⁴ prennent évidemment un sens tout à fait différent. Ce que Bloch y revendique et recommande n'est pas une démarche « herméneutique », une immersion dans « l'autre » ou une identification entre « sujets », comme on pourrait le penser trop rapidement aujourd'hui. Ses fameuses phrases, « Jusque dans l'action, nous jugeons beaucoup trop », « il est si facile de crier 'au poteau !' », ou bien : « Nous ne comprenons jamais assez » ⁶⁵, ne constituent pas un appel à la réconciliation discursive. Elles sont plutôt, selon le principe de l'interdit du jugement de valeur, une sorte de réquisitoire *stoïque* contre la mauvaise habitude de trop d'historiens de s'ériger en *judge* (et pas seulement « d'instruction » !), donc de « condamner » au lieu de « comprendre » – un terme qui figure chez Bloch comme l'équivalent du « intellegere » spinoziste.

Troisième point : Cette conception « scientifique » de l'histoire implique chez Bloch une autre conséquence encore, à savoir l'espoir, la certitude même, qu'une *entente raisonnable* entre scientifiques est possible. Et cela non seulement en France, mais aussi à l'échelle internationale. En

⁵⁹ Bloch, *La terre et le paysan*, p. 183.

⁶⁰ Bloch, *Histoire et historiens*, p. 226.

⁶¹ Bloch cite probablement de mémoire et renvoie au *Tractatus theologico-politicus* (1670) ; en fait la citation provient du *Tractatus politicus* (1677).

⁶² Bloch ne traduit pas cette fameuse citation, mais aujourd'hui cela peut être préférable : « J'ai essayé de regarder les actions humaines sans rire, sans plainte et sans haine, mais pour les comprendre. »

⁶³ Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, p. 838. Cf. note 43.

⁶⁴ Bloch, *Apologie pour l'histoire*, pp. 124 suiv.

⁶⁵ Ibid., p. 127.

voici le principe : « Toute science, qu'elle concerne les choses physiques ou les choses humaines, contribue à rapprocher les hommes, puisque la vérité scientifique est une. »⁶⁶ Cela explique pourquoi l'historien, tout au long de sa vie, s'est engagé en faveur d'une coopération de plus en plus étroite entre savants, par-delà les frontières. On comprend aussi pourquoi il s'est tellement intéressé aux aspects « pratiques » et « techniques » de la coopération internationale (prêt interbibliothèques, échange de tirés à part, etc.). Mais un des aspects les plus importants à ses yeux est en général ignoré, voire occulté, par les commentateurs : son plaidoyer permanent pour une « nomenclature » scientifique unifiée, ainsi qu'il le présenta par exemple dans sa communication au congrès d'Oslo sur « L'histoire comparée des sociétés européennes ».

Or il ne s'agit pas seulement, et simplement, d'un plaidoyer pour une « sémantique historique », comme on a tendance à le lire aujourd'hui, même si Bloch, bien entendu, soutenait la nécessité d'analyses historiques précises du langage, des langues et des concepts, et cela de manière comparative. Lui-même a d'ailleurs publié plusieurs travaux dans cette direction. Mais son appel permanent à l'élaboration d'une langue plus adaptée des historiens visait encore autre chose. Comme il le formula explicitement à Oslo, il s'agit de réconcilier les « nomenclatures » de tous les chercheurs de bonne volonté – tout comme les scientifiques, et notamment les physiciens, avaient, lors de leurs congrès, convenu d'unifier les leurs.⁶⁷

Marc Bloch se réfère donc de nouveau au modèle des sciences de la nature. Dans ses notes on voit cependant qu'il pense également au projet de *Vocabulaire historique* que poursuivaient depuis le milieu des années 1920 Henri Berr et son *Centre international de synthèse*.⁶⁸ Car ce projet, auquel Bloch et Febvre ont activement participé, visait lui aussi à homogénéiser la terminologie scientifique. S'il n'a finalement pas abouti, 200 entrées environ ont été rédigées et un certain nombre d'entre elles publiées de manière provisoire dans la *Revue de Synthèse*, parmi lesquelles un article de Marc Bloch sur la notion de « comparaison ». ⁶⁹ Dans ce même contexte il convient de signaler un autre projet parallèle, qui attirait alors l'attention du monde scientifique international : l'*Encyclopédie de la science unifiée* (*Encyclopedia of unified science*), lancée par le sociologue Otto Neurath et les membres du « Cercle de Vienne » qui visait également à unifier la science et la terminologie scientifique internationale.⁷⁰

Marc Bloch, en tous cas, n'a jamais abandonné son idée qu'une nomenclature scientifique unifiée était nécessaire et urgente. Même sous l'Occupation, il la répétera comme une sorte de *ceterum censeo* dans plusieurs articles⁷¹, et nous la retrouverons également dans l'*Apologie pour l'histoire* (dans un des passages qui avaient été tronqués dans les anciennes éditions) : « Un jour viendra, sans doute, où une série d'ententes permettront de préciser la nomenclature, puis, d'étape en étape, de l'affiner. Alors même l'initiative du chercheur conservera [tous ?] ses droits en approfondissant l'analyse, il [le chercheur] remanie nécessairement le langage. L'essentiel est que

⁶⁶ Bloch, *Histoire et historiens*, p. 228.

⁶⁷ Bloch, *Histoire et historiens*, pp. 122–123 ; cf. *Apologie pour l'histoire*, pp. 135 suiv.

⁶⁸ Cf. Margherita Platania (éd.), *Les Mots de l'histoire. Le Vocabulaire historique du Centre international de synthèse*, Naples, Bibliopolis, 2000 ; Enrico Castelli-Gattinara, *Strane alleanze. Storici, filosofi e scienziati a confronto nel Novecento*, Milan, Mimesis, 2003, pp. 37 suiv.

⁶⁹ Bloch, *Histoire et historiens*, pp. 87–93.

⁷⁰ Cf. Otto Neurath, « L'Encyclopédie comme 'modèle' », *Revue de Synthèse*, 56 (1936), 12, pp. 187–201, ainsi que le dossier publié par Joachim Schulte et Brian McGuinness : *Einheitswissenschaft*, Francfort, Suhrkamp, 1992. Sur le Cercle de Vienne cf. la contribution de Christian Bonnet dans ce cahier.

⁷¹ Ainsi dans un article publié en 1942 dans les *Annales* sous le pseudonyme de « Fougères » : « ... je voudrais que la nomenclature fût une bonne fois fixée. [...] On peut préférer telle ou telle expression. L'important est de s'entendre. Il est impossible de laisser à chaque érudit le soin de forger son langage. Nous faudra-t-il, comme naguère aux physiciens, un congrès ? » (Bloch, *La terre et le paysan*, p. 383).

l'esprit d'équipe vive parmi nous. Il faut que l'historien renonce à détourner inconsidérément de leur sens les mots déjà reçus (mieux vaut, si besoin est, une franche création), qu'il s'interdise de rejeter, par caprice, ceux qui ont déjà fait leurs preuves ; qu'usant de définitions soigneuses, il le fasse avec le souci de rendre son vocabulaire constamment serviable à tous. La tour de Babel a pu fournir, à un ironique Démiurge, un spectacle assez plaisant. Elle serait pour une science un fâcheux modèle. »⁷²

Ainsi Marc Bloch se prononce contre le foisonnement des « langages privés », comme dirait Wittgenstein, parce qu'ils font obstacle à la compréhension (*intellegere*) et à la coopération scientifique internationale. Par ailleurs la grande confusion babylonienne des langues ne ferait que renforcer la fausse impression que l'histoire ne serait pas une science, mais un art ou de la « littérature »...

On pourrait approfondir et diversifier cette analyse. Mais j'espère avoir montré *a minima* comment Marc Bloch voyait l'histoire en tant que discipline : comme une science explicative, positive et empirique, basée sur une méthodologie et une déontologie rigoureuse. Dans son optimisme scientifique il allait même jusqu'à envisager très sérieusement la possibilité de prévisions historiques. Ainsi vers la fin de sa conférence de 1937, déjà citée, il déclarait qu'« un jour » il sera possible « de déterminer certaines ruptures régulières d'équilibres [dans une société], certaines successions de phases [...], de prévoir en quelque mesure et surtout de préparer la phase suivante ». ⁷³ Même en tenant compte du contexte et de l'optimisme planificateur des années du Front populaire, il est frappant de constater que Bloch n'a jamais abandonné cette approche. ⁷⁴ Ainsi, lorsqu'il écrit pendant la guerre *l'Étrange défaite* et *l'Apologie pour l'histoire* ne cesse-t-il de réfléchir aux régularités de l'histoire et aux possibilités de prévoir certains événements ; dans *l'Apologie* il veut même y consacrer tout un chapitre. Aujourd'hui, la plupart des commentateurs semblent plutôt soulagés qu'il n'ait pas eu le temps de le rédiger. Car il est peu probable qu'il ait simplement eu l'intention de reprendre l'idée traditionnelle de l'impossibilité, voire de l'absurdité, de tout pronostic historique. À passer en revue les fragments conservés de *l'Apologie* et tout ce que Bloch a pu écrire par ailleurs sur le même sujet ainsi que sur les « leçons de l'histoire », notamment dans *l'Étrange défaite*, il n'est pas impossible de reconstituer approximativement ce qu'il *prévoyait* d'écrire, même si la rédaction finale l'aurait sans doute amené à d'autres conclusions encore. Voici par exemple un de ces passages peu connus, car écarté des éditions courantes de *l'Apologie*⁷⁵ : « Enveloppés dans une épouvantable tragédie, où nous ont précipités nos propres folies, nous avons peine à nous comprendre nous-mêmes. Nous souhaiterions [...] prévoir notre destin et, peut-être, le diriger un peu. Dans ce désarroi et cette soif de connaître ou de deviner, nous nous tournons naturellement vers le passé. Un vieux penchant nous incline à espérer que, convenablement

⁷² Bloch, *Apologie pour l'histoire*, p. 146. Soulignons qu'il s'agit ici d'un des passages qui avaient été tronqués dans l'ancienne édition de 1949 – et par la suite, bien entendu, dans toutes les rééditions et traductions étrangères.

⁷³ Bloch, *Histoire et historiens*, p. 42.

⁷⁴ Pour une analyse plus détaillée : Peter Schöttler, « Marc Bloch, die Lehren der Geschichte und die Möglichkeit historischer Prognosen », *Österreichische Zeitschrift für Geschichtswissenschaften*, 16 (2005), 2, pp. 104-126.

⁷⁵ On ne le trouve ni dans les vieilles éditions de 1949 (« Cahiers des Annales ») ou de 1964 (« collection U », préface de Georges Duby), ni dans celles de 1997 (abrégée) ou de 2006 (« Quarto »), *uniquement* dans celle de 1993. Sur les déficits philologiques des diverses éditions de *l'Apologie*, je renvoie aux travaux de Massimo Mastrogregori, à commencer par *Il manoscritto interrotto di Marc Bloch*, Rome, IEPI, 1995, ainsi qu'à sa controverse avec Étienne Bloch dans *Belfagor*, n° 315, 1998, pp. 377-380 ; n° 318, 1998, pp. 728-730.

sollicité [c'est-à-dire : si nous le sollicitons de manière scientifique ; P.S.], il se révélera capable de nous livrer les secrets du présent et d'entrouvrir, du moins, ceux de l'avenir. »⁷⁶

Qu'une telle conception de la science historique fût risquée, Marc Bloch le savait bien. C'est pourquoi il ne cesse de mettre en garde contre les explications sociologiques ou historiques selon le modèle de « l'horloge » (qui marche toute seule) : « Que se soit en présence d'un phénomène physique ou d'un fait social, les réactions humaines n'ont rien d'un mouvement d'horlogerie, toujours enclenché dans le même sens. »⁷⁷ Même si d'excellents modèles sont disponibles – et il pense évidemment à la sociologie durkheimienne –, jamais les historiens ne doivent se contenter d'explications toutes faites ; les causes réelles d'un phénomène sont toujours à chercher de façon nouvelle, même au risque de surprises. Aussi, le mot le plus important et le plus symptomatique qui apparaît dans les textes tardifs et notamment dans les manuscrits de l'*Apologie* est certainement celui de « souplesse » ou « d'assouplissement ». ⁷⁸ Mais derrière ce terme – que Bloch a peut-être repris de Bachelard et du débat sur le « nouvel esprit scientifique » des années 1930⁷⁹ – ne se cache ni révision, ni ramollissement d'une approche épistémologique que Bloch lui-même appelait son « réalisme critique ». Au contraire, dans un livre intitulé « Apologie », dans lequel on peut voir son testament intellectuel, l'auteur n'a plus besoin d'être précautionneux. Voilà sans doute pourquoi il insiste tellement sur sa conception « scientifique » de l'histoire, science de l'observation, et souligne son admiration pour les révolutions scientifiques du XXe siècle : « Notre atmosphère mentale n'est plus la même, écrit-il. La théorie cinétique des gaz, la mécanique einsteinienne, la théorie des quanta ont profondément altéré l'idée qu'hier encore chacun se formait de la science. »⁸⁰ Et il poursuit : « Elles ne l'ont pas amoindrie. Mais elles l'ont assouplie. Au certain, elles ont substitué, sur beaucoup de points, l'infiniment probable ; au rigoureusement mesurable, la notion de l'éternelle relativité de la mesure. Leur action s'est fait sentir même sur les esprits innombrables – je dois, hélas ! me ranger parmi eux – auxquels les faiblesses de leur intelligence ou de leur éducation interdisent de suivre, autrement que de très loin et en quelque sorte par reflet, cette grande métamorphose. Nous sommes donc, désormais, beaucoup mieux préparés à admettre [puisque même les meilleurs représentants des sciences de la nature le disent ; P.S.] que, pour ne pas s'avérer capables de démonstrations euclidiennes ou d'immuables lois de répétition, une connaissance puisse, néanmoins, prétendre au nom de *scientifique*. Nous acceptons beaucoup plus aisément de faire de la certitude et de l'universalisme une question de degré. Nous ne nous sentons plus l'obligation de chercher à imposer à tous les objets du savoir un modèle intellectuel uniforme, emprunté aux sciences de la nature physique ; puisque, là même, ce gabarit a cessé de s'appliquer tout entier. »⁸¹ Enfin, il conclut ce passage tout à fait décisif – qui forme bien entendu la toile de fond intellectuelle de notre colloque – par cette phrase magnifique : « Nous ne savons pas encore très bien ce que seront un jour les sciences de l'homme. Nous savons que pour être – tout en

⁷⁶ Bloch, *Apologie pour l'histoire*, éd. par Étienne Bloch, Paris, A. Colin, 1993, p. 281-282.

⁷⁷ Bloch, *Apologie pour l'histoire*, p. 157.

⁷⁸ Ibid., pp. 44, 130, etc.

⁷⁹ Cf. Gaston Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique* (1934), Paris, PUF, 1971. Cf. la contribution de Hans-Jörg Rheinberger dans ce cahier ainsi que les travaux d'Enrico Castelli-Gattinara, notamment : *Les Inquiétudes de la raison. Épistémologie et histoire en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Vrin, 1998 ; *Strane alleanze. Storici, filosofi e scienziati a confronto nel Novecento*, Milan, Mimesis, 2003. Le lecteur s'apercevra cependant que mon analyse de Bloch m'a conduit à une interprétation un peu différente de sa place dans la conjoncture philosophico-scientifique.

⁸⁰ Bloch, *Apologie pour l'histoire*, p. 45.

⁸¹ Ibid.

continuant, cela va de soi, d'obéir aux règles fondamentales de la raison – elles n'auront pas besoin de renoncer à leur originalité, ni d'en avoir honte. »⁸²

III.

À travers cette esquisse, j'espère avoir réussi à éclairer un peu le rôle particulier de Marc Bloch au sein de l'historiographie française et internationale. Bien sûr, Marc Bloch n'était ni un positiviste des « faits » et « méthodes », ni un inventeur de grands systèmes (à la Lamprecht). Mais il ne faisait pas non plus partie de ceux qui, au tournant du siècle, se mirent à douter brusquement de la science et des « règles fondamentales de la raison »⁸³ et cherchèrent pour cela leur salut dans le spiritualisme (au sens français du terme). Bien entendu, il avait lu, étudiant, les œuvres de Nietzsche et de Bergson, incontournables à l'époque. Dans son carnet de « Méthodologie historique », qui date de l'École normale, ce ne sont pourtant pas ces auteurs qu'il commente, mais Renan et Le Dantec, soit deux représentants du rationalisme et du « scientisme ».⁸⁴ Jusqu'à sa mort, alors qu'il demandait une citation de Renan pour sa tombe (*dilexit veritatem*)⁸⁵, il invoquera toujours les mêmes dieux domestiques : Renan, Cournot, Fustel de Coulanges, etc., sans oublier Simiand, qui, à mon avis, sera toujours sa référence théorique principale.⁸⁶

En proposant ce portrait, j'ai évidemment conscience de dévier quelque peu de la tendance générale des interprétations de Marc Bloch aujourd'hui. Je m'attends donc à des objections. Mais ce genre de provocation permet peut-être aussi de dépasser, voire de rompre, avec un certain désabusement, qui surgit trop rapidement lorsqu'il est question dans notre milieu de Bloch, de Febvre ou des « Annales », que tous croient « connaître » depuis longtemps. Libre à chacun de se fabriquer sa propre idole. Mais en vérité, nous ne connaissons la pensée et l'œuvre de Marc Bloch que de manière fragmentaire et provisoire, j'allais presque dire : de manière mythique. Un des aspects, par exemple, sur lesquels nous en savons encore trop peu concerne son rapport (ainsi que celui de Febvre, mais c'est une autre affaire⁸⁷) aux grands enjeux intellectuels et scientifiques de son temps : quelles conséquences faut-il tirer, selon Bloch, des grandes découvertes et controverses en physique, de la théorie de la relativité et de la mécanique quantique ? Où mène le probabilisme mathématique, tel que le formulaient des collègues (et amis) de Bloch comme Paul Lévy et Maurice Fréchet⁸⁸, si on le prolonge dans le champ de l'histoire et de sa science spécifique ? Enfin, dans quelle mesure la société française avait-elle été transformée par l'industrialisation et la sécularisation (ainsi que par le processus de « républicanisation ») au point de produire de nouveaux comportements collectifs, de nouvelles mentalités et de nouvelles formes d'articulation politique qui réclamaient une perception différente ?

Certes Marc Bloch ne s'est jamais exprimé publiquement sur les grandes questions politiques et sociales de son temps, comme l'aurait fait un « intellectuel » classique. Entre ses années

⁸² Ibid., pp. 45–46.

⁸³ Ibid., p. 46.

⁸⁴ Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, pp. 87–95. Sur le phénomène du « scientisme » autour de 1900, cf. mon article « Szientismus, Ideologie und Mentalität » à paraître dans la revue *NTM. Zeitschrift für die Geschichte der Wissenschaften, Medizin und Technik*, 19 (2011).

⁸⁵ Bloch, *Étrange défaite*, p. 211 (testament du 18 mars 1941). Bloch avait déjà noté cette référence en 1917 ; cf. *Écrits de guerre 1914–1918*, éd. par Étienne Bloch, Paris, A. Colin, 1997, p. 165.

⁸⁶ C'est ce que montrent non seulement son œuvre écrite et ses archives mais aussi sa bibliothèque, qui recèle une collection quasiment complète des tirés à part de Simiand.

⁸⁷ Cf. Bertrand Müller, *Lucien Febvre, lecteur et critique*, Paris, A. Michel, 2003.

⁸⁸ Cf. *Paul Lévy – Maurice Fréchet. 50 ans de correspondance en 107 lettres*, éd. par Marc Barbut, Bernard Locker et Laurent Mazliak, Paris, Hermann, 2004.

estudiantines, où il adhéra au parti socialiste SFIO, et la guerre de 1939/40, il restera toujours un savant discret « derrière son bureau ». Néanmoins il s'intéressait intensément à l'actualité sous toutes ses formes – des luttes politiques aux bouleversements culturels et scientifiques. Dans ce contexte, il est tout à fait frappant de constater qu'il n'existait à ses yeux aucune scission profonde entre les « deux cultures », les sciences naturelles et les « humanités », à l'inverse de la plupart des autres historiens.⁸⁹ Selon Étienne Bloch⁹⁰, il était abonné à plusieurs journaux, parmi lesquels *L'Œuvre* et *L'Ordre*, et il lisait aussi chaque jour *Le Temps* et *Le Populaire*. Il avait par ailleurs souscrit aux revues *L'Europe Nouvelle* et *The New Statesman and Nation* (proche de la « Fabian Society »)⁹¹. Enfin, il s'était abonné au magazine de vulgarisation *La Nature*, pour se tenir au courant, ainsi que sa famille, de l'évolution des sciences et des techniques. Concernant les débats théoriques les plus récents en sciences « dures », il pouvait également lire de nombreux articles dans une revue à laquelle il contribuait lui-même et qu'il recevait bien entendu depuis des années : la *Revue de Synthèse* d'Henri Berr. En effet, depuis les années 1920 et surtout depuis sa transformation en revue générale des sciences en 1930, la *Revue de Synthèse* s'était largement ouverte aux débats épistémologiques non plus seulement des historiens, sociologues, etc., mais aussi des physiciens, mathématiciens, biologistes, etc.⁹² Ce n'est donc pas un hasard si cette revue est temporairement devenue l'un des plus importants organes de transmission des idées du « Cercle de Vienne » en France.⁹³

Au fond, ce colloque n'a d'autre but que de « contextualiser » Marc Bloch d'une nouvelle manière. Les colloques précédents ont situé l'historien par rapport aux institutions, aux lieux ou aux thèmes historiographiques. Comme un « sujet » avec un grand « S », Marc Bloch était à chaque fois placé au centre. Tout partait de lui ou tendait vers lui. Notre colloque est moins centré sur l'historien. Certes quelques communications l'évoqueront, mais d'autres n'en parleront que de manière indirecte, et d'autres encore tenteront de le cerner ou de le contextualiser au sens le plus large qui soit. Voilà à tout le moins notre intention : Marc Bloch ne sera donc ni alpha, ni oméga, mais une ou la pierre d'achoppement.

C'est pourquoi nous n'avons pas seulement invité des spécialistes de Bloch et de son œuvre, mais aussi quelques collègues qui, jusqu'à présent, n'avaient encore jamais travaillé sur Bloch, et qui pourraient, à partir de leurs spécialités, contribuer à appréhender cet historien si particulier à partir de différents champs et disciplines scientifiques avec un regard autre, peut-être plus nuancé : du point de vue des sciences sociales (en France et en Allemagne), de la philosophie et de l'art, et enfin des sciences naturelles, de la physique et des mathématiques.

Le point de référence, selon nous, pourrait être la notion de « crise », tellement présente pour les contemporains, au point que Kracauer écrivait que la « *Wissenschaftskrisis* » était déjà devenue

⁸⁹ Notamment depuis la grande controverse autour des travaux de Karl Lamprecht, accusé par ses collègues de vouloir introduire les principes des sciences de la nature en histoire ; cf. p. ex. Georg von Below, « Die neue historische Methode », *Historische Zeitschrift*, 81 (1898), pp. 193–273 (pp. 243 suiv.). Sur le thème des « deux cultures » cf. le texte classique de C. P. Snow, *The Two Cultures*, éd. par Stefan Collini, Cambridge, CUP, 1993, ainsi que l'analyse de Wolf Lepenies, *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, MSH, 1997, pp. 151 suiv.

⁹⁰ É. Bloch, « Souvenirs d'un fils », p. 28.

⁹¹ Pour l'anglophilie de Bloch, cf. François-Olivier Touati, *Marc Bloch et l'Angleterre*, Paris, Boutique de l'histoire, 2007.

⁹² Cf. Agnès Biard/Eric Brian/Dominique Bourel (éds.), *Henri Berr et la culture du XXe siècle. Histoire, science et philosophie. Actes du colloque international. 24–26 octobre 1994*, Paris, A. Michel, 1997.

⁹³ Cf. Peter Schöttler, « Le Centre International de Synthèse et l'Autriche. Notes pour une enquête », *Austriaca*, 31 (2006), n° 63, pp. 99–117.

« conversation de marché » (*Gespräch des Marktes*).⁹⁴ Marc Bloch n'a jamais participé à cette dramatisation. Tandis que son ami Lucien Febvre donnera au Collège de France tout un cours sur la « crise de l'histoire », il n'en parlera lui-même que de manière détournée, en attendant la catastrophe de 1940. Cela ne l'empêchera toutefois pas de saisir très vite l'atmosphère, le climat et la température changeante de la crise qu'il ne pouvait s'empêcher de respirer lui-même. Avec quelles conséquences ? Voilà ce qui nous intéresse et ce dont nous allons discuter ensemble.

⁹⁴ Siegfried Kracauer, *Das Ornament der Masse*, Francfort, Suhrkamp, 1963, pp. 197–208.

Le concept de civilisation et l'évolution historiographique dans les années 1930

Bertrand Müller

Les Annales : innovation et tradition

L'œuvre des fondateurs des *Annales* ne serait ou serait essentiellement un conflit et une rupture avec la génération positiviste. Ce thème a été longtemps orchestré sur le mode du conflit entre deux historiographies successives : le positivisme – pour être intellectuellement correct il faudrait dire « école méthodique » – et les *Annales*. Cette interprétation a nourri le thème de la rupture « épistémologique » parfois contextualisée entre les deux courants.¹ Mais cette lecture discontinuiste est aujourd'hui corrigée par des interprétations qui tentent de renouer les continuités intergénérationnelles ou supragénérationnelles en insistant notamment sur certaines continuités méthodologiques sinon épistémologiques. D'où la revisite et une certaine forme de « réhabilitation » de Charles Seignobos par exemple.² Et la « filiation » ou les continuités oblitérées entre son œuvre et celle de Marc Bloch notamment.

Cette reconstruction rétrospective est, on le sait, rarement innocente, presque toujours fortement « présentiste » ; elle a beaucoup contribué à la « réputation » intellectuelle de Marc Bloch ainsi qu'à son influence « thaumaturgique ». Les éditions et rééditions, certains assemblages nouveaux de textes ont participé aussi à ses relectures présentistes, des lectures animées de manière volontaire ou non, sue ou insue, par des enjeux intellectuels mais aussi idéologiques qui n'étaient pas nécessairement ni exactement ceux de Marc Bloch ou de son époque. Inutile d'en dénoncer les éventuels effets anachroniques qui ne me paraissent acceptables que s'ils sont assumés comme tels. Car l'histoire intellectuelle est bien faite de ce constant et nécessaire « travail de l'œuvre » pour reprendre l'expression de Claude Lefort, qui alimente les interprétations successives d'une œuvre à chaque fois (re)découverte, d'une œuvre qui ouvre elle-même de nouveaux horizons interprétatifs, et qui elle-même s'éclaire de nouveaux questionnements.

Soit. Mais ces processus, légitimes s'ils ne trahissent ou ne travestissent l'œuvre, s'inscrivent également dans une logique que l'on peut nommer : la tradition. La tradition, dès lors qu'on la conçoit comme Eric Hobsbawm³, c'est-à-dire comme une « invention », ou pour paraphraser les ethnologues, un point de vue du présent sur le passé par lequel nous nous présentons « comme les continuateurs de ceux dont nous avons fait nos prédécesseurs ». ⁴ Dans ce sens le recours au passé, à des origines prestigieuses, la revendication d'un héritage sont des éléments d'une légitimation et une caution d'une position scientifique qui demeure actuelle. L'histoire des *Annales* est un exemple éloquent d'« invention d'une tradition » qui s'est volontiers déclinée sur le mode généalogique : des

¹ Christian Delacroix, François Dosse et Patrick Garcia, *Les Courants historiques en France 19e-20e siècles*, Paris, Gallimard-Folio, 2007.

² Christophe Charle, « L'historien entre science et politique : Seignobos », in : id., *Paris fin de siècle. Culture et politique*, Paris, Le Seuil, 1998, pp. 125-151 ; Antoine Prost, « Seignobos revisité », *Vingtième siècle*, 1994, n° 43, pp. 100-117.

³ Eric J. Hobsbawm/Terence Ranger (éds.), *L'Invention de la tradition*, Paris, Éd. Amsterdam, 2006.

⁴ Gérard Lenclud, « La tradition n'est plus ce qu'elle était... Sur les notions de tradition et de société traditionnelle en ethnologie », *Terrains*, 1987, n° 9, p. 110-123, et Gérard Lenclud, « Qu'est-ce que la tradition ? », in : Marcel Detienne (éd.) *Transcrire les Mythologies. Tradition, écriture, historicité*, Paris, A. Michel, 1994, pp. 25-44.

pères fondateurs, des héritiers, une succession plus ou moins heureuse et fidèle entre des générations.⁵

La tradition constitue aussi un dispositif qui permet d'affirmer à la fois une différence et une autorité, voire une innovation, ou de nouvelles inflexions. Les usages de Marc Bloch, historien du Moyen âge, par les historiens du contemporain illustre une forme de « détournement » au profit de l'élection d'une « nouvelle » tradition. *L'Étrange défaite* était revendiquée depuis longtemps par les historiens du temps présent comme une remarquable « mise à distance » du contemporain et un modèle de « réflexivité ». La réappropriation « contemporaine » de Marc Bloch s'est manifestée récemment par le biais de l'histoire de la guerre associant d'ailleurs dans un curieux assemblage les publications de l'historien et les écrits et témoignages du soldat, pour une partie inédits, incomplets ou fragmentaires. Histoire et mémoire, documents et témoignages, oeuvre et inédits, textes et fragments et même parfois notules composent l'étrange et fascinant palimpseste d'une oeuvre jamais élaborée ni même probablement pensée.⁶ Les avatars posthumes de Marc Bloch, ceux de Lucien Febvre ou encore ceux des *Annales*, qui ne sont pas encore tout à faits posthumes, sont très exemplaires de ces processus de « traditionnement » sur lesquels je ne vais pas m'allonger mais qu'il faut avoir à l'esprit lorsque nous avons le projet de faire un retour sur l'oeuvre. Car ce retour sur l'oeuvre qui s'affirme ici dans l'intention de prendre en compte les contextes, donc de re-historiser le travail et l'oeuvre de Marc Bloch, cet « historicisme » là donc n'échappe pas lui non plus à des « effets » dans le présent. La notion de « tradition » souvent utilisée de manière spontanée constitue un outil conceptuel intéressant⁷ pour rendre compte du « travail de l'oeuvre » non pas hors des « conflits d'interprétation » mais au coeur des enjeux divers qui ne sont pas seulement intellectuels ou symboliques qui les animent.

Aussi bien, les interprétations, une partie d'entre elles au moins, de Marc Bloch aujourd'hui sont-elles prises dans ce que l'on désigne, de manière un peu euphémisée, un « effet de tunnel » particulier qui a notamment pour conséquence de découpler sa collaboration commune avec Lucien Febvre, mais aussi d'oblitérer les enjeux propres des « combats pour l'histoire » des années 1920-1930 menés conjointement par les deux historiens.

Chacune de ces interprétations, paraissant rejouer le jeu de l'invention ou de la perpétuation de traditions, sont également sujettes à une lecture rétrospective et anachronique de l'histoire de l'histoire, sans être nécessairement infondées. D'autres lectures ont suggéré des pistes nouvelles, plus contextualisées notamment, qui soulignent le contexte de « crises » (au pluriel) dans lequel ces traditions ont pris forme. L'un des premiers qui en a exploré les dimensions a été Enrico Castelli-Gattinara dans son ouvrage sur *Les Inquiétudes de la raison*.⁸ Cette lecture m'a été très éclairante pour comprendre les contextes singuliers dans lesquels s'est inscrite l'activité critique de

⁵ Bertrand Müller, « Le passé au présent. Tradition, mémoire et histoire dans les sciences sociales », *Les Annuelles*, 1997, n° 8, pp. 173-190.

⁶ Cf. Marc Bloch, *L'Histoire, la guerre, la résistance*, Paris, Gallimard, 2006. D'autres publications (reprises dans ce volume) avaient préparé le terrain, en premier lieu, préparé par Carol Fink : Marc Bloch, *Memoirs of War, 1914-15*, Ithaca, NY, Cornell UP, 1980.

⁷ Cf. notamment : Randall Collins, *Four Sociological Traditions*, New York, Oxford UP, 1994 (1985) ; un résumé en français de ses thèses dans : Randall Collins, « Les traditions sociologiques », *Enquête*, 1995, n° 2, p. 11-38.

⁸ Enrico Castelli Gattinara, *Les Inquiétudes de la raison : épistémologie et histoire en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Ed. de l'EHESS-Vrin, 1998. Et du même auteur : « Épistémologie, histoire et histoire des sciences dans les années 1930. 1. L'étrange théâtre », *Revue de synthèse*, janv.-mars 1998, pp. 9-36 ; « Épistémologie, histoire et histoire des sciences dans les années 1930. 2. Une rencontre manquée au début des *Annales* », *Revue de synthèse*, janv.-mars 1998, pp. 37-61.

Lucien Febvre et son rapport à l'histoire qu'il a lui-même placé sous le signe de la crise après la Première Guerre.⁹

Histoire, crises et civilisation

Dans mon exposé, je voudrais revenir sur ces combats et certains de leurs enjeux intellectuels que l'on peut rapporter non seulement à la crise de la raison, mais à l'ensemble des crises qui ont bouleversé les sociétés industrielles au tournant du XXe siècle et dont la Première Guerre mondiale aura été un tragique aboutissement. Ma contextualisation demeure extrêmement générale et mon traitement de la question demeurera partiel car je ne retiendrai ici que la notion de « civilisation » qui a été au centre des préoccupations de la génération des années 1920, au centre des préoccupations de Lucien Febvre notamment, alors qu'elle me paraît avoir eu une place moindre dans la réflexion de Marc Bloch. Confronté aux mêmes problèmes, Marc Bloch et Lucien Febvre donneront d'ailleurs des réponses différentes, sans être contradictoires, ni concertées. Ces réponses intellectuelles aux mutations fondamentales qu'ils vivaient et ressentaient, qu'ils analysaient aussi avec la distance de leur spécialisation furent également en partie inabouties, ou plutôt, retenues et infléchies par les urgences du moment. C'est ainsi que l'on peut peut-être comprendre « l'exceptionnalité » des *Rois thaumaturges*, livre majeur et unique publié par Marc Bloch en 1924, qui n'analyse pas la crise d'une civilisation, mais s'efforce de construire un dispositif intellectuel parfaitement rationnel pour comprendre et rendre compte d'un phénomène historique de longue durée qui, lui, avait été irrationnel, du moins au premier abord : le pouvoir thaumaturgique attribué pendant plusieurs siècles aux monarques français et, sous une forme un peu différente, anglais. Champ nouveau mais aussi perspective nouvelle d'une « anthropologie historique du politique »¹⁰ avant la lettre que Marc Bloch n'a pas prolongé pour se consacrer ensuite à l'histoire rurale et à l'histoire économique notamment, domaines qu'il a d'ailleurs profondément renouvelés. Sa démarche n'était pas étrangère à celle de Maurice Halbwachs qui publiait en 1925 ses *Cadres sociaux de la mémoire*¹¹, et qui, sans renoncer, lui, à travailler sur la mémoire, ne devait plus lui consacrer de nouvelle publication avant 1941.¹²

Au moment où Bloch publie les *Rois thaumaturges*, que l'on ne peut complètement isoler de la publication par Halbwachs des *Cadres sociaux de la mémoire*, Lucien Febvre consacre une série de conférences à la *Civilisation de la Renaissance française*, sujet plus classique en apparence, mais surtout causeries s'adressant à un large public. Ces conférences avaient été prononcées à Mulhouse en décembre 1924 sous les auspices du Comité des Conférences littéraires.¹³ L. Febvre d'emblée place la question de la spécificité de la civilisation de la Renaissance, sous le sceau d'une triple « activité passionnée des hommes » : effort vers la science, effort vers la beauté, effort vers le divin, situant donc dans la conscience même des hommes d'une époque ces mouvements que furent la Renaissance, l'Humanisme, et la Réforme. Il enchaîne alors avec cette question : « cette conscience était-elle semblable à notre conscience à nous ? », et vous connaissez la réponse qui est devenue

⁹ Bertrand Müller, *Lucien Febvre, lecteur et critique*, Paris, A. Michel, 2003.

¹⁰ A ce sujet voir notamment la préface de Jacques Le Goff à la réédition de *Les Rois thaumaturges. Etude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, Paris, Gallimard, 1983, ainsi que la préface de Carlo Ginzburg à l'édition italienne, Torino, 1973, pp. XI-XIX.

¹¹ Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris : A. Michel, 1994.

¹² Cf. Maurice Halbwachs, *La Topographie légendaire des évangiles en Terre sainte. Etude de mémoire collective*, éd. par Marie Jaisson, avec des contributions de Danièle Hervieu-Léger, Jean-Pierre Cléro, Sarah Gensburger et Eric Brian, Paris, PUF, 2008 ; Marie Jaisson (éd.), « Maurice Halbwachs et les sciences humaines de son temps », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 1999, no 1.

¹³ Elles sont publiées par la *Revue des cours et conférences* dans ses livraisons de 1925. Cf. Febvre Lucien, *Vivre l'Histoire*, Paris R. Laffont, 2009, pp. 750-809.

l'une des formulations classiques de l'histoire des mentalités : « L'homme, c'est-à-dire l'homme psychique, pour l'essentiel oui, mais les hommes, non, ils ne vivaient, ne sentaient n'agissaient nullement comme nous. » Ces propos sont trop connus : ils annonçaient certes l'histoire des mentalités, étiquette que n'a jamais vraiment revendiqué Febvre, et je crois aussi une anthropologie historique qui déclinait les thèmes du continu et du discontinu, du même et de l'autre.

Pour rendre compte de la situation faite à l'histoire dans les années vingt, nul besoin de revenir aux propos « narquois » et « fausement débonnaires » de Péguy¹⁴, on peut aussi se reporter à l'analyse que Febvre a lui-même proposée des enjeux historiographiques de son temps. On connaît bien sûr son propos sur l'histoire de l'histoire : « On a fait la théorie de l'histoire. On n'a pas fait sa sociologie. »¹⁵ Cette formule – à peine obsolète – appelait déjà à un dépassement de la simple histoire interne des idées de l'histoire pour une histoire sociale des historiens, de leur fonction dans la société. Dans un autre texte, un peu moins connu, intitulé : *L'histoire en France dans les dix dernières années*, paru dans le journal encyclopédique *Science* lancé par son ami Henri Berr, il revenait d'une autre manière sur les « controverses doctrinales des historiens ».¹⁶

Dans ce texte, Febvre ne rédige pas un bilan, mais développe l'analyse d'un « combat » tout intellectuel : la lutte entre une histoire nouvelle dont il se présente comme l'un des promoteurs et une « histoire traditionnelle » pour laquelle il a des propos durs : « la plus vieille, la plus pauvre, la plus fastidieusement désuète ».¹⁷ L'intérêt du texte réside dans sa dimension stratégique d'autant que, pour Febvre, ce combat qui remonte à l'avant-guerre et dont Berr a été l'un des initiateurs n'est pas gagné, bien au contraire. La guerre a décimé les forces de novation et l'histoire traditionnelle a conservé ses positions. L'analyse est précieuse car sans le dire explicitement Febvre place l'innovation historiographique dans une dynamique de controverses qui ne se limite pas à un conflit de générations, puisque qu'il oppose deux formes d'histoire qui coexistent. S'il y a un conflit, c'est la Première Guerre mondiale qui en a produit l'effet : la génération sacrifiée, qui a transformé aussi les rapports de force intellectuels et institutionnels déplaçant la « question générationnelle » de la génération de 1870 – la sienne – à celle de 1918. Remarquons ici que Febvre ne reprend pas le refrain habituel des ruptures « naturelles » entre les générations, mais qu'il saisit cette rupture – on devrait dire sans doute cette interruption – dans le cadre d'un conflit militaire.

Les propos du texte vont bien au delà. Ils livrent une analyse très lucide sur la question qui nous intéresse : celle de la continuité et de la discontinuité du mouvement historiographique lui-même. Les continuités : elles se manifestent d'abord dans l'effort tenté pour « promouvoir l'histoire au rang de science »¹⁸, lequel s'exprime dans les productions historiographiques, les instruments, les pratiques. Febvre ne remet pas en cause les acquis historiographiques au niveau de l'érudition de la génération précédente ; il reconnaît les effets positifs sur le « métier d'historien » d'une tendance de longue durée qui transcende les conjonctures générationnelles : consolidation de l'autonomie de la discipline, renforcement de la « professionnalisation » du travail de l'historien ; tendances confirmées depuis par l'histoire sociale et intellectuelle de la discipline. Cette « professionnalisation » limitée a pris la forme d'une « professorialisation » dont les insuffisances et les excès sont en revanche dénoncés par Febvre. La formation des historiens centrée sur les

¹⁴ Cf Charles Péguy, « De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes », *Cahiers de la Quinzaine*, 3^e cahier, 8^e série, p. 28, commentés par L. Febvre dans sa leçon inaugurale au Collège de France, cf. *Vivre l'Histoire...*, op. cit., p. 10.

¹⁵ *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 373.

¹⁶ L. Febvre, « L'histoire en France dans les dix dernières années », *Science*, mai 1938, n° 3, p. 95a-95d, réédition : Bertrand Müller, « Histoire traditionnelle et histoire nouvelle : un bilan de combat de Lucien Febvre », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 1999, n° 35, pp. 132-143.

¹⁷ *Ibid.*, p. 139.

¹⁸ *Ibid.*, p. 140.

concours, le bachotage et les examens, lui paraît inadaptée aux exigences d'un développement scientifique de la discipline.¹⁹

Les discontinuités : elles se ressentaient fondamentalement dans le « désaccord » croissant que Febvre constatait entre « l'institution historique et l'époque ». ²⁰ Et ce diagnostic n'est pas de sa part une reconstruction rétrospective « présentiste », car dès le lendemain de la guerre, il s'était inquiété de la crise morale issue de l'expérience vécue de la guerre, mais aussi de la crise d'identité d'une discipline qui devait se forger un nouvel état civil dans un monde nouveau émergent des « ruines de l'ancien monde ». ²¹ Cependant pour Febvre ce désaccord n'était pas conjoncturel, il était l'une des expressions d'une crise plus profonde, et multiple.

Triple crise de l'histoire :

- crise de conscience, d'abord des historiens, qui n'avaient pas résisté aux dérives nationalistes ;
- crise institutionnelle ou scientifique : dans les années 1920, l'histoire a perdu sa position scientifique prééminente dans l'université française, elle a connu une période de stagnation et de relative régression qui ne tenait pas seulement à des effets de la guerre ;
- crise enfin de l'édition : scientifique en tout cas – dans le milieu des années 1920, qui entrava les publications documentaires, fragilisa la situation déjà précaire des revues, restreignit les possibilités de l'édition universitaire.²²

Ces crises multiples qui se sont combinées et superposées devaient amplifier les tensions et les blocages, les crispations et les divisions internes de la « communauté » des historiens. Dans cette nouvelle conjoncture, les clivages notamment se déplacèrent : ils divisaient désormais moins les disciplines qu'ils ne révélaient les lignes de fractures à l'intérieur de chacune d'elle. L'un des effets d'ailleurs aura été l'apaisement surprenant des conflits pourtant importants avant guerre entre l'histoire et la sociologie dont Febvre (plus que Marc Bloch et Maurice Halbwachs) conservait encore le souvenir assez vif et qu'il commenta d'ailleurs longuement dans *La Terre et l'évolution humaine*.

La contestation « externe » de l'histoire s'était également déplacée : elle provenait non plus des sciences sociales, mais des disciplines littéraires et se doublait d'un retour de la philosophie de l'histoire, dont Febvre dénonça les « insuffisances », en particulier dans sa longue critique d'Oswald Spengler et d'Arnold Toynbee qu'il considérait comme une version opportuniste de la philosophie de l'histoire, une philosophie de « faiseurs de miracles, de thaumaturges à la fois candides et astucieux ». ²³

Avant 1914, les attaques d'un Péguy visaient autant l'histoire que la sociologie, mais elles avaient moins d'impact aux yeux de Febvre que les critiques lancées par Valéry dès 1919 et reprises tout au long de la décennie suivante.²⁴ En 1941 encore, lorsqu'il s'adresse aux étudiants de l'École

¹⁹ L. Febvre et Marc Bloch, « Pour le renouveau de l'enseignement historique : le problème de l'agrégation », *Annales HES*, 9, 1937, n° 44, pp. 113-129.

²⁰ « L'histoire en France... », art. cit., p. 141.

²¹ Lucien Febvre, « L'histoire dans le monde en ruines », *Revue de synthèse historique*, 30, 1920, n° 88, pp. 1-15.

²² Olivier Dumoulin, *Profession historien, 1919-1939. Un métier en crise ?*, Paris, EHESS, thèse de 3e cycle, inédite, 1983.

²³ Cf. Lucien Febvre, « Deux philosophies opportunistes de l'histoire. De Spengler à Toynbee », *Revue de métaphysique et de morale*, 43, 1936, n° 4, p. 573-602, repris dans : *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 104-126.

²⁴ Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, Paris, Gallimard, 1931.

Normale Supérieure, c'est à Valéry qu'il emprunte des propos sur l'histoire pour dénoncer une histoire « psittacique et sans vie ».²⁵

Le grand article critique de Febvre a paru dans la *Revue de métaphysique et de morale*, revue de philosophes, en 1936 ; le texte n'est pas de circonstance, il reprend une critique substantielle de la philosophie de l'histoire et il est aussi un acte politique et une critique idéologique du nazisme dont le livre de Spengler, *Le Déclin de l'Occident*, lui donne le prétexte en avant-propos à sa critique de Toynbee qu'il n'assimile pas bien sûr à la même entreprise idéologique (pessimisme radical contre optimisme cosmologique). On ne reprendra pas ici les développements critiques qu'il adresse à ces « fabricants de philosophie de l'histoire à bon marché »²⁶, et que dénonçait également Marcel Mauss comme des « ratiocinations sans méthode sur un tout mal défini ». Il suffit de retenir simplement ces propos de conclusion dans lesquels Febvre développait également le thème de la crise de l'histoire. Celle-ci « participe à cette crise générale et profonde des idées et des conceptions scientifiques qu'a provoquée une poussée soudaine de certaines sciences. [...] Nous savons qu'en fonction de telles transformations, et parce que la Science est une et toutes les sciences solidaires – nous savons que nos idées, fondées sur une philosophie scientifique périmée doivent être révisées, toutes – et nos méthodes en fonction de nos idées. »²⁷ Febvre toutefois n'était pas insensible aux effets, en l'occurrence aux méfaits de ce type d'entreprises éditoriales qui s'adressaient à un « grand public » dont il ne cessait de dénoncer les « aliments frelatés » qu'on lui proposait. Autre divorce encore entre l'histoire des historiens et un public pourtant très demandeur d'histoire, qui le navrait.

Civilisation, crise de la civilisation

Avec la crise de l'histoire, c'est une crise plus vaste, qu'analyse Febvre, l'articulant sur la notion de civilisation. La crise de l'histoire dans ses multiples facettes touchant « tout ce qui encadr[e] l'histoire dans le domaine de l'esprit », c'est la crise d'une civilisation, une « crise du monde moderne ». Et les propos railleurs que tenaient Valéry sur l'histoire – il n'était pas le seul – se doublaient encore de la fameuse formule : « Nous autres civilisations, nous savons bien que nous sommes mortelles ». « Réflexions de sinistrés »²⁸ selon Febvre pour qui il importait moins de savoir si *une* civilisation pouvait mourir, dès lors qu'il s'agit de saisir et de comprendre « quelle civilisation s'établira demain sur ce monde nouveau ». Ainsi la critique de l'histoire traditionnelle chez Febvre se lit-elle au niveau la crise de la pensée scientifique provoquée notamment par la grande crise de la physique contemporaine et la révolution quantique.

La crise de l'histoire n'est donc pas « une maladie spécifique » de la discipline, elle affecte l'ensemble des sciences et surtout le rapport des hommes à la science : elle est « un des aspects – l'aspect proprement historique d'une grande crise de l'esprit humain. Ou plus précisément, elle n'est qu'un des signes, à la fois, et qu'une des conséquences d'une transformation très nette, et toute récente, de l'attitude des hommes de science, des savants, vis-à-vis de la science ». La crise est l'effet d'une « véritable révolution idéologique »²⁹ qui s'est traduite notamment par l'effondrement de la « construction théorique » élaborée au cours des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles et surtout la faillite et l'échec brutal de la « mécanique rationnelle » dans sa tentative à expliquer le monde. A

²⁵ Lucien Febvre, « Propos d'initiation : vivre l'histoire », in : *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 27.

²⁶ *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 126.

²⁷ « L'histoire en France... », art. cit., p. 143.

²⁸ « Face au vent. Manifeste des *Annales* nouvelles », in : *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 37.

²⁹ « Pour une histoire dirigée. Les recherches collectives et l'avenir de l'histoire », in : *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 52.

ce nouveau point de départ, « il y a ce grand drame de la relativité qui est venu secouer, ébranler tout l'édifice des sciences ».³⁰

Le thème de la crise, des crises, d'une discontinuité, d'une rupture de civilisation est récurrent chez Febvre au lendemain de la guerre ; il nourrit non seulement ses interventions critiques mais fonde aussi ses enseignements : la leçon inaugurale de Strasbourg (jamais rééditée par Febvre peut-être en raison des scories « positivistes » qu'elle contenait : l'établissement de lois de l'histoire). Elle est au cœur de son « examen de conscience » de 1933 dont il a fait sa leçon inaugurale du Collège de France. En 1930, lors de la Première semaine internationale de synthèse, Febvre soulignait déjà : « Faire l'histoire du mot français civilisation, ce serait reconstituer, en réalité, les phases de la plus profonde des révolutions qu'ait accomplies, et subies, l'esprit français depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. »³¹ Et il précise plus loin, « civilisation » naît à son heure, [...] à l'heure où s'achève le grand effort de l'Encyclopédie commencé en 1751 [...] Il naît surtout lorsque, de l'Encyclopédie tout entière, commence à se dégager la grande idée de la science rationnelle et expérimentale, une dans ses méthodes et dans ses démarches. »³² La naissance, la diffusion rapide du mot sont liés à l'immense révolution scientifique de la chimie, mais civilisation, le mot triomphe aussi en 1789 avec la Révolution française, c'est dans ces années « de tourmente et d'espérance » que vécut la France et l'Europe à partir de 1789. Moteur de la révolution, une vision optimiste du progrès organisatrice de civilisation précisément se met alors en place. Et à la fin de l'article, cette remarque essentielle : dans les 50 dernières années du XIXe siècle, « la dissociation des deux notions, scientifique et pragmatique, de la civilisation ; l'une finissant par aboutir à cette notion que tout groupe d'êtres humains, quels que soient ses moyens d'action matériels et intellectuels sur l'univers, possède sa civilisation ; – l'autre, maintenant quand même la vieille conception d'une civilisation supérieure, portée, véhiculée par les peuples blancs de l'Europe occidentale et de l'Amérique septentrionale et s'incorporant aux faits comme une sorte d'idéal ». ³³

Cette analyse globale de la « crise », Lucien Febvre nous l'a donnée à lire dans l'*Encyclopédie française* qui avant d'être le projet d'une nouvelle « synthèse de l'hétérogène » a été pour lui l'occasion d'en établir le diagnostic. Il n'est certes pas indifférent que Febvre se réfère à l'*Encyclopédie méthodique* du XVIIIe, mais il est significatif aussi qu'il ne cite pas le monument du positivisme du XIXe siècle, la *Grande Encyclopédie*. Cependant à la différence des illustres projets qui l'ont précédée, l'*Encyclopédie française* de Febvre s'inscrivait dans une autre perspective, dans un moment de crise de la « raison » qui ne fut ni celle du XVIIIe ni celle du XIXe siècle. Si elle était, elle aussi, un manifeste, c'était le manifeste critique d'une civilisation en pleine mutation, en pleine incertitude : incertitude de la science, et bien au-delà de la civilisation européenne, que Febvre traduisait par ces deux formules : « savante incertitude » et « humaine inquiétude ». L'encyclopédie participait de l'« effort total » d'une humanité, qui « guettant les effets d'une catastrophe tragique » prenait conscience d'elle-même « se retremant aux sources profondes de son savoir ». C'est un peu le sens de la formule générale qui résumait l'Encyclopédie comme « l'inventaire méthodique de la civilisation à la date de 1935 ». ³⁴

En se plaçant dans cette perspective et en inscrivant la notion de civilisation au centre de ses préoccupations, Febvre replaçait la science et la connaissance au sein de la culture, de l'outillage

³⁰ Ces propos ont été prononcés devant les élèves de l'Ecole Normale Supérieure, à la rentrée de 1941, cf. « Vivre l'histoire », in : *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 29.

³¹ « Civilisation : évolution d'un mot et d'un groupe d'idées », in : *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 721.

³² *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 735.

³³ *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 758.

³⁴ Sur l'Encyclopédie, cf. « Lucien Febvre et l'Encyclopédie française », no spécial de la revue *Jean Jaurès. Cahiers trimestriels*, no 163-164, 2002.

mental de son temps et par conséquent des instruments de connaissance de cet outillage. L'entreprise encyclopédique occupe non seulement la vie de Febvre à partir de 1932 mais elle organise aussi la vie intellectuelle de l'entre-deux-guerres. Je ne vais pas revenir ici sur l'histoire éditoriale de l'Encyclopédie prévue en 20 volumes dont une partie seulement verra le jour avant la déclaration de guerre.³⁵ Je ne reviens pas non plus sur la rédaction successive des plans par Febvre qui lui permet de dégager progressivement cette idée d'inventaire problématique de la civilisation en 1935. Toutefois un plan est intéressant ici et doit retenir notre attention. Dans ce plan, Febvre organise la matière encyclopédique autour de cinq tensions principales qui devaient constituer autant de sections. Je les énonce rapidement : 1) cadres, groupes, sociétés d'aujourd'hui ; 2) le legs du passé : histoire et tradition ; 3) le travail de la connaissance ; 4) les techniques et 5) la notion de civilisation. Ce plan d'étape souligne l'orientation de Febvre qui cherche à mettre en scène la notion de civilisation elle-même à partir des groupes et des cadres donc des sociétés. Ici l'articulation est fortement maintenue entre les deux pôles par l'histoire, la tradition et le travail de connaissance. La réorientation que fait subir ensuite Febvre à ce plan est très significative puisqu'elle concerne précisément la place de l'histoire et de la tradition.³⁶ Sans doute Febvre ne voulait-il pas suivre la conception de la *Grande Encyclopédie* de Marcellin Berthelot qui avait précisément placé l'histoire au centre. Febvre ne veut pas faire un dictionnaire historique, ni un inventaire cumulatif, donc pas question de reprendre un plan par discipline. Mais là n'est pas l'essentiel, lorsqu'il se réfère à l'histoire pour une « encyclopédie 1935 », Febvre glisse vers les traditions et la mémoire, c'est-à-dire l'ensemble des représentations collectives des sociétés passées. C'est par cette conception du passé et de l'histoire qu'il parvient à reprendre les thèmes de la continuité et des ruptures, en particulier de souligner une fois encore la continuité de la civilisation, menacée par l'émergence d'idées nouvelles qui traduisent la logique du présent, mais qui sont soutenues par les colonnes profondes des représentations passées. C'est donc bien ici une tension entre tradition et modernité qui est agie et réglée par le « profond travail d'élaboration » que la mémoire collective fait subir au passé. Je ne résiste pas à cette belle formule : « Une machine, au contraire active et puissante, faite pour reconstruire et non pour reproduire. »³⁷

Dès lors c'est toute l'Encyclopédie qui est entreprise mémorielle, construction et mise en forme de la civilisation ; c'est toute l'Encyclopédie qui est œuvre historique, mais au sens où Febvre l'entend. Cette configuration n'a pas émergé du premier coup, mais elle s'est imposée à lui dans l'approfondissement d'un plan encyclopédique qui abandonnait la connaissance organisée en disciplines pour une perspective plus problématique et qui lui a fait abandonner l'idée d'un volume sur l'histoire. Cette inflexion était en accord avec la manière dont il définissait aussi « la grande œuvre historique », en particulier dans l'article sur « Histoire et psychologie », du volume VIII sur *La Vie mentale* : l'œuvre historique est une « organisation du passé », une construction d'histoire, sans cesse reprise. Mais elle est aussi un « effort d'ensemble pour organiser la vie des masses humaines » : elle est en ce sens très précisément œuvre de civilisation qui n'existe pas hors de sa réception et de ses appropriations, qui n'existe pas « sans la participation active du groupe qui l'adopte ».³⁸

³⁵ Voir également Bertrand Müller, « Entre science et culture : l'Encyclopédie française dans l'œuvre de Lucien Febvre », *Jean Jaurès. Cahiers trimestriels*, op. cit., p. 33-65 ; Henri-Jean Martin, « Esprit de synthèse et encyclopédisme. Henri Berr, Anatole de Monzie, Julien Cain, Lucien Febvre », in : Roland Schaer (éd), *Tous les Savoirs du monde. Encyclopédie et bibliothèques, de Sumer au XXIe siècle*, Paris, Bibliothèque nationale/Flammarion, 1996, p. 442-449.

³⁶ Cf. mon édition à venir des textes de L. Febvre publiés dans l'Encyclopédie française, Paris, A. Michel, 2010.

³⁷ Cf. « Ébauche d'un plan de l'encyclopédie », BNF, n.a.f. 25551, mf 5754, cité dans B. Müller, « Entre science et culture... », art. cit., p. 53.

³⁸ « Histoire et psychologie », repris dans : *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 183.

Assurément l'Encyclopédie a été autre chose et plus qu'un œuvre, autre chose et plus qu'un travail d'introspection, elle a été un témoignage aussi de l'« effort total » d'une humanité « guettant les effets d'une catastrophe tragique ». Œuvre éminemment collective – Febvre avait organisé pour certains volumes des formes nouvelles de travail (*Commission des recherches collectives*), elle porte profondément la marque de son concepteur et de son guide scientifique. Febvre en a été à la fois le chef d'orchestre, le réalisateur, mais aussi l'un des auteurs.³⁹ Ses préfaces surtout sont des textes essentiels : elles ont un rôle singulier dans l'ensemble très cohérent des 20 volumes qui conservaient chacun leur autonomie de direction. Ces préfaces sont comme un fil rouge qui lie chaque volume à l'ensemble, mais elles sont aussi un parcours personnel, le parcours d'un universitaire qui a traversé la crise de civilisation dont il tente de rendre compte et de manifester les expressions dans et par l'Encyclopédie. Beaucoup de ces préfaces sont rédigées à la première personne. Au-delà des accents narcissiques qui rappellent Michelet, cette écriture à la première personne porte également le témoignage de la crise de civilisation qui déborde les seuls cadres de la pensée et de la pratique scientifique.

Un seul exemple : le texte que Febvre rédige en clôture et non pas en préface du second des volumes sur *Art et littérature* confiés à Pierre Abraham. Entièrement écrit à la première personne, ce texte constitue un témoignage des transformations dans et par l'art pour sa génération. De l'art qui n'est pas une simple distraction culturelle, mais qui figure à ses yeux parmi les « plus exacts moyens de connaître et de comprendre dont l'humanité dispose ».⁴⁰ La peinture, la sculpture, mais au-delà aussi les arts décoratifs, la littérature, la musique, la photographie, le cinéma ce sont autant de moyens d'expression qui se sont transformés radicalement et qui ont nourri la « grande mutation de l'esprit » qui a bouleversé les représentations, les façons de voir, de penser, les références culturelles du monde. Ici dans ce texte, la crise de civilisation est portée au niveau du témoignage personnel pour marquer la profondeur des transformations au niveau individuel même : « dans ce que j'ai conscience d'avoir été fait » écrit Febvre.⁴¹

Je voudrais terminer mes propos par deux remarques qui ne sont pas conclusives. La première fait retour sur la question de la continuité des civilisations. Dans un texte assez récent, un philosophe, Frédéric Keck, qui a consacré sa thèse à Lévy-Bruhl avait interrogé la notion de civilisation au regard de la notion de mentalité développée par ce dernier.⁴² L'auteur fait sa part naturellement à Lucien Febvre pour rappeler justement que la notion de mentalité lui avait permis de mettre en question l'unité de la civilisation. S'appuyant sur un texte important de Febvre : « Sorcellerie, sottise ou révolution mentale », Keck revient sur la question de la discontinuité : les hommes du XVIe, du XVIIe ne pensaient pas comme nous. Il n'est pas nécessaire d'insister sur ce que cette idée doit à l'œuvre de Lévy-Bruhl bien que Febvre lui en donne une interprétation personnelle. Mais il faut retenir les raisons qu'en donne Febvre qui permettent de comprendre pourquoi nous ne pensons pas, ou plus, comme les hommes du XVIe siècle, pour renverser le sens de la question. Febvre précise : « Il faut qu'entre eux et nous des révolutions se soient déroulées ; de ces révolutions de l'esprit qui se font sans bruit et qu'aucun historien ne s'avise d'enregistrer. »⁴³ C'est exactement ce que tente de faire Febvre dans ses textes sur la civilisation, mais en inversant cette fois-ci le mouvement. C'est en quelque sorte son expérience des hommes des XVIe, XVIIe siècles,

³⁹ Il faut rendre hommage à Anatole de Monzie, ministre de l'Éducation nationale, qui en a eu l'idée et formulé le projet.

⁴⁰ « La vie, cette enquête continue », repris dans : *Vivre l'Histoire*, op.cit., p. 49.

⁴¹ Ibidem.

⁴² Frédéric Keck, « Histoire de la civilisation ou science des mentalités. Continuité et discontinuité dans l'histoire du positivisme », in Bertrand Binoche (éd.), *Les Équivoques de la civilisation*, Seyssel, Champ Vallon, 2005, pp. 243-260.

⁴³ Lucien Febvre, *Au Cœur religieux du XVIe siècle*, Paris, EHESS, 1983, p. 410.

qui lui permet de saisir les transformations en cours au XXe siècle qui sont par ailleurs beaucoup plus visibles.

Mais Frédéric Keck s'intéresse également à un autre registre de discontinuité qui sépare les conceptions de la civilisation que l'on peut lire chez Febvre, Lévy-Bruhl ou encore Marcel Mauss⁴⁴ et la conception plus évolutionniste portée par le positivisme. Ces propos rejoignent donc les attendus de ce colloque sur les crises du savoir et les continuités/discontinuités avec le positivisme. Je n'ai pas le temps de reprendre ici l'argumentation subtile de Frédéric Keck qui montre comment la notion de mentalité chez Lévy-Bruhl a permis de dépasser les équivoques d'une conception évolutionniste de la civilisation et que l'on retrouve encore chez Henri Berr, lequel au moment de la Première semaine de synthèse en 1929 sur le mot « Civilisation »⁴⁵, soulignait encore : « Il y a, de l'animalité à l'humanité primitive, de l'humanité primitive à l'humanité actuelle, un acquis progressif. [...] Dans l'évolution de l'humanité se développe la civilisation. »⁴⁶

Pour Febvre, et plus encore pour Mauss, la « notion absolue de civilisation, humaine, cohérente et unitaire » est devenue problématique au XXe siècle, en particulier par le divorce entre sens savant et sens commun, par « la dissociation des deux notions, scientifique et pragmatique, de la civilisation : l'une finissant par aboutir à cette notion que tout groupe d'êtres humains, quels que soient ses moyens d'action matériels et intellectuels sur l'univers, possède sa civilisation ; l'autre maintenant quand même la vieille conception d'une civilisation supérieure, portée, véhiculée par les peuples blancs de l'Europe occidentale et de l'Amérique septentrionale, et s'incorporant aux faits comme une sorte d'idéal. »⁴⁷ Ce que soulignait également en des termes semblables, Mauss dans sa revue des « sens ordinaires du mot civilisation » : « Au fond, tous ces sens correspondent à un état idéal que rêvent les hommes, depuis un siècle et demi qu'ils pensent politiquement. Cette parfaite essence n'a jamais eu d'autre existence que celle d'un mythe, d'une représentation collective. Cette croyance universaliste et nationaliste à la fois est même un trait de nos civilisations internationales et nationales de l'Occident européen et de l'Amérique non indienne. »⁴⁸

Cela me conduit à ma deuxième remarque qui, elle, revient sur la question de la continuité historiographique. Entre l'école méthodique et les *Annales*, il y a des jalons, et en particulier le jalon « Henri Berr ». On sait la part d'Henri Berr non seulement dans la critique de l'histoire historisante, mais aussi et surtout le rôle novateur qu'il a joué au travers ses initiatives éditoriales – la *Revue de synthèse*, la collection *l'Évolution de l'humanité*, et institutionnelle : le *Centre de synthèse*, les *Semaines internationales*. Épistémologiquement toutefois, la critique et les solutions de Berr que l'on peut résumer par la notion obsessionnellement répétée de « synthèse », appartiennent encore à un paradigme du XIXe et sans doute plus ancien encore. Celui qui concevait le travail scientifique comme un travail en deux temps : l'analyse, suite des opérations de lectures et de réduction de la réalité en entités simples, et puis la synthèse : séries des opérations d'une reconstruction intellectuelle. Ce que revendiquait prioritairement Berr avec la notion de synthèse, c'était en quelque sorte l'achèvement d'un programme interrompu au niveau des opérations d'analyse. La conception que développe Febvre de manière assez pragmatique et sans jamais la théoriser vraiment d'« histoire problème » est en rupture avec ce paradigme, en cela

⁴⁴ Marcel Mauss, « Les civilisations. Eléments et formes », in : *Civilisation, le mot et l'idée. Première semaine internationale de synthèse, 20-25 mai 1929*, Paris, Renaissance du Livre, 1930, pp. 82-104.

⁴⁵ *Civilisation, le mot et l'idée*, Paris, Renaissance du Livre, 1930. Voir aussi Eric Brian et Marie Jaisson, « Extraits de la Semaine de synthèse. Civilisation, le mot et l'idée (1930) », *Revue de synthèse*, 129, 2008, n° 1, pp. 147-157.

⁴⁶ Henri Berr, « Avant-propos », in : *Civilisation, le mot et l'idée*, Paris, Renaissance du livre, 1930, p. XIV.

⁴⁷ « Civilisation : évolution d'un mot et d'un groupe d'idées », in : *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 758, cité par F. Keck, art. cit., p. 245.

⁴⁸ Marcel Mauss, « Les civilisations. Eléments et formes », art. cit., p. 101.

précisément que Febvre s'est efforcé non seulement de penser et de comprendre la crise des savoirs en historien, mais qu'il en a intégré les éléments dans sa pratique historique même. Mais cette pratique a également privilégié des formes spécifiques et en particulier la critique bibliographique, parce que la conjoncture historiographique de l'après-guerre, dont j'ai rappelé les éléments au début de cette contribution, a paru à Febvre justifier ses « combats pour l'histoire ». Pourtant ces combats rejoignent ceux de l'Encyclopédie que Febvre inscrit dans une même exigence : non pas synthèse des connaissances, mais perspective critique sur les problèmes qui se posent à l'humanité au XXe siècle. Dans cette ambition et dans le contexte des années trente, l'attention sur la notion de civilisation n'était pas tout à fait asséchée de considérations politiques.

L'expérience politique de Marc Bloch

Massimo Mastrogregori

1. Le thème de cette contribution a déjà été traité par de nombreux auteurs et représente une sorte de fil rouge de la littérature critique : Fink, Müller, Schöttler, Dumoulin, plus récemment Touati, Becker et Burguière et d'autres encore, se sont tous occupés, de manière différente, du rapport de Marc Bloch à la sphère de l'action politique.¹ Le thème ne me paraît cependant pas être épuisé. Peut-être n'avons-nous pas encore satisfait, par exemple, la requête de Carlo Ginzburg qui souhaitait, il y a plus de vingt ans, dans son essai sur Dumézil, une étude sur les idées et les actions politiques de Marc Bloch. Comment expliquer aujourd'hui l'énigmatique compte rendu du livre de Dumézil, *Mythes et dieux des Germains* ?² Cet exemple le montre déjà, la question pourrait être examinée sur des points particuliers. Chacun d'entre eux demanderait une analyse attentive. Ici, je me limiterai à synthétiser la question et à soumettre des idées à la discussion, sans, par ailleurs, cantonner mon discours dans les limites chronologiques de l'entre-deux-guerres.

Nous sommes en premier lieu confrontés à un problème de sources. Nous n'avons pas accès à la correspondance privée que Marc Bloch a entretenue avec sa famille et ses amis non-historiens ; il nous manque ainsi, dans le cas de Bloch, le journal intime qui a permis à Annette Becker de mieux connaître l'évolution du sentiment politique de Maurice Halbwachs.³ Par ailleurs, je me suis occupé de l'édition des carnets de ses notes de lecture privées – son anthologie personnelle – mais leur publication est ajournée depuis dix ans.⁴

Le problème dépasse le cadre des sources. Même avec nos regards différents, nous avons l'habitude d'étudier Bloch de façon monographique, analytique, comme si son cas pouvait en éclairer d'autres et constituer une espèce de modèle de l'intellectuel du vingtième siècle ou de l'historien contemporain. J'ai moi-même rédigé une *Introduction à Bloch*⁵ en partant de ce présupposé. Parfois, je doute que le cas de Bloch soit, en fin de compte, véritablement unique, qu'il possède des caractéristiques intégralement originales. Sans doute, les deux perspectives sont-elles compatibles. S'ajoute la question du contexte historique. S'il est vrai – comme dans le cas des puzzles selon Georges Perec – que c'est l'ensemble qui détermine les éléments et que « considérée

¹ Carole FINK, *Marc Bloch. A Life in History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, pp. 293-324 ; Bertrand MÜLLER, « Introduction », in : Marc BLOCH – Lucien FEBVRE, *Correspondance* (vol. I, Paris, Fayard, 1994, pp. V-LX ; vol. II, Paris, Fayard, 2003, pp. V-LXVII ; vol. III, Paris, Fayard, 2003, pp. V-XLIX) ; Peter SCHÖTTLER, « Marc Blochs Testament », in : Marc BLOCH, *Apologie der Geschichtswissenschaft oder Der Beruf des Historikers*, Stuttgart, Klett-Cotta, 2002, pp. 215-280 ; Olivier DUMOULIN, *Marc Bloch*, Paris, Sciences Po, 2000, pp. 261-288 ; François-Olivier TOUATI, *Marc Bloch et l'Angleterre*, Paris, Boutique de l'Histoire, 2007, pp. 15-16 et pp. 207-234 ; Annette BECKER, « Préface », in : Marc BLOCH, *L'Histoire, la guerre, la résistance*, Paris, Gallimard, 2006, pp. VII-LX ; André BURGUIÈRE, *L'École des Annales. Une histoire intellectuelle*, Paris, O. Jacob, 2006, pp. 23-70.

² Carlo GINZBURG, « Mythologie germanique et nazisme, sur un ancien livre de Georges Dumézil », *Annales. E.S.C.*, 40 (1985), pp. 695-715 ; voir aussi Georges DUMEZIL, « Science et politique. Réponse à Carlo Ginzburg », *ibid.*, 40 (1985), pp. 985-989.

³ Annette BECKER, *Maurice Halbwachs, intellectuel en guerres mondiales 1914-1945*, Paris, A. Viénot, 2003.

⁴ Marc BLOCH, *Carnets 1917-1943*, pp. XXI-104 (version provisoire photocopiée).

⁵ Parue dans une collection intitulée *Maestri del Novecento* : Massimo MASTROGREGORI, *Introduzione a Bloch*, Roma-Bari, Laterza, 2001, pp. 186.

isolément une pièce d'un puzzle ne veut rien dire », alors l'enjeu serait de déterminer l'ensemble dans lequel l'élément Marc Bloch prend sens et « cesse d'exister en tant que pièce ».⁶

Le thème est d'actualité, peut-être même l'est-il trop. L'attention portée à Bloch, l'historien innovateur, s'est résolument déplacée vers le citoyen soldat. On a pu lire un appel qui en invoquait le retour : *Marc Bloch, reviens !* Sa mémoire est revendiquée par des promotions de jeunes militaires – pour tout dire, il est devenu le héros d'une épopée salvatrice, qui a conduit Marcel Detienne à le surnommer « Saint Marc Bloch ».⁷

Nombreux sont les historiens à avoir postulé l'unité fondamentale du personnage, pourtant, peut-être n'est-il pas inutile de se demander dans quels rapports entrent les différentes figures que sont l'historien, le citoyen, le soldat, le résistant.

2. Partons de l'unité des différentes figures : Narbonne, Marc Fougères, Maurice Blanchard, Marc Bloch. Cette unité est assurée, me semble-t-il, par les valeurs du patriotisme républicain, par la présence d'une forte référence à la sphère publique, à la cité – autant de valeurs d'une religion quasiment laïque, qui comptent beaucoup plus que les traits de caractère de l'individu Marc Bloch (les témoignages disent aussi qu'il était un personnage très « égoïste » et ambitieux). Il suffit en effet de penser au testament de 1915 (« je suis mort volontairement pour une cause que j'aimais [...]. Vous m'avez appris à mettre certaines choses au-dessus de la vie même »)⁸ ou, trente ans plus tard, à ses mots écrits le 27 février 1944 à Simonne Bloch, son épouse, dans une lettre encore inédite : « Merci de travailler à me donner du courage. Décidément les contacts humains sont souvent décevants. Mais il y a des choses plus grandes que les hommes, et dans les hommes même des choses qui les dépassent. »

À un moment qui se révélera crucial, Bloch fait part de sa déception vis-à-vis de l'attitude de quelques personnes, peut-être, mais ce n'est pas dit, de compagnons de la lutte clandestine. L'expérience politique de Bloch dans la Résistance a dû être tout sauf simple. Mais on lit aussi dans cette lettre la confirmation *in extremis* (il sera arrêté neuf jours plus tard) des valeurs qui transcendent la vie individuelle.

En considérant cette tension vers la cité, le « feu central » de l'objectif de Bloch – à savoir la dimension publique, le patriotisme républicain – il est possible de reconstruire deux connexions à l'aide des témoignages disponibles. La première conduit de la cité à la politique et concerne l'action du citoyen patriote qui participe à deux guerres, qui refuse la défaite et continue à combattre dans la Résistance. La seconde lie l'histoire à la cité et couvre l'action de l'historien critique et renouvelant la discipline. Ces deux ordres d'action partent donc d'un même centre, mais prennent des directions nettement divergentes : Narbonne qui décode un message chiffré à Lyon ne mène pas la même activité que Marc Fougères qui rédige un compte rendu pour les *Mélanges d'histoire sociale* – même si Marc Bloch soutiendrait, dans sa ligne théorique, que la finalité de ces deux actions est au fond identique : d'une manière ou d'une autre, les directions divergentes convergeraient vers le centre, vers la cité.

Certes, il n'échappait sûrement pas à Bloch que les deux engagements renfermaient des contradictions internes et des malentendus. Il n'ignorait pas que ce centre, la cité, sous le couvert d'un corps pacifique (un tribunal influent) pouvait être problématique (une assemblée chaotique

⁶ Georges PEREC, *La Vie mode d'emploi. Roman*, Paris, Hachette, 1978, p. 15.

⁷ L'appel, écrit par Daniel Hémerly, Claude Liauzu et Arnaud Nanta, portait le titre : « *Lois mémorielle, débat colonial, devoir d'histoire : Marc Bloch reviens !* » Pour la citation de Marcel DETIENNE, voir son *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil, 2000, pp. 29-30.

⁸ Marc BLOCH, *Écrits de guerre*, Paris, A. Colin, 1997, p. 108.

de vieux renards politiques, comme Anatole de Monzie, par exemple, le protecteur de Lucien Febvre).

3. Une première trajectoire mène ainsi de la cité à la politique. Rappelons d'emblée que Bloch n'entend pas, sinon à la toute fin, la politique comme une lutte partisane ou comme un combat de chefs pour la conquête et l'exercice du pouvoir. *Politique* est le titre qu'il donne à une note du carnet *Mea*, dans laquelle il cite les *Essais de persuasion* de Keynes : « Les hommes d'État modernes ont pour méthode de dire autant de sottises qu'en réclame le public et de n'en pas faire plus que ne l'exige ce qu'ils ont dit. »⁹

Dire et faire des sottises. En somme, Bloch abhorrait, peut-être même craignait-il et méprisait-il, les luttes pour le pouvoir, les partis et les chefs – que ce soit au sein des régimes parlementaires ou dans les « religions politiques » totalitaires (n'écrit-il pas en 1934 que le communisme et le nazisme sont clairement des religions ?).¹⁰ Son sens prophétique était assez développé pour discerner où auraient mené les sottises des différents acteurs politiques incultes – faut-il rappeler ce que Bloch et Febvre ont écrit sur Blum, Daladier, Neville Chamberlain, Hitler et Mussolini ? Il avait, en revanche, une certaine estime pour Churchill, ainsi qu'en atteste une note du journal de Léon Werth¹¹. Au demeurant, le sentiment dominant, surtout dans les années 1930, a été la frustration de n'avoir aucune influence sur les événements.

Du reste, on ne dispose d'aucune preuve qu'il ait participé à la lutte politique avant la période de la Résistance, si l'on fait exception de quelques articles qu'il aurait publié en 1928 en vue des élections législatives dans une éphémère feuille politique (selon Charles-Edmond Perrin), que je n'ai pas encore retrouvée.¹²

Bloch avait bien évidemment des idées politiques. Il avait été socialiste dans sa jeunesse (selon le témoignage de Henry Bloch-Michel¹³) et, dans une note du carnet de 1917, où il prononce le célèbre jugement sur les deux catégories de Français qui ne comprendraient jamais l'histoire de France, il se dit non conservateur¹⁴. Cette posture explique le regard critique et corrosif que Bloch portait sur les classes dirigeantes, civiles et militaires, sur la presse généraliste qui n'informe pas, sur la bourgeoisie – sa classe sociale –, mais aussi son évaluation récurrente et positive des classes populaires françaises. Les notes des carnets permettent donc de composer une espèce de portrait de ses idées politiques,¹⁵ qui prend toutefois réellement forme grâce aux citations, donc aux propos de tiers, et à des écrits anonymes parus dans les « Cahiers politiques » qu'on lui attribue.

Cela étant, ses idées politiques importent peu dans l'optique de ma contribution, car Bloch ne s'intéresse guère à sa propre personne. Ainsi ouvrira-t-il son *Témoignage* sur la défaite de 1940 en affirmant qu'il n'écrit pas *ses souvenirs*. Ce qui nous retient ici, c'est que Bloch, dont la réflexion politique s'est formée dans le climat de l'affaire Dreyfus, évolue dans un ordre de pensées et de choses moins polémiques, moins mineures ou éphémères. Il s'adresse à la nation et agit comme citoyen de l'État français, dont il reconnaît pleinement l'autorité (comme une sorte de tribunal de dernière instance). C'est en citoyen, par exemple, qu'il répond avec enthousiasme à l'appel aux

⁹ M. BLOCH, *Carnets 1917-1943*, f. 93v.

¹⁰ M. BLOCH – L. FEBVRE, *Correspondance*, vol. II, p. 168.

¹¹ Léon WERTH, *Déposition. Journal 1940-1944*, Paris, V. Hamy, 1992, p. 560.

¹² Charles-Edmond PERRIN, *Préface*, in : Marc BLOCH, *Mélanges historiques*, vol. I, Paris, EHESS, 1963, p. IX.

¹³ Étienne BLOCH, « Marc Bloch, mio padre », *La Cultura*, 2 (1999), p. 326.

¹⁴ M. BLOCH, *Carnets 1917-1943*, f. 23r ; voir aussi Massimo MASTROGREGORI, « Due « carnets » inediti di Marc Bloch (1917-1943) : Quelques notes de lecture e Mea », *Rivista storica italiana*, 110 (1998), pp. 1016-1021.

¹⁵ *Ibid.*, pp. 1005-1044.

armes du début de la Grande Guerre. Il opère lui-même la distinction, qualifiée par certains de « déontologie du désengagement », entre cette attitude et l'action politique dans une lettre de février 1923 à Gustave Cohen : « Je tiens à être franc, et je dois dire que pour ma part je ne serais pas un jour de plus dans une association d'anciens combattants qui se mettrait à faire de la politique – même de la politique que par ailleurs, faite par d'autres associations qualifiées pour cela, j'applaudirais des deux mains – ou qui prétendrait résoudre, même dans le sens que je trouve bon, des problèmes pédagogiques qu'elle n'a point qualité pour traiter. [...] nous sommes [...] des citoyens comme les autres ; nous rentrons dans le rang. »¹⁶

Aux yeux de Bloch, la lutte pour le pouvoir relève de préoccupations subalternes. Il privilégie son action de citoyen. En décembre 1938, lors de sa discussion avec Febvre sur le poste de directeur de l'École normale supérieure, il soulève l'argument de sa judéité tout en y répondant : « Nous sommes [...] des citoyens français – exactement depuis qu'il y a des citoyens – et des soldats français, depuis le siège de Mayence, qui n'est pas d'hier. »¹⁷

Citoyen, c'est-à-dire soldat. Diriger l'École normale, poursuit-il, c'est agir comme à la guerre, en 1915 ou en 1916. Dans le testament de 1941, il affirme encore qu'il meure en « bon Français » et revendique la même qualité dans les polémiques sur l'Union générale des Israélites de France (UGIF).¹⁸ À plusieurs reprises, peut-être sans interruption, il réfléchit sur ce qu'était et ce qu'avait été la nation française dans le cadre de la civilisation européenne ou occidentale.¹⁹

Dans la conjoncture difficile des années 1930 – en pleine crise de la République – il n'y a guère d'espace pour l'action politique citoyenne, si ce n'est de signer les manifestes des intellectuels. Il est bien connu que cette situation suscite chez Bloch un sentiment de culpabilité. Dans une lettre à Lucien Febvre datée du 8 octobre 1939 sur la « mauvaise conscience »²⁰ ainsi que dans les célèbres pages du *Témoignage de 1940* sur le « geste du naufragé »²¹, Bloch incrimine le citoyen qui n'a pas protesté face à des « bêtises trop grosses », alors qu'il aurait été en situation de le faire. Il fustige également le chercheur qui a cédé un peu trop rapidement à la pression des « forces historiques générales » en mésinterprétant la « nécessité historique ». Le thème de la culpabilité resurgit dans les notes de l'introduction de *l'Apologie*. À des degrés divers, dans un jeu de « variantes » textuelles²², Bloch affirme à plusieurs reprises que les pratiques de l'érudition sont criminelles ou coupables. Au bout du compte, il atténue cette sentence et qualifie l'érudition « [d']absurde gaspillage d'efforts ». Sur une autre fiche, on peut lire : « enveloppés dans une épouvantable tragédie, où nous ont précipités nos propres folies, nous avons peine à nous comprendre nous-mêmes ».

Avec le début des hostilités (août 1939), le citoyen Bloch peut finalement entrer en action, mais il est immédiatement assailli par des doutes sur la décision qu'il a prise. Après la défaite, il se convainc progressivement que la France a été victime d'une « vaste entreprise de trahison »²³, en

¹⁶ On trouvera cette lettre à Gustave Cohen du 23 février 1923 sur le site www.marcbloch.fr (section : correspondance).

¹⁷ M. BLOCH – L. FEBVRE, *Correspondance*, vol. III, p. 45.

¹⁸ Marc BLOCH, *L'Étrange défaite*, Paris, Gallimard, 1990, pp. 211-212 (testament de 1941) et pp. 305-321 (Marc Bloch et l'UGIF).

¹⁹ Massimo MASTROGREGORI, « L'eclissi della nazione (1940-1945) », *Rivista storica italiana*, 119 (2007), pp. 1268-1269.

²⁰ M. BLOCH – L. FEBVRE, *Correspondance*, vol. III, pp. 70-71.

²¹ M. BLOCH, *L'Étrange défaite*, p. 205.

²² Archives privées de Marc Bloch, Archives nationales, Paris, AB XIX 3824 ; dans les premières ébauches, les pratiques de l'érudition sont « plus que criminelles/plus que coupables/presque coupables/les plus coupables ».

²³ M. BLOCH, *L'Étrange défaite*, p. 253 ; pour le « coup d'État », voir Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire*

somme, d'un complot qui a favorisé l'effondrement militaire et le « coup d'État ». Son engagement loyal de citoyen commence à subir une profonde et intéressante transformation qui s'accomplit après le 11 novembre 1942. Il revendique son appartenance à une nation qui, en réalité, s'est fragmentée en de nombreux morceaux. Il conserve en lui le souvenir vivant d'une France idéale qui n'existe plus. Secrètement, il dépose devant un tribunal futur : devant l'instance suprême que représente pour lui le futur État, les « justes juges » de l'opuscule d'Anatole de Monzie²⁴ – c'est le *Témoignage de 1940* qu'il cache dans ses archives.

Mis en marge de la communauté nationale par le statut des Juifs, il continue d'agir comme citoyen en refusant la démobilisation et en entrant en résistance, pour racheter l'honneur perdu et abattre les traîtres. Les choses qui l'entourent changent et, nécessairement, transforment son action civique en action politique. De fait, au-delà de son combat pour libérer la France, Bloch se retrouve à lutter pour la conquête du pouvoir après la libération. L'action du citoyen se confond, par moments, avec celle, abhorrée, de l'homme politique – ce qui constitue une nouveauté au regard de la période qui se termine par la défaite de 1940. Toutefois l'action du politique ne se substitue pas entièrement à celle du citoyen-soldat : Bloch, général qui combat, meurt sous le nom de Blanchard, le général qui avait refusé de combattre dans la débâcle des Flandres.

4. L'histoire des mouvements clandestins est par nature difficile à reconstruire et celle de la Résistance française est très controversée. Le point de vue que je viens de proposer permet peut-être toutefois de réexaminer quelques documents du maigre dossier de Marc Bloch, résistant.

Ses tentatives réitérées (lettres du 19 juillet, 8 et 26 septembre)²⁵, mais vaines, de rencontrer Lucien Febvre, qui n'aurait rejoint la zone occupée qu'à l'automne, confortent l'hypothèse selon laquelle il se serait très rapidement engagé, dès la fin de l'été 1940, moment où naissent des formes embryonnaires de résistance, où l'on cherche à dissimuler du matériel, où les activités se concentrent principalement sur la création d'un réseau clandestin de contacts, par-delà les activités d'étude et de programmation. Ce point n'a pas échappé à Carole Fink, mais il est important de le souligner à nouveau. La suite de sa correspondance avec Febvre recèle d'autres indices abondant dans ce sens : citons, la hâte avec laquelle Bloch fait publier son compte rendu du livre de René Courtin sur le Brésil (11 avril 1942).²⁶ Le lien avec Courtin, du groupe « Liberté » de Montpellier, devait être assez étroit pour que Simone Bloch lui confie la plus jeune de ses filles au printemps 1944, alors qu'elle part pour Lyon en quête de nouvelles de son mari emprisonné.

L'arrivée de Bloch à Lyon en mars 1943, attestée par la correspondance inédite entretenue avec son épouse, coïncide avec les tentatives, à terme couronnées de succès, d'unir les mouvements de Résistance. La conjonction de ces deux événements pourrait ne pas être fortuite. Si cette hypothèse devait se confirmer, il faudrait réexaminer les récits de Pessis et d'Altman sur la présentation de la

ou *Métier d'historien*, Paris, A. Colin, 1997, p. 144.

²⁴ « La vraie saison des juges », in : M. BLOCH, *L'Étrange défaite*, p. 239.

²⁵ M. BLOCH – L. FEBVRE, *Correspondance*, vol. III, p. 95 (19 juillet 1940 : « j'ai non seulement le plus vif désir, mais le plus grand *besoin* de causer avec vous ») ; p. 99 (8 septembre 1940) ; p. 105 (26 septembre 1940 : « j'aurais tant de choses à vous dire, qui ne peuvent s'écrire »).

²⁶ *Ibid.*, p. 177 (19 novembre 1941 : « On va bien ; on tient le coup. Peu à peu, nous trouvons à qui causer ») ; p. 191-192 (11 avril 1942 : « Je parlai dans une autre carte de vrai contact. Il *faudra* nous voir cet été, – dans la Creuse ou le Jura. J'aurais bien des choses à vous dire, en particulier sur ma région, des choses qui vous intéresseront et vous feront plaisir. Vous comprendrez que je ne pense pas seulement au médiévisme. (...) Dans le même lot, un compte rendu qui concerne un livre sur le Brésil. Ne vous étonnez pas du signataire. Ni de l'étendue relative (...). Pour des raisons personnelles, que je vous expliquerai plus tard, à faire passer tel quel, je vous prie, sans trop tarder »). Pour le compte rendu publié cf. *Mélanges d'histoire sociale*, 2 (1942), pp. 96-97 (pour la date de parution – avant le 20 octobre 1942 –, voir M. BLOCH – L. FEBVRE, *Correspondance*, vol. III, p. 225).

recrue Bloch. En effet, Marcel Ruby, historien de la Résistance lyonnaise, affirme que Bloch entre dans le comité directeur des « Francs-Tireur » en mars 1943. Mouvement d'une ampleur mineure et qui a servi de médiateur entre « Combat » et « Libération », « Francs-Tireur » avait un programme de planification économique anticapitaliste et antibolchevique, prônait une démocratie effective et une Europe fédérale. Selon Ruby, hormis le chef de ce groupe (Jean-Pierre Lévy), tous les membres du comité directeur étaient « très politisés ».²⁷

L'action de Bloch résistant – qui, du 15 janvier 1944 jusqu'à une date inconnue avant son arrestation, est le responsable régional par intérim des Mouvements Unis de la Résistance – a probablement eu des accents politiques, peut-être même profonds. Marc Bloch évolue dans un paysage très varié, où se mêlent à la fois des partis et des syndicats qui renaissent, de nombreux groupes résistants encore imparfaitement unifiés et qui disposent tous de leurs propres moyens de propagande et de diffusion, les services secrets anglais et américains (SOE, OSS, Polonais) qui tentent de peser sur les divers mouvements de la Résistance, les communistes qui suivent leurs propres logiques, même sur le plan militaire, des agents doubles du gouvernement de Vichy, la Résistance extérieure, la résistance des militaires, des groupes confessionnaux de protestants, juifs et catholiques. Il évolue au milieu de délations et de trahisons, tandis que se déroulent de nombreuses actions des Groupes Francs – 50 exécutions par mois, écrit Ruby²⁸ – et une très forte répression des multiples organes de la contre-Résistance.

5. La seconde connexion, certainement plus explorée, relie les valeurs de la cité, du patriotisme républicain, à l'histoire scientifique. Bloch écrit en 1938 à Febvre – qui s'était identifié à un « sourcier »²⁹ – : « je suis, je pense, un honnête érudit [...]. Je m'efforce d'être autre chose [...]. Plus que vous, j'éprouve le besoin de m'appuyer sur le laboratoire »³⁰ ; dans l'*Apologie* il se définit comme artisan. Ses capacités d'*understatement* ne devraient ainsi guère nous étonner : son objectif à partir du carnet de 1906, « en s'appuyant sur le laboratoire », est de mettre en place une histoire scientifique. Nous laisserons de côté les significations multiples et fluctuantes du mot *science*, qui font l'objet d'autres contributions. Mais c'est de cette hauteur de vue que l'histoire, vraie discipline scientifique, peut, selon Marc Bloch, pénétrer utilement dans la société à travers l'enseignement à tous les niveaux (« de choses et non de mots »³¹), l'organisation de la recherche et de ses instruments, à travers aussi la revue dirigée avec Febvre – mais pensée dans un premier temps avec Pirenne, dans un paysage de collaboration internationale, ainsi que l'a démontré John Harvey³² – à travers, enfin, cette « société » des amis de Pirenne, sorte d'embryon des institutions de recherche nées après la seconde guerre mondiale et liées aux *Annales*.

Le raisonnement tout entier de l'*Apologie* sur l'utilité et sur le droit à exister de l'histoire, sur la nécessité pour la corporation des historiens de rendre compte publiquement de leurs recherches, l'ensemble du discours sur l'examen de conscience – qui lie par un fil invisible le *Témoignage* à l'*Apologie* – résonne au fond comme une question rhétorique : Bloch *est persuadé* qu'il est

²⁷ Marcel RUBY, *La Résistance à Lyon (19 juin 1940-3 septembre 1944)*, 2 vol., Lyon, L'Hermès, 1979, p. 482 et p. 485.

²⁸ M. RUBY, *La Résistance*, p. 725.

²⁹ « J'ai toujours fait le sourcier chez nous. J'ai essayé de faire surgir des nouveautés rafraîchissantes du sol aride » : M. BLOCH – L. FEBVRE, *Correspondance*, vol. III, p. 22.

³⁰ M. BLOCH – L. FEBVRE, *Correspondance*, vol. III, p. 29 (érudit).

³¹ « Notes pour une révolution de l'enseignement », in : M. BLOCH, *L'Étrange défaite*, pp. 254-268.

³² John L. HARVEY, « An American *Annales* ? The *Revue internationale d'histoire économique* of Marc Bloch and Lucien Febvre », *Journal of Modern History*, 76 (2004), pp. 528-621 ; voir aussi, du même auteur, « Le « Annales » e la storia comparata. Corrispondenza inedita di Marc Bloch and Kan'ichi Asakawa, 1929-1935 », *Passato e presente*, 71 (2007), pp. 69-102.

impossible de se passer de l'histoire. Par principe ou pour le plaisir de l'échange intellectuel, il admet que la civilisation occidentale peut changer et « se détourner de l'histoire »³³. Si au beau milieu de ce vingtième siècle antihistorique (*antistoricismo*, en italien, selon le mot de Croce en 1930), il exprime, à contre-courant, cette confiance inébranlable, c'est bien parce que, fort de son expérience, il s'est rendu compte que l'histoire peut être une pratique décisive, digne de reconnaissance sociale, de prestige collectif. Il a constaté que l'histoire pourrait susciter l'enthousiasme. Elle constitue un pilier sans lequel les liens sociaux ne se nouent pas. Au demeurant, ce pilier est encore virtuel.

À considérer la production immense et minutieuse de Bloch en matière de « critique des livres des autres », l'impression émerge qu'il juge positivement, parfois, les travaux de ses collègues – tout en laissant entendre qu'au fond la science historique n'existe pas encore. L'on pourrait alors rétorquer que sa vision personnelle de l'histoire, visionnaire et révolutionnaire, contraste étrangement avec le caractère social, répandu, créateur de contacts et de liens, que devrait posséder l'histoire. Pourquoi l'histoire n'existe-t-elle pas encore et pourquoi Bloch est-il l'un des rares à avoir compris ce qu'elle devrait être ? Pourquoi ne détient-elle pas le rôle qui lui revient dans le monde moderne ? Pourquoi la cité voudrait-elle se passer de l'histoire ? Que signifie cette pression à l'encontre de l'histoire, au cœur même de la structure sociale ?

Bloch n'évade pas complètement ces questions, mais il ne s'y consacre pas pleinement. Dans l'*Apologie*, il répond en construisant un modèle (inachevé) d'histoire idéale à partir de son expérience de laboratoire. Schématiquement, ce modèle pourrait se résumer ainsi : Bloch ose penser qu'il existe un ordre véritable dans les choses humaines, plus ou moins invisible, fait de « naturelles affinités » et de « liaisons profondes », ordre que l'histoire-science ne construit pas, mais révèle.³⁴ L'historien doit se défaire de toute « table des valeurs » et « presque dépouiller son propre moi ».³⁵ Cette attitude explique, pour prendre un exemple mineur, certaines observations sur les études allemandes qu'il émet dans les *Bulletins* critiques pour la « Revue historique », à l'instar de celui de 1930, dans lequel Bloch expose qu'il est possible de tirer des « excitants scientifiques » de « directions de pensées » racistes. En ce cas, comme en d'autres, Bloch s'éloigne hardiment des valeurs de la cité, pour rejoindre un espace artificiel encore plus élevé, d'où il observe froidement, même après l'arrivée de Hitler au pouvoir, l'effet des notions de patrie, de nation ou de race sur les études allemandes.³⁶

Le concept d'« expérience historique » réside au cœur de cette vision, figure clé du cinquième chapitre, non rédigé, de l'*Apologie* – ainsi que j'ai cherché à le montrer dans deux essais récents³⁷. L'histoire est un recueil « [d']expériences » qui sont simultanément des phénomènes réels, dont nous parvenons à nous faire une image grâce à l'étude des sources qui les évoquent – et des expériences réalisées sur les sources mêmes par l'historien. Cette pensée sous-tend l'idée que l'histoire n'est pas une science expérimentale au sens classique du terme, capable de reproduire les événements pour en contrôler la genèse (comme dans une *expérimentation*). Elle est à même, malgré tout, de mener des *expériences* grâce à des techniques de contrôle des données (offertes par les *expériences naturelles* observées), des techniques, qu'il s'agit d'élaborer et de discuter. Les expériences naturelles que l'historien observe et interprète sont comme les symptômes des

³³ M. BLOCH, *Apologie*, p. 38.

³⁴ *Ibid.*, p. 128.

³⁵ *Ibid.*, p. 125 (table des valeurs) et p. 126 (dépouiller son moi).

³⁶ Pour une discussion de cette question, cf. M. MASTROGREGORI, *Introduzione a Bloch*, pp. 98-102 (*Scienza e politica*).

³⁷ Massimo MASTROGREGORI, « Un capitolo non scritto del *Mestiere di storico* », *Contemporanea*, 5 (2002), pp. 178-184 ; *id.*, « The search for experimental history », *The European legacy*, 10 (2004), pp. 439-453.

maladies détectées par le médecin (peut-être, peut-on y déceler l'idée sous-jacente de guérir le corps social grâce à l'histoire). Ces expériences naturelles – les fausses nouvelles de la guerre par exemple – se produisent à l'insu de l'expérimentateur (en réalité de l'observateur), qui n'a aucune influence sur les facteurs de cette expérience-là. C'est à ce moment qu'intervient, dans le dessein de Bloch, la comparaison avec d'autres expériences naturelles observées – plus ou moins liées génétiquement entre elles. En un certain sens, une séquence cohérente de plusieurs expériences naturelles observées produit les mêmes effets qu'une expérimentation « provoquée » du type de celles des sciences naturelles.

À « [l']imprégnation instinctive » dans les sources, va se substituer une « observation volontaire et contrôlée » de celles-ci.³⁸ Les mots que nous lisons dans les documents répandent des « effluves émotives » et sont des simples témoignages à interpréter : les intégrer naïvement tels quels dans son propre récit signifierait que l'analyse a déjà été réalisée³⁹. Dans une note du carnet *Mea*, qui s'intitule précisément *L'expérience contre les mots*, Bloch cite Turgot : « ils commençaient à mépriser les mots, et de là naquit le goût de la physique expérimentale. »⁴⁰

6. Quelle a donc été l'expérience politique de Marc Bloch ? Il choisit consciemment un espace politique conforme à sa tradition familiale. En son cœur réside l'engagement du citoyen, les valeurs de la cité, le patriotisme républicain, ainsi que nous venons de l'évoquer.⁴¹ Hormis la dernière période de la Résistance, il me semble qu'on peut rattacher à cette pierre angulaire sa participation aux deux guerres mondiales, autant que la position de fond de son travail sur l'histoire comparée de la société européenne, et en particulier son style d'intervention, sa volonté d'organiser les études en histoire, sa recherche d'interlocuteurs dans le monde entier, son analyse « moléculaire » de la production historique, le choix de thèmes tels que la liberté personnelle, etc.

Une question – touchant aux deux domaines – reste en suspens. Comment mener une action civile sans verser dans la lutte pour le pouvoir, toujours en cours, et dont les termes réels échappent à ceux qui y prennent part comme à ses observateurs ? Dans le carnet *Mea*, Bloch transcrit, sans commentaire, la note de Machiavel sur l'inévitable usure des prophètes désarmés (« tous les prophètes armés vainquirent et les désarmés perdirent »). Il a donc également réfléchi – pour reprendre les termes de Vico – sur la « racaille de Romulus » (*la feccia di Romolo*) et non simplement sur la *République* de Platon (aussi citée dans le carnet).⁴²

À l'intérieur de l'espace politique choisi, il essaye d'opérer quelques distinctions : entre la vraie France et celle dégénérée des traîtres ; entre la France et l'Europe, qui partagent pourtant une civilisation commune ; entre l'Europe en déclin et le reste du monde, symbolisé par une mer ouverte difficile à naviguer ; à un autre niveau, entre les juifs français et les juifs étrangers ; entre politique et histoire ; entre la vérité qui est justice et le mensonge, la « pire lèpre de l'âme », comme il l'a écrit dans son testament de 1941.⁴³

Mais il n'était plus d'actualité de procéder à des distinctions si tranchées à « l'époque du mensonge » dans laquelle il vit. Pensons seulement au flou des frontières entre connaissance et action dans la pensée européenne des années 1930 : un problème qui nourrit la réflexion de Benda, de Croce ou de Gramsci en prison – pour citer quelques exemples très célèbres. De par ses expériences diverses, Marc Bloch aura beaucoup appris, que ce soit sur la politique au sens large

³⁸ M. BLOCH, *Apologie*, p. 63.

³⁹ Ibid., *Apologie*, p. 144 (effluves émotives) et p. 142 (analyse toute prête).

⁴⁰ M. BLOCH, *Carnets 1917-1943*, f. 45r.

⁴¹ La décision de quitter la France pour aller aux Etats-Unis, à laquelle il a par la suite renoncé, est totalement insolite dans un tel engagement, et n'a toujours pas trouvé d'explication satisfaisante.

⁴² M. BLOCH, *Carnets 1917-1943*, f. 64r.

⁴³ Pour le testament de 1941, voir *supra* note 18 ; voir aussi M. BLOCH, *Apologie*, p. 123 (vrai et juste).

ou sur les rapports humains. Ainsi est-il possible de composer, à partir d'observations tirées de ses différents écrits, une espèce de phénoménologie ironique, mais véridique, de la vie active. Marc Bloch sait par exemple qu'il ne faut pas confondre l'action véritable avec « la fausse activité », ainsi qu'il a intitulé une note de *Mea*, qui contient cette fois une citation de Bossuet : « La nature même nous enseigne que la vie est dans l'action. Mais les mondains, toujours dissipés, ne connaissent pas l'efficace de cette action paisible et intérieure qui occupe l'âme en elle-même ; ils ne croient pas s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit, de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée et tumultueuse ; ils s'abîment dans un commerce éternel d'intrigues et de visites, qui ne leur laisse pas un moment à eux et ce mouvement perpétuel, qui les engage en mille contraintes, ne laisse pas de les satisfaire par l'image d'une vérité errante ».⁴⁴

L'action véritable est celle des hommes « qui ne vont pas à l'action pour se délivrer de l'intelligence, mais pour la servir » (dernière note du carnet, intitulée *L'action nécessaire*, citation de Thierry Maulnier).⁴⁵ L'action véritable doit tenir compte de l'énorme progrès qui a été accompli dans la conscience collective du dernier siècle, de la nouvelle conscience qui fait de la réalité historique une « multitude de consciences individuelles, qui, incessamment, influent les unes sur les autres ».⁴⁶ Bloch sait naturellement qu'une telle influence continue des consciences n'est pas linéaire : la réalité est « contamination, confusion de consciences humaines » qui dépasse la psychologie de la conscience consciente.⁴⁷ Il sait que « rien n'est plus difficile à un homme que de s'exprimer lui-même »⁴⁸, que « l'acte manqué est un des éléments essentiels de l'évolution humaine »⁴⁹, qu'« il n'y a rien de plus rare qu'un dessein »⁵⁰. Il sait également que « l'homme passe son temps à monter des mécanismes dont il demeure ensuite le prisonnier plus ou moins volontaire ».⁵¹ Toutes ces difficultés sont d'ailleurs mises en scène – pour donner un exemple accessoire, mais concret – dans sa correspondance avec Febvre, qui se révèle être, de ce point de vue, une sorte de musée du malentendu.

Il en découle, à mon sens, que Bloch perçoit quelque chose de tragique dans l'expérience politique : l'individu peut évaluer ce qu'il peut faire et ce qu'il doit faire sur la base de ce qu'il sait et a expérimenté, mais il n'ignore pas le décalage entre ce qu'il peut savoir et voir d'une part, et la logique des autres acteurs ainsi que des « forces historiques générales » qu'ils expriment d'autre part. Même le témoin de la campagne de Flandres, le vaincu qui relate ce qu'il a vu (et surtout entendu), n'a pas tout vu : personne ne peut tout voir. Il n'ignore pas, en somme, qu'on agit en partie dans l'obscurité – et qu'il est toujours possible d'être écrasé, soit par l'action, soit par l'inaction.

7. Bloch occupe ainsi malgré lui un espace politique donné – et pas seulement un espace politique choisi – dont il ne peut connaître les frontières réelles : nous pointons là, peut-être, le point le plus épineux dans la reconstruction de son expérience politique. Je dois me contenter ici d'évoquer brièvement certains aspects du problème et renvoie notamment aux observations d'Evelyne

⁴⁴ M. BLOCH, *Carnets 1917-1943*, f. 90r. (citation de Bossuet, *Sermon du Mauvais Riche*, éd. Urbain et Levesque, IV, p. 205).

⁴⁵ Ibid., f. 95v.

⁴⁶ M. BLOCH, *L'Étrange défaite*, p. 205.

⁴⁷ M. BLOCH, *Apologie*, p. 131.

⁴⁸ Ibid., p. 141.

⁴⁹ Ibid., p. 127.

⁵⁰ Ibid., p. 157.

⁵¹ Ibid., p. 61. Il ajoute, p. 132, que tout individu mène de nombreuses vies : « Que d'hommes mènent, sur trois ou quatre plans différents, plusieurs vies qu'ils souhaitent distinctes et parviennent quelquefois à maintenir telles ! ».

Patlagean et de Lucette Valensi sur l'eurocentrisme dans la vision comparative de Bloch⁵² – qui exclut l'Orient byzantin de son Moyen Âge –, ou à celles d'Annette Becker sur la singulière absence, dans les souvenirs de la Grande guerre de Bloch, d'une quelconque référence aux six mois passés en Algérie à maintenir l'ordre public, c'est-à-dire à réprimer les révoltes contre l'enrôlement. Une absence qui évoque une vision « occidentale », ou même colonialiste, de la question coloniale.⁵³ Mais l'aspect principal du problème lié à la présence d'un espace politique donné, non choisi, est que la référence dominante de son expérience, la nation, se révèle instable, fuyante. La crise de la nation républicaine française entre les deux guerres, qui constituait à la fois l'objet de sa frustration patriotique et l'un des moteurs de son analyse historique et politique, était le présage de sa prochaine disparition et d'une transformation radicale ultérieure dans l'après-guerre. Dans le contexte international contemporain, la dimension nationale des États s'avérait anachronique et laissait place à la formation de grands empires.

Pour prendre un exemple concret de cette évolution, citons le destin de deux autres intellectuels qui étaient proches de Bloch, Raymond Aron d'une part, avec lequel Bloch conversa de la guerre imminente durant le printemps 1939 à l'École normale, et Georges Altman, qu'il a côtoyé dans le mouvement Franc-Tireur. Tous deux prendront du galon au sein de la section française du Congrès pour la liberté de la culture en 1950. Sorte de général et de colonel du mouvement, ils s'engageront dans la guerre froide culturelle, mais aussi secrète, qui voulait contrer les initiatives de propagande et de diplomatie culturelle du communisme international (vaste projet financé par les services secrets américains).⁵⁴ On le voit, les catégories et les situations concrètes de la politique (politique culturelle y compris) changent rapidement, en l'espace de quelques années. Les événements de la guerre, qui emportent les régimes comme celui de Vichy, puis la « restauration démocratique » (pour paraphraser Nicola Chiaromonte), effacent jusqu'aux traces de l'horizon politique propre à un patriote républicain des années 1930.

De nombreuses personnes évoluaient dans l'espace politique de Bloch et en partageaient les vues fondamentales. On y retrouve des chercheurs tels que Halbwachs ou Febvre (qui parallèlement travaillait avec de Monzie), mais aussi Dumézil ou Carcopino, des hommes à qui, *a posteriori*, c'est-à-dire après les événements de la guerre, l'on pourrait assigner une place totalement différente. Peut-être une certaine nation républicaine a-t-elle disparu à jamais avec la défaite ; la nation qui renaît après 1945 prétend être la même, sans être réellement en mesure d'assouvir cette ambition. L'éclipse de la nation dans les dernières années de la guerre – j'ai essayé de le montrer dans un essai récent⁵⁵ – a provoqué un tremblement de terre silencieux qui complique notre tâche d'historien, dès lors que l'on cherche à cerner des frontières dans cet espace politique de l'entre-deux-guerres.

En affirmant que des chercheurs qui ont pris ensuite une voie très différente – il suffit de penser à Bloch et à Carcopino –⁵⁶ ont partagé un même espace politique peu lisible aujourd'hui, je lance une hypothèse de travail qui « boucle la boucle » en quelque sorte et nous ramène à la question

⁵² Evelyn PATLAGEAN, « Europe, seigneurie, féodalité. Marc Bloch et les limites orientales d'un espace de comparaison », in : Hartmut ATSMÄ – André BURGUIÈRE (éds.), *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée et sciences sociales*, Paris, EHESS, 1990, pp. 279-298 ; Lucette VALENSI, « Retour d'Orient. De quelques usages du comparatisme », *ibid.*, pp. 307-316.

⁵³ A. BECKER, « Préface », pp. XVII-XVIII.

⁵⁴ Pierre GRÉMION, *L'Intelligence de l'anticommunisme : le Congrès pour la liberté de la culture à Paris, 1950-1975*, Paris, Fayard, 1995.

⁵⁵ Massimo MASTROGREGORI, « L'eclissi della nazione (1940-1945) », *Rivista storica italiana*, 119 (2007), pp. 1249-1275.

⁵⁶ C. FINK, *Marc Bloch*, pp. 253-254 ; Stéphanie CORCY-DEBRAY, *Jérôme Carcopino, un historien à Vichy*, Paris, L'Harmattan, 2001.

initiale relative au compte rendu que Bloch écrivit sur l'ouvrage de Dumézil en 1940 et qui pourrait peut-être apporter un éclairage en ce domaine. L'ensemble des questions abordées dans cette contribution, émaillée de conjectures et de conditionnels, appelle, c'est là une évidence, d'autres recherches.

Quel modèle de scientificité pour l'histoire ?

Fragilités institutionnelles et incertitudes conceptuelles de l'école sociologique durkheimienne entre les deux guerres

Jean-Louis Fabiani

Le 10 mai 1933, Lucien Febvre écrit à Marc Bloch : « Récrit à Amphoux, comme convenu. Transmis le manuscrit à la maison. Idem le Gernet auteur de cette cochonnerie chez Berr... (style Mauss) – Entre parenthèses, vous vous seriez bien diverti de voir ma tête hier soir dans la salle du Conseil supérieur, en commission, présidée par Lévy-Bruhl (qui est bien vieillard) et composée des quatre Docteurs de l'Ecole, je veux dire Bouglé, le vrai Connet, Simiand et Mauss, avec en face quatre primaires directeurs d'école normale, pour l'examen des programmes de sociologie... Il y fallait un historien. On m'a pris. C'était bien divertissant, pour quelqu'un que l'histoire religieuse intéresse » (*Correspondance*, I, p. 131).

Comment interpréter ce clin d'œil de Febvre à Bloch ? S'agit-il d'un simple trait d'humour un peu appuyé (le « vrai Connet » pour Fauconnet) ou d'un constat à propos de la sociologie durkheimienne au début des années trente, plus proche de l'orthodoxie scholastique et religieuse que de la dynamique scientifique ? Existe-t-il entre les deux guerres quelque chose comme une « école durkheimienne », au sens strict du terme, pourvue d'une doctrine, d'un programme, d'une orthodoxie et de dissidences, d'une capacité de contrôle et d'organisation collectives ? L'examen des trajectoires des durkheimiens survivants après la Première Guerre mondiale n'autorise guère à maintenir un point de vue aussi catégorique. S'il est clair que subsistent des liens affectifs aussi bien que des associations conceptuelles, on ne saurait dire pour autant que les interactions qui subsistent entre les principaux héritiers suffisent à « faire école » et à proposer dans le champ des disciplines des sciences de l'homme en chantier collectif ou quelque chose comme un « paradigme ».

Le titre de cette présentation pourrait être trompeur, puisqu'il présuppose l'existence d'une forme intégrée, épistémologiquement et socialement, d'une conceptualisation de la société qui survit à son fondateur. Nous tendons à considérer le durkheimisme (tout ce qui se rapporte à l'impératif de « traiter les faits sociaux comme des choses ») à partir du présent, à tout le moins à partir de sa postérité. D'un côté, dans un fil conservateur assez continu depuis Gabriel Tarde, il est le penseur « officiel » de l'ordre républicain tel que le définit Bruno Latour : Durkheim est considéré comme le contributeur de premier plan, surtout avec les *Règles de la méthode sociologique*, à une forme de « police épistémologique » ou encore à une conception du savoir sur le social condamné à réitérer des arguments d'autorité ou des tautologies. Dans ce mouvement, c'est la figure de Tarde qui est réhabilitée au nom de la fluidité, de la diversité et de la réticulation propre à l'*actor network theory* (Latour 2003). Il ne s'agit pas ici de condamner l'antidurkheimisme du néo-pragmatisme français, dont j'ai montré récemment la fécondité pour penser à nouveaux frais les procédures de généralisation à l'œuvre dans les sciences sociales (Fabiani 2007). Il est simplement question d'un lignage intellectuel qui associe depuis plus d'un siècle la critique à la fois conceptuelle et idéologique du sociologisme et de la centralité de la notion de société. Ce lignage ne saurait être considéré comme purement conservateur et encore moins comme hostile à une volonté de science. On y croise à la fois des penseurs d'extrême droite et d'extrême gauche, Agathon et Nizan (Agathon 1911, Nizan 1932), des sociologues attachés à la méthode weberienne (Raymond Aron) et des sociologues fonctionnalistes (Jean Stoetzel, qui fut sans doute le plus violent à l'encontre de l'auteur

du *Suicide*). Au début des années soixante-dix, Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron ont partialement réhabilité Durkheim, à la fois en le réinsérant dans une filiation de sociologie à vocation scientifique et en favorisant, grâce à une entreprise éditoriale confiée pour l'essentiel à Victor Karady (Durkheim, Mauss), qui a donné à lire l'œuvre de Durkheim et des durkheimiens sous une forme renouvelée. Notons que les auteurs de la *Reproduction* n'ont jamais pour autant manifesté une sorte de retour à Durkheim. Le montage qu'ils proposaient dans la partie introductive du livre, qui confrontait Durkheim à Marx et à Weber, montrait toutes les limites d'une approche limitée à la conception durkheimienne de la société. Il n'en reste pas moins que c'est autour de la notion de scientificité de la sociologie et de sa dimension normative dans l'espace des sciences historiques que le débat s'est constitué depuis le fameux texte de François Simiand qui proposait un véritable modèle scientifique à base sociologique aux historiens (Simiand 1903, Revel 1979). La sociologie y est définie comme une science impériale, à partir de laquelle les nouvelles disciplines aussi bien que les savoirs plus anciennement institutionnalisés, comme l'histoire, doivent être réorganisés.

Dans cette présentation, je voudrais partir de ce que j'appelle par commodité le « collectif » durkheimien. J'examinerai ensuite la manière dont s'est constituée la thématique de la crise du savoir dans l'entreprise durkheimienne et comment elle s'est constituée à son tour comme un savoir de la crise. Je considérerai dans un troisième moment les investissements que les successeurs de Durkheim peuvent faire dans le domaine épistémologique au cours de l'entre-deux-guerres. L'engagement des différents acteurs du « durkheimisme » dans cette période à l'égard d'une « théorie » de la société et du fondement de la connaissance sociologique est loin d'être homogène. Comment ce qu'on peut considérer comme le socle durkheimien de l'analyse des faits sociaux survit-il à de nouvelles conditions d'exercice ? C'est le fil conducteur de cette intervention, laquelle n'entend pas, il va de soi, apporter de réponse définitive à la question de l'évaluation de la capacité du durkheimisme à procéder à un « aggiornamento », ou à une révision épistémologique.

Quelle Ecole ?

Il ne fait pas de doute : ce que nous nommons « Durkheim » incarne au plus haut degré, dans l'univers des sciences sociales, la notion de collectif. D'abord, parce que la sociologie porte exclusivement sur des entités collectives (société, institutions, représentations). L'énergétique sociale, à travers les termes de force et d'énergie exprime la puissance du collectif, par exemple à travers la notion de « courant suicidogène ». Ensuite, l'organisation du travail intellectuel, bien que la pratique ne se conforme pas toujours au modèle, doit être traduite sous formes de dispositifs collectifs, dont la revue *l'Année sociologique* est un bon exemple. Enfin, à un stade avancé de la division sociale du travail, le travail intellectuel souvent convoqué dans la thèse de 1893 pour exemplifier les conséquences organisationnelles de la division, la seule manière de produire un point de vue unifié et cohérent sur un monde de plus fragmenté et voué de ce fait à être de moins en moins explicable, consiste selon Durkheim à trouver un point d'appui conceptuel à la fois accessible et englobant : la sociologie incarne ce site à merveille puisqu'elle est simultanément intégrée et totalisante, à travers la notion fondatrice de société (tout est social), alors que la philosophie, candidate traditionnelle à l'expression d'un point de vue en généralité, n'est plus à même de jouer ce rôle, car elle a perdu sa faculté législative et ordinatrice sur les différents cantons du savoir. La justification par Durkheim des pouvoirs intégrateurs de la sociologie constitue sans doute un coup de force fondé sur un argument d'autorité : elle sera perçue comme telle par les historiens, qui, dès les débuts de la Troisième République, ont été les candidats à la succession de la philosophie comme discipline intégrative du système d'enseignement, particulièrement à travers la formation morale et civique du citoyen et le discours sur les fins de l'enseignement (Fabiani 1988).

Le coup de force durkheimien fait indubitablement de l'histoire une mise en œuvre particulière de la sociologie, comme le montre le célèbre programme de Simiand présenté dans l'article « Méthode historique et science sociale », publié en 1903 (Simiand 1903). Pour Simiand, dans le prolongement direct de la visée « impériale » de Durkheim, l'histoire doit être intégrée dans l'ensemble de la « science sociale » au singulier (ce terme était d'ailleurs plus employé par Le Play et ses continuateurs que par Durkheim), ce qui peut être une manière d'atténuer le caractère totalisant de la sociologie. Jacques Revel l'a amplement montré : c'est une sorte de modèle « clé en mains » que les sociologues offrent gracieusement aux historiens. « À leurs partenaires historiens, les durkheimiens proposaient tout ensemble un projet, un style d'intervention et un modèle de sociabilité intellectuelle qu'a illustré la première *Année sociologique* » (Revel 1979). On sait que pour Simiand, les méthodes critiques de l'histoire ne suffisent pas à définir la scientificité de la discipline, mais ne constituent qu'un « procédé de connaissance » particulier. La science ne peut pas être définie par une méthodologie empirique, si rigoureuse soit-elle : elle dépend d'un travail de construction conceptuelle et de la construction d'un corps d'hypothèses appelées à être vérifiées.

L'article de Simiand constitue une longue critique de la primauté du fait historique. On sait, particulièrement après avoir lu Jacques Revel, ce que les fondateurs des *Annales* utiliseront du programme de Simiand, malgré la brutalité avec laquelle il traite leur corps de savoir : « la primauté de l'histoire-problème, la recherche de modèles, la convergence des sciences de l'homme, et même l'invitation au travail collectif, à l'enquête, dont on sait l'importance dans l'historiographie à venir » (Revel 1979, p. 35). Pour autant, la proximité du ton, du vocabulaire et de l'esprit des textes fondateurs des *Annales* avec le manifeste de Simiand ne permettent pas de conclure au « durkheimisme » de Bloch et Febvre, pas plus qu'à celui de leurs successeurs, particulièrement Braudel. La tâche d'unification des sciences sociales n'appartient plus à la sociologie, mais à l'histoire elle-même, parce qu'elle est la plus empirique des sciences sociales et parce qu'elle est la plus propice à l'enquête. Lucien Febvre ne renonce jamais à la spécificité de l'histoire. La dimension empirique de la discipline, dans laquelle Simiand voyait une limitation conduisant à son arraisonnement épistémologique par la sociologie, devient pour Febvre un atout : l'histoire par son ancrage empirique peut revendiquer une ambition généraliste. Ce que les *Annales* ne retiennent pas de Durkheim, c'est le paradigme sociologique, la construction théorique à partir de laquelle le sociologue entend réorganiser toutes les formes de saisie empirique du social. Les historiens abandonnent le projet d'une théorie générale de la société, fondé sur la notion de « société éternelle » et conservent de l'énergétique durkheimienne sa capacité mobilisatrice, cette « mise au travail » d'une discipline et même la production d'un surtravail, comme je l'ai analysé dans un texte sur le travail collectif en sciences sociales (Fabiani 2005 a). Bloch (et également Febvre) a, comme il l'a écrit avec une franchise de grand carnassier, un « appétit d'ogre ». Un tel appétit n'est pas doctrinal, puisque les *Annales* ne dissimuleront jamais une forme d'éclectisme qui les pousse à renifler toutes les formes de chair fraîche pour les inscrire à leur tableau de chasse. Dans cette perspective, ni le « schématisme » ni « l'abstraction » ne constituent un gibier de choix pour l'historien : la conceptualisation durkheimienne n'attire pas les fondateurs des *Annales*, pas plus qu'elle ne fera rêver Braudel, qui lui reprochera sa « simplicité linéaire ». On peut conclure, en reprenant les mots mêmes de l'article séminal de Jacques Revel, amplement confirmé par l'historiographie plus récente, que Bloch et Febvre ont « détourné » le paradigme sociologique en reprenant ses principes mobilisateurs tout en revisitant de fond en comble le contenu conceptuel. L'opération pourrait être analysée à partir d'une logique de détournement, telle qu'elle a pu faire l'objet des recherches d'Erving Goffman (Goffman 1968).

Les justifications que Durkheim présente à l'appui de sa requête pour une forme d'*imperium* sociologique se situent essentiellement à l'articulation de la division du travail et du système des

disciplines. Durkheim, que Simiand reprendra dans son texte de combat, procède à un remaniement volontariste des découpages disciplinaires qui donne lieu à de nouvelles formes de couplage entre des communautés de savants et des objets de savoir. Le travail collectif, aussi bien que l'émergence de la sociologie comme discipline, peuvent être en effet considérés comme des conséquences de la division du travail, objet de sa thèse de doctorat et première pierre de son édifice conceptuel. On se souvient que la philosophie avait été convoquée dans le premier ouvrage de Durkheim, pour étayer la thèse de la division du travail. À mesure que le travail se divise davantage, « la philosophie devient de plus en plus incapable d'assurer l'unité de la science... La philosophie est comme la conscience collective de la science et, ici comme ailleurs, le rôle de la conscience collective diminue à mesure que le travail se divise » (Durkheim 1893). La spécialisation croissante des savoirs rend la tâche encyclopédique de la philosophie impossible et elle se trouve placée devant une alternative. Première branche de l'alternative : elle accepte de ne compter que sur ses propres forces et tend à se réduire à un simple « jeu lettré », comme l'est devenue la philosophie de Victor Cousin, et l'on sait que pour Durkheim, le jeu présente toujours un danger potentiel pour la vie sociale (Menger 2005, Fabiani 2005 b). Le jeu scolaire (les humanités ou le spiritualisme vidés de leur sens et réduits à des performances lettrées) menace le bon fonctionnement du système d'enseignement mais aussi la société en général, car il sape les fondements du rationalisme. Dans ses textes pédagogiques, Durkheim ajoutera des éléments à la problématique de l'homologie entre crise scolaire, crise du savoir et crise sociale. L'analyse critique, souvent féconde, que Durkheim fait de la crise de l'enseignement trouvera des échos dans la réflexion des promoteurs des *Annales* : on peut penser au Bloch de la *Réforme de l'enseignement* et au Febvre des *Combats pour l'histoire*, qui rompt des lances avec l'abstraction et la rhétorique philosophiques.

L'autre terme de l'alternative consiste pour la philosophie à s'appuyer sur les sciences positives. Mais quelle science positive est-elle disponible pour Durkheim, agrégé de philosophie qui a lu Claude Bernard mais qui ne s'intéresse guère aux débats épistémologiques contemporains sur les sciences de la nature, comme s'il voulait se prémunir contre les risques d'incertitude que de telles discussions pouvaient engendrer ? Durkheim était en effet régulièrement absent quand on abordait ces questions à la Société française de philosophie dont il était d'ailleurs un membre assidu lorsqu'il s'agissait de morale, de métaphysique ou de religion (Baciocchi et Mergy 2002). Bien qu'elle soit encore une science inchoative et programmatique, c'est la sociologie qui est choisie pour incarner la dimension synthétique et encyclopédique du savoir, au motif qu'elle est suffisamment restreinte pour être maîtrisée par un seul esprit alors qu'elle est par définition une discipline de la totalité, puisqu'elle recouvre l'ensemble des faits de civilisation, incluant l'ensemble des sciences positives et tous les ordres de savoir. Durkheim évite soigneusement de se poser la question du miracle épistémologique que constitue un savoir simultanément à l'état naissant, très limité dans son contenu puisqu'un seul esprit peut en épuiser le contenu objectif et apte à accéder à la totalité. La sociologie annule ou, en termes dialectiques, relève, les effets de la division du travail. C'est bien au prix d'un coup de force que la sociologie est désignée comme la seule base possible pour la pensée philosophique ainsi que pour tous les raisonnements en généralité. La possibilité institutionnelle de cette véritable inversion disciplinaire, qui placerait la sociologie au sommet de la hiérarchie des disciplines, fera long feu : ce n'est qu'en 1958 qu'une licence de sociologie sera créée en France.

Les fondateurs des *Annales* ont affaire dans l'entre-deux-guerres à un groupe durkheimien orphelin et affaibli par sa grande marginalité institutionnelle. La sociologisation des concepts de la philosophie à laquelle se livre Durkheim dans son dernier livre, les *Formes élémentaires de la vie religieuse* (Durkheim 1912) donne au sociologue le dernier mot, celui de la mise en ordre des savoirs au sein d'une épistémologie sociale à caractère général (Rawls 2005). Parce qu'ils ne sont guère impressionnés par les abstractions philosophiques et parce qu'ils ont les plus hautes

ambitions pour l'histoire, les fondateurs des *Annales*, habituellement solides mangeurs d'idées et de faits, manifestent peu d'appétit pour la proposition épistémologique durkheimienne.

Plus que sa proposition épistémologique, c'est le programme pratique de Durkheim qui intéresse Bloch et Febvre. L'entreprise collective, qui reconnaît plus qu'elle n'annule les effets irrépressibles de la division du travail, est sans doute l'instrument le plus efficace contre la fragmentation indéfinie des savoirs. L'historiographie longtemps dominante au sein des études durkheimiennes a fait de « l'Ecole sociologique de Paris » une sorte de cas limite, et peut-être pathologique, de l'intégration intellectuelle entendue comme soumission à un héros fondateur dans la perspective d'un impérialisme universitaire : c'est la problématique du « patron et son cercle » développée par Terry Clark (Clark 1973), mais aussi, dans une moindre mesure, par Randall Collins à travers la notion de « tradition orientée par un héros » (Collins 1996). Pourtant, s'ils reprennent la thématique du travail collectif et d'une mise en tension des réseaux de savoir, les fondateurs des *Annales*, bien qu'ils aient aussi été l'objet d'une légende, ne sont pas justiciables d'une analyse fondée sur la distinction entre maîtres et disciples. D'abord, la dualité des fondateurs et leurs divergences de vue ne les prêtent pas aisément à incarner la figure du héros comme surgissement absolu. La sociologie française a eu une propension à fabriquer de la mythologie collective à partir des propriétés quasi surhumaines d'un héros fondateur. Pour les hommes des *Annales*, il ne s'agissait pas de fonder une discipline ou un savoir : l'histoire avait une assise institutionnelle et mentale qui ne permettait pas l'invention d'un lieu utopique, comme l'était la sociologie encyclopédique de Durkheim. Pas de fondation donc, mais la revendication de pouvoir travailler autrement. Si Bloch et Febvre ont de grandes ambitions pour l'histoire, et s'ils tirent opportunément de la faiblesse institutionnelle qui constitue jusqu'à une période récente les sciences sociales (faiblesse excluant l'histoire et la géographie) et du déclin historique de la philosophie comme « reine des disciplines », ils ne prétendent jamais à installer l'histoire dans une position impériale, mais seulement se libérer de contraintes disciplinaires ou mentales qui réduisent les capacités de l'histoire à l'enregistrement des faits ou à la tyrannie de la chronique.

Le contraste entre le groupe durkheimien et les premières *Annales* serait sans doute trop fort si l'on réduisait le premier à une forme d'allégeance non interrogée à un maître. Comme l'ont montré les meilleurs travaux de sociologie historique des sciences sociales en France, en particulier ceux de Philippe Besnard et de Victor Karady, l'intention de créer de pied en cap une école de pensée ne préexiste pas à la création de *l'Année sociologique* (Besnard 1983, Karady 1976). On doit rappeler que Durkheim n'a pas recruté ses premiers collaborateurs en fonction de critères d'orthodoxie théorique, mais qu'il a constitué son équipe à partir de la mobilisation d'un réseau proche fondé sur des affinités culturelles, sociales et surtout scolaires, manifestées par la nécessité de continuer le travail après le grand vide affectif et théorique du moment qui suit, particulièrement pour les normaliens, la réussite à l'agrégation (Fabiani 1988). « Je ne songeais à faire de *l'Année* qu'un recueil où il suffisait pour entrer d'être suffisamment honnête », écrivait Durkheim à Simiand pour se réjouir de leur collaboration, moins évidente qu'il ne paraissait au début de leur relation. La répétition de la notion de « suffisant » indique qu'il existe pour Durkheim une sorte de réquisit minimal qui est plus d'ordre déontologique que théorique. Il ne faut pas exagérer sur ce point : il est clair que « l'homogénéité morale » de *l'Année*, dont Durkheim ne cessera de se réjouir, constitue moins un effet de sociabilité scientifique inédite que la conséquence de ce que Pierre Bourdieu aurait nommé dans son langage « l'homologie des habitus » des premiers membres de l'équipe durkheimienne. Ce que Durkheim appelle de manière saisissante le « départage du bon travailleur », c'est l'acceptation d'une surcharge de travail au nom de la valeur morale discriminante du travail. On retrouve ici ce que j'ai appelé la « tradition latente » (Fabiani 2001) qui va de Comte à Bourdieu et qui se fonde sur l'exemplarité du travail scientifique dans le monde social : le travail intellectuel est exemplaire au sens où il peut être présenté au public à la fois comme producteur

d'effets de connaissance et porteur des valeurs civiques et morales de la cité des savants. On retrouve à peu de choses près cette problématique chez Bachelard et Canguilhem. Selon Comte, les nouveaux principes de l'organisation sociale ne peuvent s'imposer ni par la violence politique, ni par ce qu'on pourrait nommer après Bourdieu « violence symbolique », qu'elle s'exprime à travers un ordre religieux ou un dispositif charismatique. On trouve dans ce point de vue l'adhésion non interrogée à la croyance selon laquelle l'activité intellectuelle est capable sans médiation, par l'efficace même de son exemplarité, de produire dans la société les effets d'une réforme morale. On pourra juger naïf un tel point de vue, mais il est constitutif d'un mode de pensée qui a joué un rôle central dans l'histoire du développement du rationalisme philosophique et sociologique en France.

Pour en finir avec la notion d'École, ni les durkheimiens ni les hommes des *Annales*, pas plus que les sociologues de Chicago, ne savent qu'ils constituent une école. Bien des analyses sociologiques sur la formation de « clusters » intellectuels ou de réseaux théoriques sont prises dans une forme d'illusion rétrospective. Le combat quotidien, au ras des institutions et des conjonctures historiques est sans doute beaucoup moins chargé de théorie qu'on ne veut bien le croire après-coup. Sous ce rapport, le durkheimisme et les premières *Annales* partagent des caractéristiques communes : goût pour le combat et pour une forme de type agonistique des échanges intellectuels qui tranche avec l'atmosphère feutrée de la sociabilité universitaire dominante ; appétit pour la recherche dans sa dimension accumulative avant d'être cumulative ; mise en réseau par l'intensification des relations entre les membres, comme le montre l'ensemble des correspondances récemment éditées.

Quelle crise ?

Dans la problématique durkheimienne, trois types de crises s'entrelacent : la première est la crise épistémologique, qu'on peut considérer comme une crise de croissance du savoir, laquelle ne remet en cause ni son unité, ni sa dimension nomologique. La seconde est la crise du système d'enseignement, telle qu'elle fait l'objet de l'analyse de la dernière partie de *l'Évolution pédagogique en France* (Durkheim 1938). La troisième est la plus importante, c'est la crise sociale, caractérisée par l'anomie et la tendance à la désintégration. Les trois formes de crise sont structurellement équivalentes, même si elles n'occasionnent pas le même type d'effet. On peut les considérer ensemble comme une pathologie de la division du travail et comme une conséquence de l'inertie relative des institutions et des formes de transmission.

Comment rendre compte de la crise du durkheimisme entre les deux guerres ? Les historiens ont souvent insisté sur la faible réussite de l'institutionnalisation universitaire de la sociologie durkheimienne (Karady 1976, Heilbron 1985). Ce constat doit être nuancé par la coexistence entre les deux guerres d'une institutionnalisation limitée et marginale de la discipline et le maintien d'une forme de légitimité intellectuelle du durkheimisme, comme on peut le constater au vu de l'occupation fréquente de positions prestigieuses ou innovantes, bien que de petite taille ou périphériques dans l'institution universitaire (Ecole Pratique des Hautes Etudes, Collège de France, Ecole Normale Supérieure). Le durkheimisme, comme l'a judicieusement montré Jean-Christophe Marcel n'a pas disparu entre les deux guerres. Il existe et se transforme profondément : il est tout le contraire de la doctrine figée que pourrait laisser imaginer l'ironie de Bloch et Febvre évoquée à l'ouverture de cette présentation (Marcel 2001).

La crise du durkheimisme a d'abord des causes objectives : la disparition du fondateur, qui était le garant et l'organisateur de l'énergie collective, est aggravée par la mort au front de plusieurs collaborateurs de la nouvelle génération, ceux qui auraient pu jouer un rôle d'animation de la recherche dans les années d'après-guerre. Durkheim est mort avant d'avoir pu assurer l'existence

de positions universitaires inexpugnables. Les jeux institutionnels de l'après-guerre sont limités par la configuration « traditionnelle » des disciplines, renforcée par l'atmosphère franchement conservatrice, voire restauratrice, des ministères de l'Instruction publique de l'après-guerre. Pour sortir de leur marginalité, les durkheimiens se rattachent à deux configurations : la première est celle de la philosophie. Contrairement aux apparences, Durkheim est resté un membre à part entière de la communauté philosophique française et il a permis à ses successeurs d'occuper des positions intermédiaires leur permettant de développer depuis l'institution philosophique des projets de sciences sociales, comme Célestin Bouglé à l'École Normale Supérieure. La deuxième configuration est celle de l'orientation vers les disciplines rares ou d'érudition, qui éloignent les durkheimiens du temps présent et de la contemporanéité sociologique mais qui leur permettent de développer des projets novateurs à l'abri des turbulences de l'Université. La figure du chercheur isolé prend plus d'importance que le collectif, qui était le signe distinctif de l'entreprise durkheimienne. Pour rendre compte du clivage entre durkheimiens universitaires et durkheimiens érudits, Johan Heilbron utilise l'opposition structurante entre « professeurs » et chercheurs (Heilbron 1985). La distinction est intéressante car elle recoupe en partie les distinctions morphologiques entre deux catégories de population. Prise au pied de la lettre, elle risque cependant de réactiver des stéréotypes antidurkheimiens de l'entre-deux-guerres, dont Emmanuel Berl, Paul Nizan, Henri Lefebvre ou Emmanuel Mounier furent les plus fougueux propagateurs et qui ne sont pas très éloignés, bien qu'ils empruntent quelquefois une rhétorique d'extrême gauche, de la droite ultra conservatrice qui avait fait de Durkheim l'incarnation diabolique d'une nouvelle Sorbonne germanisée et remplie d'assertions dogmatiques et de boîtes à fiches. Il faut éviter en ce domaine de se limiter aux proclamations idéologiques qui considèrent que le durkheimisme a révélé après-coup son caractère d'idéologie bourgeoise, à travers les réinscriptions universitaires néo-spiritualistes dont il a pu faire l'objet ou le retour pur et simple à la philosophie que certains de ses héritiers ont pu porter (on pense en particulier à Georges Davy). La figure de Célestin Bouglé apparaît aujourd'hui comme beaucoup plus complexe que les caricatures qui en ont été faites : ses hésitations à propos du caractère contraignant du socle théorique durkheimien remontent au début de ses études et ne sont pas l'effet d'une trahison idéologique au profit de la philosophie et de l'institution universitaire lors de sa maturité.

Les remarques ironiques de Febvre sur l'église durkheimienne sont bien l'indice d'une sorte de fidélité collective à une orientation de pensée qui n'a pas présenté au moment de sa constitution le caractère de secte qu'on lui prête souvent et qui n'a pas disparu sous les décombres de la Première Guerre mondiale. Il manque seulement à ce groupe l'*impetus* que lui avait transmis son fondateur : c'est la fin du caractère évident du surtravail et des nécessités de la mobilisation collective. Marcel Mauss, libéré des exhortations de son oncle, ralentit d'ailleurs sa production. Il refuse de prendre la relève comme chef d'école. Les conditions sociales qui avaient fait de l'engagement dans les sciences sociales un pari tentant pour une génération de jeunes agrégés (surtout de philosophie) au tournant du XXe siècle ont disparu dans les années vingt : le modèle d'une science sociale qui permettait à de jeunes philosophes de s'imaginer rompre avec les routines scolaires tout en gardant des manières de faire proches de la pratique théorique envisagée sous le nom de philosophie. La volonté de science n'a pas vraiment survécu à la première partie de la Troisième République. L'épistémologie durkheimienne était beaucoup trop scientiste pour espérer convaincre la génération d'après guerre aux prises avec les incertitudes de la raison (Castelli-Gattinara 1998). Le durkheimisme payait ici l'incapacité de son fondateur à envisager sérieusement les modes de fonctionnement de l'activité scientifique : en se coupant volontairement et radicalement des sciences de l'interprétation, il croyait « faire science » alors qu'il manquait totalement le renouvellement de l'épistémologie des sciences historiques que développait, à peu près au même moment, Max Weber. Si l'on considère en outre qu'à l'expansion relative de l'Université à la fin du

XIXe siècle correspond un retournement de situation dans les années d'après-guerre et à une contraction des postes, on comprend aisément que la carrière universitaire au sein d'un groupe intégré ne présente plus les attraits qu'elle pouvait avoir pour la génération précédente.

L'exigence portée par une sociologie des savoirs implique qu'on ne se limite pas à des considérations morphologiques ou institutionnelles. Il faut aller plus loin : ce que l'on convient d'appeler « durkheimisme » peut être identifié à un moment particulier des activités scientifiques par des membres de disciplines issues des humanités et qui en sont restés très proches, en dépit de ruptures souvent ostentatoires. La conjoncture républicaine, associant des hommes porteurs de réforme, comme le philosophe Louis Liard, et les promesses d'une philosophie positive, a sans doute permis à une représentation vieillie de l'activité scientifique de perdurer au sein de l'aile la plus progressiste des facultés des lettres. Une telle conjoncture politico-épistémologique constitue le soubassement de ce que j'ai appelé plus haut surtravail : l'engagement intense dans une entreprise collective ne pouvait se concevoir que si l'on prenait la scientification progressive des savoirs du social comme allant de soi. La chose était d'autant plus facile qu'une reconstruction morale constituait l'autre versant de la promesse.

La conjoncture politico-épistémologique est très différente entre les deux guerres. Enrico Castelli Gattinara fait à bon droit remarquer qu'à ce moment « les sciences ne peuvent plus être identifiées à la froideur d'une méthode objective et légale absolument positiviste et mécaniste. L'idéal positiviste, empirique et réducteur de la science est dépassé » (Castelli Gattinara 1998, p. 41-42). Dans cette nouvelle conjoncture, l'auteur des *Incertitudes de la raison* considère que les tentatives pour faire de l'histoire une science de Paul Lacombe à Bloch et Febvre en passant par Berr et Simiand présentent un caractère unifié et qu'elles sont liées au renversement du prestige des sciences exactes. On pourra discuter de l'assimilation faite sous ce rapport entre Lacombe, Simiand et les *Annales*, mais l'essentiel est ailleurs : un modèle positiviste de scientificité est devenu proprement intenable et les sciences sociales doivent abandonner leur rêve de devenir à terme des (quasi) sciences de la nature, parce que le modèle caractérisé par une méthode, une logique et un espace de corroboration pour un système nomothétique ne suffisent plus à caractériser d'une manière universelle l'activité scientifique. Enrico Castelli Gattinara remarque d'ailleurs que Febvre et Bloch ne se préoccupent plus vraiment du caractère de scientificité de leur propre discipline. Les vraies questions sont ailleurs. « Les sciences sont en crise, leur statut n'est plus ni homogène, ni certain, et le déterminisme est profondément remis en cause », conclut l'historien des sciences (Castelli Gattinara 1998, p. 140). La crise, en ce sens nouveau que Durkheim n'avait absolument pas envisagé, ouvre de nouvelles opportunités aux historiens dans leur combat pour l'accession à une position éminente dans le système d'enseignement. À l'heure où la philosophie voit se développer, d'abord avec Sartre et Nizan, une sorte d'humeur anti-institutionnelle qui deviendra, après la Deuxième Guerre mondiale, le régime ordinaire de sa relation au monde, l'histoire, immunisée contre le dogmatisme scientiste, peut se lancer à la conquête des sciences sociales et du grand public cultivé, non pas tant à partir d'un programme épistémologique que d'une orientation pratique.

Quel héritage ?

Dans cette conjoncture inédite, les sociologues durkheimiens ne sont plus en état de faire avec conviction leur travail de police épistémologique. Bien qu'ils ne se convertissent pas à une épistémologie moins naturaliste et plus soucieuse de la configuration historique de leurs objets, ils évitent de réitérer des propositions conquérantes. On constate une sorte de repli général : soit qu'on transporte l'épistémologie naturaliste dans un secteur plus limité de la recherche (c'est le cas de la sociologie économique pour Simiand), qu'on devienne une sorte d'entrepreneur de la science détaché des théories comme Bouglé (mais suffisamment ouvert pour comprendre avant d'autres

en France l'intérêt de la sociologie compréhensive), ou qu'on s'efforce de sortir du carcan durkheimien en regardant du côté de la philosophie, comme Halbwachs se réfère à Bergson quand il ouvre son vaste chantier sur la mémoire collective.

Le cas de Mauss, considéré aujourd'hui, sans qu'on ne développe une vraie réflexion à ce propos, comme un anthropologue plus innovant que son oncle Durkheim, est sans doute le plus intéressant. Mauss s'enferme entre les deux guerres dans une sorte d'isolat, après avoir mis en question de manière détournée le sociologisme durkheimien en plaidant pour une « psychologie sociale comme science du fait social total » et en réorientant le paradigme sociologique. Comme le remarque Jean-Christophe Marcel, Mauss refuse en silence le rôle de successeur du fondateur qui lui revient presque naturellement : « Sa place de successeur de Durkheim lui pèse. Écartelé entre son désir de se replier vers l'ethnologie et son devoir de défendre l'école française de sociologie dans le champ intellectuel et institutionnel, il se désengage progressivement de l'entreprise durkheimienne. Ce leadership non assumé, dont il ne veut plus guère, et que personne n'ose ou ne veut lui contester, n'est pas sans nuire à la pérennité de la sociologie : en ce sens il contribue autant à la disparition du paradigme durkheimien qu'il travaille à le sauver en le renouvelant » (Marcel 2001, p. 83). On peut suivre sur ce point l'historien de la sociologie : Mauss contribue plus que tout autre à la désactivation de la théorie durkheimienne et permet simultanément une ouverture à de nouvelles pratiques théoriques et à de nouvelles pratiques d'enquête, qui garantiront la durabilité du mouvement d'inspiration durkheimienne alors même que la lettre du programme originel s'efface.

Maurice Halbwachs est caractéristique d'une ouverture à de nouveaux objets qui permet de ressentir le décalage entre le travail effectif (particulièrement sur la mémoire) et la référence rituelle à la méthode positive. Si l'on veut à toute force rechercher une forme d'orthodoxie survivante dans la période de l'entre-deux-guerres, il faudrait sans doute se tourner vers François Simiand : il ignore avec obstination les transformations de la sociologie que Célestin Bouglé et des jeunes entrants comme Raymond Aron ont fait reconnaître à partir de leurs lectures de la sociologie allemande. Il critique avec fougue les monographies, qui jouent un rôle indiscutable et que des historiens, des géographes et des sociologues, revenus de l'hostilité radicale à la politique d'enquête préconisée par Le Play, considèrent d'un œil neuf. On pourrait même dire que le travail de Simiand ne connaît pas la crise du savoir et qu'il continue de manifester sa croyance en la capacité nomologique des sciences sociales, sans pour autant proposer de théorie générale. À la différence de Bouglé ou d'Halbwachs, Simiand apparaît comme le survivant d'un optimisme épistémologique révolu. Dans son rapport aux historiens, il reste offensif au nom de l'unité des sciences sociales et de l'approche strictement disciplinaire des objets économiques et sociaux. Il reste respecté, et craint, dans la mesure où il maîtrise à la fois la rhétorique philosophique et les techniques statistiques. Son retrait progressif de la vie publique de la science et son isolement croissant ne permettent pas à celui qui reste le plus proche de l'ambition durkheimienne de jouer un rôle fédérateur. Simiand présente un profil paradoxal : alors qu'il est, par sa fidélité à des principes méthodologiques aussi bien que par son immersion dans le travail de recherche, qui le rapproche du moment du surtravail que j'ai évoqué plus haut, le plus apte à incarner une forme de continuité offensive du durkheimisme, il finit par devenir le prototype du chercheur isolé, au rebours de l'imagerie du « travail collectif » associée au premier durkheimisme. C'est à ce point qu'on peut mettre en question le caractère central que Johan Heilbron fait jouer à l'opposition professeurs/chercheurs au sein du mouvement, la fécondité se trouvant du côté des seconds (Heilbron 1980). Si l'œuvre de Simiand nous paraît aujourd'hui plus éloignée et moins mobilisable que celles de Mauss ou d'Halbwachs, c'est sans doute parce que les transformations ultérieures de la science économique ont déclassé l'œuvre de Simiand, mais aussi parce qu'elle s'est enfermée dans une forme d'orthodoxie méthodologique qui a contribué à la « dater » irrémédiablement. Sans tomber dans

la provocation facile, on pourrait tenter d'évaluer comparativement la fécondité de Simiand et celle de Bouglé, particulièrement sous le rapport de la capacité de propulser une dynamique collective, dans le sillage durkheimien. On pourrait ainsi reconsidérer les mérites respectifs des professeurs et des chercheurs : Bouglé a été un entrepreneur de sciences sociales aussi bien qu'un découvreur de talents et il a sans doute préparé les conditions d'un nouveau départ pour la sociologie française, désormais libérée d'un carcan théorique dans lequel il s'était trouvé lui-même à l'étroit dès sa jeunesse de philosophe-sociologue.

Que reste-t-il donc du durkheimisme épistémologique entre les deux guerres mondiales ? D'abord, un principe de légitimité lié au travail et à la compétence de chercheur, le critère de « départage du bon travailleur » énoncé par le fondateur lui-même. La légitimité professionnelle des « durkheimiens » est intacte aux yeux des fondateurs des *Annales*, même s'il s'agit d'une légitimité vieillie, sur laquelle on peut gentiment ironiser. La légitimité théorique du durkheimisme est en revanche affaiblie, et la notion objective de « société éternelle » n'a plus guère de puissance mobilisatrice. Les durkheimiens survivants, qui n'agissent que très rarement en corps entre les deux guerres, et plus rarement encore en collectif mobilisé autour d'une grande cause épistémologique, peuvent encore se prévaloir d'une forme d'autorité morale qui offre beaucoup plus un modèle de mobilisation au travail qu'un modèle de scientificité. Lorsqu'on lit la production des durkheimiens entre les deux guerres, il est difficile d'évaluer la vigueur réelle du modèle scientifique durkheimien à travers des œuvres de plus en plus singulières dont les références fondatrices ont cessé d'être homogènes. Ce qui perdure au contraire, c'est une forme d'aura républicaine autour d'un mouvement qui a rompu avec les routines de l'Université tout en proposant des formes d'adhésion à un collectif beaucoup plus souple que le dogmatisme épistémologique de « l'école sociologique de Paris », définition *post hoc* d'une réalité dont on peut finir par se demander si elle a jamais existé. Autrement dit, c'est sans incontestablement plus au modèle moral du « bon travailleur » qu'à un modèle épistémologique condamné d'avance à être dépassé que les fondateurs des *Annales* font implicitement référence. On peut alors se poser la question, vouée à rester sans réponse, de savoir si les durkheimiens de l'entre-deux guerres ont vraiment cru à leur mythe fondateur, alors qu'ils assouplissaient dans leur travail et dans leurs orientations épistémologiques le nomologisme rigide de leur mentor.

Peut-on adhérer sans réserve à la thèse que développe Bertrand Müller, qui fait état d'une véritable « fascination » des fondateurs des *Annales* pour le modèle organisationnel de l'*Année sociologique* ? Selon l'historien, « Durkheim avait assigné à l'*Année sociologique* une double ambition : restructurer le champ entier des études sociologiques à partir d'une relecture systématique de l'ensemble de la littérature consacrée à l'analyse sociale et réunir autour d'un projet commun et à partir d'un programme clairement défini, une équipe de « travailleurs spécialisés », opposés aux « amateurs », aux « généralistes » ou aux « dilettantes » (Correspondance, présentation). Or comme le note Bertrand Müller, il n'y a jamais eu de socle théorique commun aux *Annales*, mais seulement un « esprit des Annales » qui n'est d'ailleurs jamais défini explicitement et fini par ressembler au « je ne sais quoi » de Vladimir Jankélévitch. Le moment durkheimien est précisément défini par un mode particulier d'articulation entre un modèle organisationnel et un programme théorique. Si l'on peut relever l'admiration de Bloch et Febvre pour les grandes heures de la mobilisation autour de l'*Année*, on ne peut certainement pas en conclure à une sorte de répétition historique du même geste intellectuel dans des conjonctures différentes. Dans le cas des *Annales*, l'articulation entre mobilisation collective et programme théorique est inexistante, tout simplement parce qu'elle est impensable pour un historien dont la matière interdit toute propension à la production d'une théorie générale de l'histoire et conduit à être réservé sur les capacités d'importation d'un modèle nomologique issu de l'une ou l'autre des sciences sociales.

Il y a plus : le moment critique de l'histoire dans lequel s'inscrivent Bloch et Febvre ne correspond pas aux définitions de la crise que donne Durkheim. Ce moment est pris lui-même dans une série de phases critiques touchant des savoirs éloignés (physique, microbiologie). Les conditions de la croyance en la possibilité d'une théorie générale stabilisée du monde social ne sont plus réunies. Le modèle durkheimien, fondée sur le réalisme des collectifs et des institutions et sur le primat à la fois obsessionnel et opaque des faits sociaux « à traiter comme des choses » ne peut opposer au discours sur les remaniements scientifiques que son optimisme nomologique, lequel n'a jamais constitué, pour les premiers historiens des *Annales*, un modèle d'intelligibilité acceptable.

De ce retrait des durkheimiens par rapport au nouvel espace de controverses ouvert par la crise globale des activités scientifiques, réaménagement général, bien que différencié par les objets et les disciplines impliqués, il y aura sans doute beaucoup de conséquences, peu visibles, mais très durables dans le monde universitaire français. L'effondrement du projet de connaissance unifiée du monde social ne conduira pas seulement au repli disciplinaire : il installera comme une polarité exerçant des effets cycliques sur la production et la reproduction universitaires entre, d'un côté, une position hypercritique à l'égard de toute norme scientifique, incarnée par le retour régulier à une philosophie de l'expérience subjective dont Durkheim lui-même avait cru se débarrasser, et d'un autre côté les résurgences d'un scientisme naïf qui, comme dans le programme philosophique de Louis Althusser, a pu fort bien se passer d'un espace empirique d'expérimentation et de corroboration. L'histoire de la sociologie universitaire française est celle d'un décentrement progressif : la discipline que Durkheim avait cru installer au centre des savoirs s'est transformé en une « discipline-refuge » comme disait, cruel mais juste, Pierre Bourdieu. L'historiographie du durkheimisme explique en général le déclin rapide de la proposition théorique de l'auteur des *Règles de la méthode sociologique* par des causes externes : mort prématurée du fondateur et de son fils André, démantèlement du groupe au cours de la guerre, et même particularités psychologiques des « prétendants » à la succession, Mauss et Simiand. Il ne fait pas de doute que ces causes ont eu des effets, mais il serait regrettable de s'en tenir là : si le durkheimisme ne survit pas durablement à la disparition de son fondateur, c'est parce qu'il a construit une épistémologie intenable et obsolète dès sa première mise en œuvre. Couplé avec une conjoncture propice à la mobilisation collective et un soutien institutionnel réel, qu'on a souvent sous-estimé, le socle théorique durkheimien n'a jamais vraiment emporté l'adhésion des disciplines voisines, bien que l'*imperium* sociologique ait souvent eu la consistance d'un tigre de papier : science éloignée dès sa naissance de la réalité mouvante des configurations scientifiques de l'époque, la sociologie durkheimienne ne fut jamais en mesure d'exercer une autorité épistémologique générale sur les sciences sociales. En revanche, elle fut porteuse d'un modèle de mobilisation morale et organisationnel, sans doute moins autoritaire que l'image que nous en avons gardée. C'est ainsi que l'on peut interpréter l'ironie respectueuse de Febvre à l'égard des vieillards de l'Eglise.

Bibliographie

- Correspondance 1994 : *Marc Bloch, Lucien Febvre et les Annales d'histoire économique et sociale, Correspondance*, t. 1, éd. par Bertrand Müller, Paris, Fayard.
- Agathon 1911 : *L'Esprit de la nouvelle Sorbonne. La crise de la culture classique. La crise du français*, Paris, Mercure de France.
- Baciocchi, Stéphan et Mergy, Jennifer 2002 : « Présentation », in : Durkheim, Émile, *L'Évaluation en comité*, Oxford-New York, Berghahn Books.
- Besnard, Philippe 1983 : « The Année Sociologique Team », in : Besnard Philippe (éd.), *The Sociological Domain*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Castelli Gattinara, Enrico 1998 : *Les Inquiétudes de la raison. Epistémologie et histoire dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Vrin-EHESS.
- Clark, Terry N. 1973 : *Prophets and Patrons. The French University and the Emergence of the Social Sciences*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- Collins, Randall 1996 : « Les traditions sociologiques », in : *Enquête*, n° 2, pp. 11-38.
- Durkheim, Émile 1893 : *La Division du travail social*, Paris, Alcan.
- Durkheim, Émile 1912 : *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Alcan.
- Durkheim, Émile 1938 : *L'Évolution pédagogique en France* (éd. par Maurice Halbwachs), Paris, Alcan.
- Fabiani, Jean-Louis 1988 : *Les Philosophes de la République*, Paris, Minuit.
- Fabiani, Jean-Louis 2001 : « La tradition latente : à propos des usages de la philosophie comtienne de la science dans l'histoire de la sociologie française », in : Fabiani, Jean-Louis (éd.), *Le Goût de l'enquête. Pour Jean-Claude Passeron*, Paris, L'Harmattan, pp. 389-416.
- Fabiani, Jean-Louis 2005a : « Faire école en sciences sociales », *Cahiers du Centre de recherches historiques*, n° 36, pp. 191-207.
- Fabiani, Jean-Louis 2005b : « Should the Sociological Analysis of Art Festivals be Neo-Durkheimian ? », *Durkheimian Studies*, 11, pp. 49-66.
- Fabiani, Jean-Louis 2007 : « La généralisation dans les sciences historiques. Obstacle épistémologique ou ambition légitime ? », in : *Annales HSS*, 62, pp. 9-28.
- Goffman, Erving 1968 [1961] : *Asiles*, Paris, Minuit.
- Heilbron, Johann 1985 : « Les métamorphoses du durkheimisme, 1920-1940 », *Revue française de sociologie*, pp. 203-237.
- Karady, Victor 1976 : « Durkheim, les sciences sociales et l'université : bilan d'un semi-échec », *Revue française de sociologie*, pp. 267-311.
- Latour, Bruno 2003 : « Comment va la France », *Le Monde*, 25 octobre.
- Marcel, Jean-Claude 2001 : *Le Durkheimisme entre les deux guerres*, Paris, PUF.

Menger, Pierre-Michel 2000 : « L'art, les pouvoirs de l'imagination et la théorie des désirs dans la théorie durkheimienne », *Durkheimian Studies*, 6, pp. 61-84.

Rawls, Anne 2005 : *Epistemology and Practice. Durkheim's The Elementary Forms of Religious Life*, Cambridge, Cambridge University Press.

Revel, Jacques 1979 : « Histoire et sciences sociales : les paradigmes des Annales », *Annales ESC*, pp. 1360-1376 (repris dans Revel, Jacques : *Un parcours critique. Douze exercices d'histoire sociale*, Paris, Galaade, 2006, pp. 28-55).

Simiand, François 1903 : « Méthode historique et science sociale », in : *Revue de Synthèse historique*, VI, pp. 1-22 et 129-157.

Marc Bloch et Henri Bergson ou Le rejet d'une philosophie de l'histoire

Enrico Castelli Gattinara

Dans quelle mesure peut-on parler d'une « rencontre manquée » entre historiens et philosophes, ainsi que cela fut le cas entre historiens et épistémologues dans l'entre-deux guerres et après ?¹ Cette question surgit à la lecture de certains aspects de la pensée bergsonienne sur le temps et des réflexions de Bloch sur la temporalité de l'histoire. Peut-on établir des corrélations dans la pensée des deux auteurs et, si oui, dans quelle mesure ? Pouvons-nous reconnaître dans les textes de l'historien Marc Bloch, par exemple, des prises de position philosophiques, des théories et des idées qui auraient caractérisé ou influencé de façon plus ou moins tangible sa façon de penser (et de pratiquer) l'histoire ? Je convie ici à une sorte d'exercice herméneutique dont le but serait d'identifier des rapports qui permettraient d'interroger les problèmes de notre présent et les questionnements théoriques de l'historiographie actuelle, en particulier celui de la temporalité et de ses stratifications. Je ne cherche pas à trouver ou à poser des correspondances, voire à réduire l'originalité du travail historien de Bloch à une influence philosophique plus ou moins consciente. Il s'agit plutôt d'accepter le constat qu'un travail intellectuel n'est jamais isolé de son contexte, qu'il n'est pas le fruit de l'invention héroïque d'un seul auteur, mais qu'il se nourrit d'échanges avec d'autres travaux, pensées, idées, pratiques, stratégies, etc. qui n'appartiennent véritablement à personne, bien qu'ils naissent, opèrent et se transforment grâce à des auteurs particuliers. Reformulons donc la question en des termes plus souples, mais dont le sens est sans équivoque : existe-t-il une compatibilité – et laquelle – entre Bergson et Bloch sur la conception du temps entendu comme une durée dynamique ? Dans quelle mesure la perspective bergsonienne peut-elle être utile à une réflexion sur l'histoire ?

Commençons par une sorte d'exergue : « Tout compte fait, les études historiques n'ont pas été profondément influencées par la philosophie bergsonienne » (Henry Lévy-Bruhl).²

Marrou était en effet convaincu que la commotion provoquée par le bergsonisme avait « atteint le domaine propre de l'historien » et avait conditionné « la théorie de l'histoire » en profondeur « au cours des trente dernières années, libérant l'historien du joug du déterminisme, de la chronologie et du passé ». ³ Il aurait ainsi contribué de façon décisive à l'émergence d'une nouvelle philosophie de l'histoire fondée sur la contingence et l'évolution créatrice. Or, en réalité, le nom de Bergson apparaît très rarement dans les textes des historiens. Il est tellement sporadique dans les articles et comptes rendus des *Annales* qu'il en est insignifiant, et ses rares mentions sont indirectes et critiques. L'intuitionnisme bergsonien a reçu un accueil peu chaleureux dans les milieux scientifiques qui lui opposaient la méthode scientifique et rationnelle. Bien malgré lui, puisqu'il entendait sa « méthode de l'intuition » dans un sens strictement philosophique, Bergson était perçu comme un intuitionniste, comme l'ennemi de la connaissance scientifique et de la recherche rationnelle et expérimentale fondée sur la mathématisation, alors qu'il ne voulait pas opposer ou substituer la méthode scientifique à la méthode de l'intuition. Les historiens, français notamment,

¹ Je me permets de renvoyer à mon ouvrage *Les Inquiétudes de la raison*, Paris, Vrin-EHESS, 1998, et à mon article « Une rencontre manquée au début des Annales », in : *Revue de Synthèse*, 119 (1998), pp. 37-61.

² *Revue de Synthèse*, 19 (1940-45), p. 148, en réponse à un article de Davenson/Marrou (cf. note 3).

³ Henri Davenson (pseudonyme de Henri-Irénée Marrou), « Bergson et l'histoire », in : André Béguin, Paul Thévenaz (éds.), *Henri Bergson. Essais et témoignages*, Neuchâtel, s.d. (probablement 1941 ou 1942), pp. 206-209.

– qui depuis la seconde moitié du XIXe siècle cherchaient à donner un « statut de scientificité » à leur discipline – ne pouvaient que rejeter cette approche. Conscients du travail de rénovation critique de leur propre matière, les historiens des *Annales* se méfiaient de toute philosophie de l'histoire qui risquait de ruiner les efforts de scientification de leurs pratiques ou l'élargissement de leur champ d'application.

Je postule pour ma part qu'il est possible de relever des affinités philosophiques (donc théoriques,) entre certains aspects de la réflexion bergsonienne sur le temps et la façon dont Bloch concevait l'histoire et le métier d'historien. Rappelons de surcroît que Bergson n'a jamais songé à penser une philosophie de l'histoire, une démarche qui, en dépit de ce que Marrou et Aron affirmaient, aurait été à l'antithèse de sa conception philosophique. Il est désormais acquis que tout historien possède une certaine conception du temps et du passé, du rapport entre le passé et le présent, de la structuration du passé, qui se répercutent sur sa pratique historique et sur son rapport aux sources (à leur manipulation), sur son angle d'analyse (causes individuelles, psychologiques, sociales, économiques, spirituelles, etc.) et sur les contextes dans lesquels il inscrit son éclairage (mentalité, économie, politique, quotidien etc.). L'historien a aussi une certaine conception des liens de causalité (donc du déterminisme), du statut des lois scientifiques et de la valeur de la vérité.

D'où lui viennent ses convictions ? D'où tire-t-il sa « philosophie spontanée », qui conditionne son travail sans qu'il le sache (ou sans qu'il veuille le savoir) ? Louis Althusser a démontré les problèmes posés aux savants par cette philosophie implicite comme la nécessité de les prendre sciemment en compte.⁴ Je voudrais donc m'en tenir ici à pointer la problématique commune à Bloch et Bergson qui ont partagé un certain nombre d'idées sur le temps. Sans prétendre naturellement que ces recoupements témoignent d'une filiation ou d'une affinité intellectuelle, ils suggèrent qu'une attention critique plus fine à l'égard du philosophe aurait pu se révéler féconde pour le travail de réflexion que menaient les historiens des *Annales* sur leur propre discipline dans les années 1930.

Dans l'atmosphère de crise de l'époque (positive, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'expliquer dans d'autres travaux), la réflexion bergsonienne sur le temps a contribué à remettre en cause à la fois les théories philosophiques classiques (celle de Kant par ex.) et les théories scientifiques sur la temporalité. Elle aurait donc pu intéresser les historiens qui cherchaient à parer leur discipline de la vertu de scientificité, sans cependant la plaquer sur le modèle des sciences exactes (d'autant que certains concepts fondamentaux de celles-ci étaient en crise). Dans ses écrits théoriques, Bloch exprime à plusieurs reprises son insatisfaction à l'égard des conceptions déterministes, cycliques et récursives du temps et savait bien que le temps neutre, indifférent et réversible de la physique se distinguait de celui de l'historien. Le sens profond de la pensée bergsonienne sur le temps comme durée et hétérogénéité pure n'aurait-elle pas pu aider l'historien à mieux saisir la question de la temporalité historique ?

Loin de moi l'idée au demeurant de prétendre que Bergson ait été un philosophe qui se soit intéressé à l'histoire, ou que sa pensée était proche des questions qui préoccupaient les historiens, tels que l'établissement des faits, la quête d'explication causale ou la recherche dans les archives. Il est bien connu que la philosophie bergsonienne était métaphysique et qu'elle a souvent été qualifiée de spiritualiste (tout comme celle de Boutroux ou de Brunschvicg). Bergson n'a tout de même jamais voulu proposer de philosophie de l'histoire à partir de sa conception du temps et de la durée, parce qu'il considérait que toute philosophie de l'histoire était systématique et universaliste, or sa pensée s'opposait à tout esprit de système⁵.

⁴ Louis Althusser, *Philosophie et philosophie spontanée des savants* (1967), Paris, Maspero, 1974.

⁵ Cf. Alexis Philonenko, *Bergson*, Cerf, Paris, 1994, pp. 13, 43-44.

Le « spiritualisme » de Bergson était en outre étayé par une métaphysique reposant sur la méthode de l'intuition qui révélait – aux yeux des critiques les plus intransigeants – l'aspect irrationnel de sa philosophie. Certains détracteurs (dont Politzer) l'ont ainsi accusé d'être un penseur spiritualiste et irrationaliste. Il est vrai, au demeurant, que Bergson se voulait ouvertement métaphysicien, que sa philosophie était bien une métaphysique, et que ce qui l'intéressait le plus était l'esprit... Mais par ce dernier il désignait avant tout la conscience, notamment la conscience intérieure, et ensuite les mécanismes en jeu dans le « mental ». De surcroît, il a ignoré l'histoire dans ses écrits philosophiques.⁶

Les historiens, et pas uniquement ses contemporains, ne l'aiment guère pour plusieurs raisons : 1) la métaphysique, qui est censée se situer aux antipodes de la pratique historique, concentrée dans le concret et dans le vécu ; 2) l'irrationalisme et l'intuitionnisme dont il serait le théoricien, fustigés par les historiens qui tentent de transformer leur discipline en « science », pourvue d'une méthode – qui par essence ne peut pas être expérimentale – pourtant proche de celle des sciences expérimentales, notamment en ce qui concerne la recherche des causes et l'établissement de lois (cf. Charles Seignobos ou Henry Lévy-Bruhl, mais aussi Henri Berr et Marc Bloch) ; 3) le spiritualisme, qui contraste avec le matérialisme (au sens du réalisme) de la recherche historique qui, lui, cherche dans les faits matériels et la vie matérielle le déroulement réel du passé. L'histoire des historiens, notamment celle de Bloch, cherche à reconstituer la réalité du passé humain en appréhendant à la fois sa matérialité (l'histoire rurale par exemple, ou la société féodale, mais aussi l'histoire contemporaine de l'étrange défaite) et sa mentalité (la société féodale, encore, ou les rois thaumaturges ou les fausses nouvelles) ; 4) le psychologisme et l'individualisme de la conscience intérieure, qui conduirait Bergson à « oublier » toute la dimension sociale (critique notamment de Halbwachs à propos de la mémoire, reprise par Bloch). Au-delà des rejets des axes principaux de la pensée bergsonienne, les historiens de l'entre-deux guerres notamment, dont Bloch et Febvre, faisaient preuve d'un anti-philosophisme foncier, un signe distinctif des historiens français, qui méprisaient toute philosophie de l'histoire, telle que celle pratiquée par Spengler, Toynbee, Collingwood, mais aussi par Croce, Dilthey, etc.

Des historiens français, dont Bloch, ont cependant intériorisé et développé certains concepts bergsoniens. Deux raisons à cela. Il est bien évident, en premier lieu, que la pensée de Bergson, le plus grand philosophe français de l'époque, faisait l'objet de débats dans le cercle des historiens, les plus attentifs aux questions méthodologiques. En second lieu, certains aspects de la pensée bergsonienne se conciliaient – je tenterai de le démontrer – avec les propos et les convictions d'historiens tels que Bloch et Febvre. Le fait que Bergson n'ait jamais proposé de philosophie de l'histoire a sûrement favorisé ce processus. Nonobstant, je tiens à souligner qu'il est impossible de trouver un document prouvant l'influence directe de Bergson sur les historiens, qui ne le mentionnent presque jamais en note, ni ne le commentent dans leurs textes ou recensions, voire ne l'évoquent pas dans leur correspondance (à quelques exceptions près sans importance).

Bloch a été formé pourtant, entre autres, dans le milieu du Centre international de synthèse (CIS) où il a été encouragé dans ses nouvelles recherches. Le CIS détient un rôle clé dans le débat théorique et méthodologique, mais aussi philosophique, en histoire. Febvre et Bloch fréquentaient assidûment ce centre et avaient un respect profond pour son animateur, Henri Berr. Or Berr connaissait bien Bergson, le discutait et le commentait tant dans les réunions du CIS que dans ses ouvrages, dont le plus important, *La Synthèse en histoire*, était bien connu de Bloch. Berr avait une attitude critique ambivalente envers Bergson : il rejetait son anti-scientisme, lui reprochait sa bipartition rigide entre histoire et nature et le rapprochait de philosophes de l'histoire tels que Croce, Rickert, Naville, Windelband, etc. Il avait cependant saisi l'apport novateur de la pensée

⁶ Ses missions durant la première guerre mondiale lui avaient en revanche appris combien l'histoire était importante dans les décisions des affaires publiques.

bergsonienne comme de la critique de la causalité déterministe. Il appréciait également ses concepts de « tension vitale » et de « création vitale », les considérant essentiels pour l'histoire.⁷ Par ailleurs, il ne faut pas oublier que Bloch, dans sa jeunesse, admirait beaucoup la philosophie et se considérait lui-même un peu philosophe (« historien le matin, mais philosophe le soir », 1902⁸). Dans un *carnet* de 1906 intitulé « Méthodologie historique », il critiquait Renan (même si ce dernier restait pour lui un point de référence philosophique très important, notamment pour sa position à l'égard de la science) et écrivait sur un ton clairement bergsonien : « Le propre de la science me paraît au contraire être de cristalliser le devenir, en quelque sorte de le fixer pour le rendre intelligible, de le décomposer en lois statiques »⁹. En bon historien, il découvrira que le devenir, que l'on n'a jamais le droit de fixer, correspond à la *vitalité concrète* de l'histoire humaine, dont le sens est avant tout le *changement* et la *différenciation* (qui est au cœur de la pensée bergsonienne).

Bloch a rédigé tout au long de son œuvre des phrases aux accents bergsoniens. Elles ne sont certes pas nombreuses, mais surgissent toujours à des points cruciaux de sa réflexion. A tel point que J. Le Goff, dans la préface à la nouvelle édition de *l'Apologie*, écrit que « la pensée de Marc Bloch est convergente avec celle de Bergson, philosophie de la durée et de la fluidité de la pensée et de la vie »¹⁰. Il s'agit donc de comprendre comment cette convergence est possible et peut être cohérente.

Berr avait compris que certains concepts de Bergson, celui de métaphysique ou celui d'intuition par exemple, ne pouvaient plus être interprétés dans le cadre conceptuel que Bergson était en train de remettre en question (comme le déterminisme ou le mécanisme positiviste ou encore le rationalisme néokantien). Les thèses de Bergson avaient contribué à exalter la crise de la raison scientifique et philosophique du tournant du siècle et allaient dans la « bonne » direction, c'est-à-dire vers une remise en question des vieux acquis théoriques et de la tradition philosophique qui résistait à l'utilisation de certains concepts ou « paradigmes » – tels que « cause », « loi », « détermination » ou encore « vérité ». C'est cette démarche que Berr par exemple appréciait chez le philosophe et qui a probablement exercé une certaine influence sur Bloch.

Je me limiterai ici à quelques exemples.¹¹ S'il est certain que Bergson n'a jamais lu Bloch, alors que Bloch a assurément lu (quelque chose de) Bergson, il est possible de mettre en parallèle certains propos de leurs œuvres (et donc de leur pensée). L'exemple que je livre ici a pour unique objectif d'illustrer la réflexion ; une analyse attentive des textes en révèle bien d'autres. Dans *La pensée et le mouvant* (1903/1934, pp. 14-15) Bergson écrit à propos de « l'illusion du futur antérieur », qui consiste à projeter nos catégories du présent dans le passé, que « notre appréciation des hommes et des événements est toute entière imprégnée de la croyance à la valeur rétrospective du jugement vrai, à un mouvement rétrograde qu'exécuterait automatiquement dans le temps la vérité une fois posée. Par le seul fait de s'accomplir, la réalité projette derrière elle son ombre dans le passé indéfiniment lointain ; elle paraît ainsi avoir préexisté, sous forme de possible, à sa propre réalisation. De là une erreur qui vicie notre conception du passé ; de là notre prétention d'anticiper en toute occasion l'avenir ». Ainsi par exemple le « romantisme » d'un Rousseau aurait été créé

⁷ Henri Berr, *La Synthèse en histoire*, Paris, A. Michel, 1911, pp. 151-155.

⁸ Marc Bloch, *Histoire et historiens*, éd. Etienne Bloch, Paris, A. Colin, 1995, p. 3.

⁹ Ibid. p. 6

¹⁰ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, éd. Etienne Bloch, Paris, A. Colin, 1993, p. 22.

¹¹ Pour plus de détails sur le rapport de Bergson à l'histoire et sur le questionnement philosophique sous-jacent aux problèmes de la temporalité chez Bloch et Febvre, cf. Castelli Gattinara, *Les Inquiétudes de la raison*, chap. 6, et « Bergson e gli storici agli albori delle Annales », in : *Dimensioni e problemi della ricerca storica*, 1 (2000), pp. 47-75.

rétroactivement par le romantisme, se préfigurant dans le passé, comme le « capitalisme » dans la Rome impériale, etc.

Cette observation remet en question les liens de causalité en histoire, processus analogue à ce qui se déroulait au sein de la physique théorique et expérimentale. Cette remise en question fut l'un des aspects les plus dramatiques de la crise épistémologique des savoirs scientifiques et philosophiques de cette époque. La conception linéaire de la causalité, ascendante et progressive, souvent cumulative, crée en histoire cette illusion rétrospective. Bergson avait en ligne de mire un problème crucial de la critique historique dont d'autres s'empareront également après lui, ainsi qu'en témoigne par exemple Hannah Arendt, qui écrivait que le passé ne précède pas le présent, mais le suit, au sens où il émerge uniquement grâce à l'événement, qui seul illumine son propre passé et ne peut jamais en être déduit.¹² Cette vision implique naturellement la question de la continuité du temps historique, puisque la continuité est soutenue par l'illusion rétrospective qui établit des enchaînements cohérents par rapport au présent. Cette illusion peut en effet être à la base de la recherche des lois historiques et, par là, de la prévision : rien de véritablement nouveau ne pourrait alors se produire dans le temps, car ce qui est prévisible ne peut être radicalement neuf. La nouveauté est en effet déroutante et problématique. L'historien qui essaie de l'expliquer par l'illusion rétrospective, cherche notamment « l'explication de son présent à lui, et plus particulièrement de ce que son présent contiendrait de nouveauté »¹³ en lui ôtant son aspect novateur et différentiel, en lui trouvant des antécédents, des prémisses, des causes et des catégories dans lesquelles le faire entrer.

À cela aussi Marc Bloch « répond » dans *L'étrange défaite*, en évoquant les leçons de l'histoire et en soulignant que la seule vérité que nous pouvons tirer de l'histoire est une vérité différentielle, fondée sur une discontinuité foncière : « ses leçons ne sont point que le passé recommence, que ce qui a été hier sera demain. Examinant comment hier a différé d'avant-hier et pourquoi, elle trouve, dans ce rapprochement, le moyen de prévoir en quel sens demain, à son tour, s'opposera à hier »¹⁴, c'est-à-dire en quel sens il sera véritablement inédit. Bloch ajoute tout de suite après, pour confirmer que l'histoire, science d'expérience mais non expérimentale, est bien ancrée dans la réalité : « Elle est, en un mot, authentiquement une science d'expérience puisque, par l'étude des réalités, qu'un effort d'intelligence et de comparaison lui permet de décomposer, elle réussit, de mieux en mieux, à découvrir les va-et-vient parallèles de la cause et de l'effet ». En historien, il souligne donc que ce parallélisme s'oppose à l'illusion rétrospective et que le rapport entre cause et effet est bien plus complexe que ce que l'on affirmait communément. Le véritable historien, l'historien critique, doit donc toujours être conscient de ses illusions rétrospectives, il doit être conscient du fait que ses choix sont dictés par son présent et manipuler avec une grande attention critique sa capacité de travailler « à rebours »¹⁵.

C'est avec le même ton critique que le philosophe et historien des sciences Alexandre Koyré s'opposait à l'idée des précurseurs. Mais admettre cette critique suppose d'avoir totalement bouleversé la conception habituelle du temps saisi comme une ligne continue qui lie le passé à l'avenir, où les causes et les effets se succèdent mécaniquement. Chercher dans l'avant la cause de l'après, sa préfiguration, relevait aux yeux de Bloch, comme de Koyré ou de Arendt, de l'illusion rétrospective. Dès lors, il devient impossible de représenter la continuité du temps à l'aide de la métaphore de la ligne unique et continue. Or, la conception du temps chez Bergson allait précisément dans cette direction et permettait ce genre de déductions, par certains aspects

¹² Hannah Arendt, « Compréhension et politique » (1953), in : *Esprit*, juin 1980, p. 6.

¹³ Henri Bergson, *La Pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1938, p. 16.

¹⁴ Marc Bloch, *L'Étrange défaite*, Paris, Gallimard, 1990, p. 151, mais aussi Id., « Que demander à l'histoire », in : *Histoire et historiens*, p. 34.

¹⁵ M. Bloch, *Apologie*, p. 96.

paradoxaux, parce que la conception bergsonienne du temps est absolument continuiste, encore que cette continuité demande à être correctement comprise. La convergence entre les auteurs ne se révèle pas tant sur la critique de la linéarité causale, commune à plusieurs esprits critiques de l'époque, y compris les savants, que sur la conception de la temporalité qu'elle impliquait. Bergson était le seul en France à avoir longuement réfléchi à cette question.

Bloch et Bergson peuvent se rejoindre en ce domaine, parce qu'ils remettent tous les deux en question le rapport séquentiel entre passé et présent. L'historien rappelle à maintes reprises que notre rapport au passé n'est jamais innocent, que le passé en tant que tel n'existe pas, puisqu'il existe seulement en fonction des questions que le présent lui pose (par le travail des historiens). En d'autres termes, le passé n'existe que par le présent, « après-coup » pour ainsi dire, et non pas « avant-coup » : c'est le présent qui choisit le passé qui l'intéresse, lui donne un sens (dans la totalité sémantiquement amorphe de la durée) et lui garantit une existence effective, c'est-à-dire réelle. La continuité de certains phénomènes est construite *a posteriori*. C'est le choix de l'historien, dit Bloch, de la culture qu'il incarne, de la société à laquelle il appartient et des idéologies qu'il véhicule, qui construit un passé spécifique dans « l'immense et confuse réalité »¹⁶. Évidemment les choses ne se dirigent pas dans un seul sens, prédéterminé et inéluctable sur une ligne unique du temps, puisque à son tour le présent ne saurait exister sans le passé. « Le présent et le passé s'interpénètrent »¹⁷. L'un n'existe pas sans l'autre, mais leur rapport ne peut se concevoir uniquement en termes de conséquence. Il faut toujours garder à l'esprit le court-circuit entre les deux pour comprendre le sens réel et véritable (donc non illusoire) du passé. Cette approche implique une conception complexe de la temporalité.

Partant de considérations différentes, Bergson avait déjà pensé ce court-circuit et avait cherché à l'argumenter philosophiquement (naturellement sans le penser par rapport à l'histoire). Sa philosophie du temps comme durée et de la mémoire comme coextensive de la perception présente en rend compte. Pour Bergson, le passé, dans son intégralité (sa totalité), possède une qualité différente de celle du présent et coexiste avec lui à chaque instant¹⁸. Le présent ne devient pas passé, comme le croît l'illusion du sens commun, mais le présent suscite son propre passé et lui est « parallèle », pour reprendre le terme de Bloch.

Qu'est-ce donc alors que le passé, et de quelle façon recoupe-t-il le présent dans la théorie bergsonienne de la mémoire, pour qu'une philosophie de l'histoire devienne inutile, voire nocive ? Bergson démontre qu'une pensée de l'histoire ne peut être autre chose qu'une pensée de la mémoire. Le jeu entre passé et présent dans la mémoire est celui de l'histoire. Le savoir historique, cette forme du temps social humain, n'a aucun besoin d'une philosophie spécifique, puisque la mémoire existe déjà comme représentation. Bergson n'écrit pas une philosophie du souvenir, ni une philosophie de la mémoire universelle : histoire et mémoire s'interpénètrent et se présentent comme un mélange de passé et de présent qui découpe les plans de la réalité. Elles sont comme deux points de vue différents sur le même mélange. La mémoire est l'ensemble qualitatif que l'analyse philosophique se donne comme objet d'étude. En somme, c'est l'ontologie du mélange lui-même. L'histoire est le regard de l'entendement, la science qui doit rendre cet alliage utilisable. Il est certes possible d'en isoler les composantes, mais il est illégitime de les dissocier (la critique bergsonienne de l'associationnisme est précisément dirigée contre l'arbitraire avec lequel ce dernier a ignoré ce mélange, qui est l'un des aspects de la multiplicité qualitative). Adapter la philosophie à ce mélange et trouver les concepts correspondants, tel est le but de Bergson.

¹⁶ Ibid., p. 81 et 160.

¹⁷ Ibid., p. 237.

¹⁸ Pour ainsi dire, puisque le mot « instant » implique une acception du temps que Bergson réfute au nom de la durée.

Voilà donc comment les pages si importantes de l'*Apologie pour l'histoire* de Bloch sur le rapport entre passé et présent pourraient trouver une justification philosophique. Le philosophe parle à cet égard du rapport dynamique entre virtualité et actualisation : le passé reste toujours virtuel, alors qu'il est actualisé par un présent qui le suscite selon des plans, des articulations et des points de vue concrets et contingents. Passé et présent n'appartiennent donc pas à la même nature du temps. Parce qu'ils sont différents en nature, il est impossible de les situer sur la même ligne temporelle sans tomber dans une illusion : le passé relève en effet du domaine du souvenir, immatériel et impuissant, alors que le présent entre dans le domaine de la perception, qui détermine l'intérêt et l'action (puissante). Notre présent, dit Bergson, « est la matérialité même de notre existence » faite de sensations et de mouvements.¹⁹ Il élabore à cet effet un schème, un diagramme, qui a naturellement le défaut de tous les diagrammes, mais il permet de nous faire mieux comprendre ce qu'il entend. Il s'agit du fameux cône renversé dont la pointe mouvante touche un plan.

Le troisième chapitre de *Matière et mémoire* explique comment le passé reconquiert son influence perdue en s'actualisant, par une progression continue. À mesure qu'il passe du virtuel à l'actuel, les contours du souvenir se dessinent sur l'objet et tendent à limiter la perception. Le souvenir subit par là une différenciation, il change de nature, et son impuissance acquiert un certain pouvoir agissant qui se mêle au réel. Pour le représenter, Bergson recourt à l'image d'un cône renversé sur un plan. La pointe du cône, qui représente le présent qui se meut et renaît invariablement (le corps comme *lieu de passage*), est immergée dans le plan mobile de ma représentation actuelle de l'univers, des images et des actions de la réalité (également matérielle). Le cône indique la totalité des souvenirs accumulés dans la mémoire, et se trouve dans le passé. La base du cône forme donc une sorte de totalité ouverte de tout le passé sous toutes ses formes et dans toutes ses particularités, et ce passé se contracte en fonction des sections plus ou moins larges du cône, de la base à la pointe. Le présent sensori-moteur est le point de contraction maximum de la totalité de la mémoire, c'est une mémoire « quasi-instantanée à laquelle la véritable mémoire du passé sert de base ».²⁰

L'alliage de passé et de présent équivaut au mélange que nous donne l'expérience du sens commun, c'est-à-dire au mélange de perception et de souvenir, de matière et de mémoire. Dans l'expérience sensori-motrice, la réalité est donc indissociable de la conscience (qui en ce cas s'identifie à la totalité de la mémoire). L'objet de la perception crée une image qui le recouvre, dont les contours se modèlent et qui entretient avec lui un rapport de tension circulaire. Tout ébranlement suscité par l'objet pénètre l'esprit mais retourne ensuite à l'objet en formant une sorte de diagramme circulaire. Cette circularité permet à Bergson de situer la différence qualitative de ses différents plans – des coupes dans le cône – au centre de la mémoire, puisque « on ne saurait passer à des états de concentration supérieure sans créer de toutes pièces autant de circuits nouveaux qui enveloppent le premier, et qui n'ont de commun entre eux que l'objet aperçu »²¹. Le cercle le plus proche de l'objet contiendra simplement ce dernier et l'image consécutive qui le recouvre. Les cercles concentriques qui entourent l'objet indiquent des efforts croissants d'« expansion » intellectuelle. Chaque cercle implique la totalité de la mémoire, mais son « expansion » plus ou moins grande indique une contraction plus ou moins importante par rapport à l'objet²². Agir signifie alors « que cette mémoire se contracte ou plutôt s'affile de plus en

¹⁹ H. Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, PUF, 1996, p. 282.

²⁰ Henri Bergson, *Matière et mémoire*, p. 169.

²¹ *Ibid.*, p. 114.

²² *Ibid.*, p. 115 : « La même vie psychologique serait donc répétée un nombre indéfini de fois, aux étages successifs de la mémoire, et le même acte de l'esprit pourrait se jouer à bien des hauteurs différentes. Dans l'effort d'attention, l'esprit se donne toujours tout entier, mais se simplifie ou se complique selon le

plus, jusqu'à ne présenter que le tranchant de sa lame à l'expérience où elle pénètre»²³. C'est donc une activité mixte par excellence. Mais elle met en jeu deux natures différentes, qu'il ne faut pas confondre. La perception sert en effet à l'action, alors que le souvenir est impuissant par essence et appartient à ce que le philosophe appelle « le tout du passé », qui est virtualité pure, mais rend l'action efficace et sensée. À l'inverse, seule la mobilité du présent peut retailler et redécouper plus ou moins le tout de la mémoire pour l'actualiser.

D'un côté, la mémoire du passé présente au mécanisme sensori-moteur tous les souvenirs qui peuvent lui servir pour agir ou réagir (la « leçon » de l'expérience) ; de l'autre, le présent sensori-moteur fournit au passé (impuissant) les moyens de se matérialiser. Bergson résume ainsi ce double mouvement : « C'est du présent que part l'appel auquel le souvenir répond, et c'est aux éléments sensori-moteurs de l'action présente que le souvenir emprunte la chaleur qui donne la vie ».²⁴ Le tout du passé impuissant revêt un sens (sa coupe qui se réfléchit sur la pointe) uniquement en vertu des intérêts du toucher de la pointe sur le plan (le présent suscite le sens du passé, qui autrement dans son impuissance resterait dépourvu de sens). En ce sens, le passé ne « précède » pas le présent, il se donne 'en même temps' que le présent, parce qu'il y a 'coalescence' entre les deux : « D'un côté la perception complète ne se définit et ne se distingue que par sa coalescence avec une image-souvenir que nous lançons au-devant d'elle. L'attention est à ce prix [...]. Mais d'autre part [...], l'image-souvenir elle-même, réduite à l'état de souvenir pur, resterait inefficace. Virtuel, ce souvenir ne peut devenir actuel que par la perception qui l'attire. Impuissant, il emprunte sa vie et sa force à la sensation présente où il se matérialise ».²⁵

De quelle façon ce rapport entre présent et passé se rattache-t-il à la durée ? La réponse est simple : en vertu du mouvement perpétuel de la pointe du cône sur le plan. Aucun instant n'est semblable au précédent, parce que le cône s'enrichit incessamment de tout déplacement. Par conséquent, si la pointe devait par hasard passer une deuxième fois sur le même point du plan, son cône ne serait pas identique. Ce phénomène explique philosophiquement (ontologiquement) pourquoi l'histoire ne se répète jamais. De surcroît, la durée, telle que l'entend Bergson, n'est ni monolithique ni absolue. Bergson lui assigne un caractère concret et réel, qui est fondamental pour la distinguer de toute conceptualisation abstraite de la connaissance intellectuelle. C'est le temps neutralisé et aseptique, réversible et comptabilisable de la science physique newtonienne qui est homogène et absolu. Un temps qui est facteur d'une équation, indifférent aux objets concrets auxquels il s'applique. Pour Bergson, la durée a beau constituer un tout, elle est pluri-rythmique. Elle est multiplicité et hétérogénéité qualitative. Bloch et Bergson se rejoignent ici. À la fin du chapitre 4 de *l'Apologie*, Bloch explique que le temps humain dont s'occupe l'historien n'est pas un objet rigide et ne peut être soumis à une mathématisation rigoureuse : il suit des rythmes multiples et irréductibles au temps scandé par un instrument de mesure, qui le spatialise et le cristallise. Le temps humain est bien plus vaste et intangible : l'histoire ne saurait prétendre le connaître précisément, elle doit se contenter de saisir ses zones marginales. « Le temps humain, en un mot, demeurera toujours rebelle à l'implacable uniformité comme au sectionnement rigide du temps de l'horloge. Il lui faut des mesures accordées à la variabilité de son rythme et qui, pour limites, acceptent souvent, parce que la réalité le veut ainsi, de ne connaître que des zones marginales. C'est seulement au prix de cette plasticité que l'histoire peut espérer adapter, selon le mot de Bergson, ses classifications aux 'lignes mêmes du réel' : ce qui est proprement la fin dernière de

niveau qu'il choisit pour accomplir ses évolutions ».

²³ Ibid., p. 117.

²⁴ Ibid., p. 170.

²⁵ Ibid., p. 142.

toute science ».²⁶ Ceci est d'ailleurs la seule occurrence, dans le livre de l'historien, où apparaît le nom du philosophe.

Bergson avait déjà abordé la question de la durée aux rythmes multiples dans *Matière et mémoire*. Elle implique une philosophie de la temporalité que l'on ne trouve pas ailleurs : ni chez Renan, ni chez Boutroux, ni chez Brunschvicg.²⁷ Bergson la décrit ainsi : « Ce n'est pas [...] cette durée impersonnelle et homogène, la même pour tout et pour tous, qui s'écoulerait, indifférente et vide, en dehors de ce qui dure. Ce prétendu temps homogène, comme nous avons essayé de le démontrer ailleurs [dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*] est une idole du langage, une fiction dont on retrouve aisément l'origine. En réalité, il n'y a pas un rythme unique de la durée ; on peut imaginer bien des rythmes différents, qui, plus lents ou plus rapides, mesureraient le degré de tension ou de relâchement des consciences, et, par là, fixeraient leurs places respectives dans la série des êtres ».²⁸

La critique de Bergson à l'égard des sciences, et notamment des mathématiques, se fondait sur le fait qu'elles devaient mesurer le temps et le mouvement pour le traiter, mais qu'elles le faisaient en les réduisant à une série de points dans l'espace²⁹. Dans ce procédé de quantification fragmentaire du temps, les sciences en perdent l'essence fluente, c'est-à-dire la réalité essentielle, vivante et concrète : « Couramment, quand nous parlons du temps, nous pensons à la mesure de la durée, et non pas à la durée même [...] La durée du mouvement se décomposera alors en 'moments' correspondant à chacune des positions : Mais les moments du temps et les positions du mobile ne sont que des instantanés pris par notre entendement sur la continuité du mouvement et de la durée »³⁰. Pour sa part, Bloch rappelle que « l'historien ne pense pas seulement humain. L'atmosphère où sa pensée respire naturellement est la catégorie de la durée »³¹ et introduit ce qu'il entend par « temps historique », dont la catégorie est celle de la « durée ». Les sciences exactes, qui ne peuvent pas faire abstraction du temps, « le morcellent en fragments artificiellement homogènes [et] il ne représente guère plus qu'une mesure. Réalité concrète et vivante, rendue à l'irréversibilité de son élan, le temps de l'histoire, au contraire, est le plasma même où baignent les phénomènes et comme le lieu de leur intelligibilité »³². Ce qui s'explique par le fait que l'histoire, à l'inverse de la physique, n'est pas indifférente au fait qu'un changement ait eu lieu il y a mille ans ou hier. « Or, ce temps véritable est, par nature, un continu. Il est aussi perpétuel changement », parce que c'est « le flux de la durée » qui relie les périodes.³³

A lire les œuvres de Bergson, on est frappé de la ressemblance entre les deux auteurs, tant sur le plan du choix terminologique que sur celui des conceptions qu'il implique. Cette analogie ne se

²⁶ M. Bloch, *Apologie*, p. 185.

²⁷ Elle sera critiquée par Gaston Bachelard dans *La Dialectique de la durée*, Paris, PUF, 1936. Sur les rapports entre Bachelard et les historiens, cf. mes travaux cités à la note 11.

²⁸ H. Bergson, *Matière et mémoire*, p. 232. Il faut rappeler que ce livre de Bergson était connu par Bloch dont il avait critiqué la conception exclusivement psychologique et individuelle de la mémoire, qui contredisait la conception collective de Halbwachs (cf. la recension du livre de Halbwachs rédigée par Bloch dans la *Revue de Synthèse historique* de 1925 [reprise dans : *Histoire et historiens*, pp. 191-199]).

²⁹ Des points que la durée tracerait sur un espace imaginaire, qui équivaldrait à la série des positions sur lesquelles se projettent les instants de la séquence mesurée, puisque chaque mesure est un instant de temps et que la mesure totale est donnée par l'ensemble des mesures partielles ; ainsi la durée n'est plus un flux continu, mais est réduite à une quantité donnée d'instantanés figés une fois pour toutes, immobilisés sur le tracé laissé par sa projection.

³⁰ H. Bergson, *La Pensée et le mouvant*, p. 4 et 7.

³¹ M. Bloch, *Apologie*, p. 84

³² Ibid.

³³ Ibid., p. 85.

limite pas à la conception de la durée comme un flux, certainement inspirée de Bergson (ou du moins légitimée par sa pensée). Elle s'étend à d'autres concepts qui jouent un rôle important dans le statut scientifique de l'histoire selon Bloch : la critique du caractère artificiel des procédures scientifiques, par rapport à « la réalité concrète et vivante » revendiquée par le temps historique, qui constitue – il faut le souligner – le temps *véritable*, donc le temps réel et authentique. En outre, tant pour Bloch que pour Bergson, le temps mesuré semble être un temps irréel, affaibli, impropre : un « guère plus qu'une mesure » qui implique malgré lui une essence, une vérité que la mesure est inapte à saisir. Le *temps véritable* de l'historien est donc le *temps vécu et concret*. Cette notion indéfinie est fondamentale pour caractériser l'objet de la science historique, science qui tente de comprendre, de confronter, et non de mesurer. On retrouve presque exactement le même langage dans les écrits de Bergson, lorsque le philosophe souligne « la différence capitale qui sépare le temps concret, le long duquel un système réel se développe, et le temps abstrait qui intervient dans nos spéculations sur les systèmes artificiels ».³⁴

On retrouve d'autres analogies sur le rapport entre passé et présent, sur l'importance de la « vie » (filtrées par Pirenne et Berr), sur les rythmes multiples de la durée, enfin et surtout sur la conception du temps et du mouvement comme changement qualitatif fondant le réel. Pour l'historien qu'est Bloch, il est fondamental que le sens propre du mouvement de la durée soit le changement. C'est cela qui donne sens à l'histoire. Ses textes réitèrent maintes fois que l'histoire est « la science du changement » et du mouvement, et que c'est précisément par cela qu'elle est ancrée dans la réalité humaine, « coulée continue ».³⁵ Mais telle était aussi la conviction de Bergson, pour qui « le mouvement est la réalité même ».³⁶ Bloch, dans son dernier ouvrage inachevé, rédigé dans des conditions pénibles – privé de sa bibliothèque, il n'a pu compter que sur sa mémoire et son savoir – emploie plusieurs fois des termes – nous venons de le mentionner – dont la résonance bergsonienne est patente (durée, éternel changement, écoulement, mouvement continu, point d'inflexion, ligne du réel). Sans en exagérer l'importance, ces choix terminologiques confirment la possibilité d'une convergence possible, ou du moins d'une cohérence, entre la conception du temps développé par l'historien et une philosophie du temps (non de l'histoire) qu'il n'avait aucun intérêt à développer, mais que l'on peut reconnaître en partie chez Bergson.

Dans la perspective bergsonienne qui s'opposait à la méthode scientifique, la réalité du changement et de la durée était certes accessible par la méthode de l'intuition, un point qui a engendré beaucoup de malentendus. Pour Bloch en revanche, il était possible d'y accéder par la méthode scientifique proposée par l'histoire, à condition de ne plus la calquer sur celle des sciences exactes. Mais si au lieu de chercher une philosophie *de* l'histoire, l'on cherchait une philosophie *pour* l'histoire, dont la finalité serait de comprendre les enjeux d'une temporalité pensée comme multiplicité qualitative, alors il pourrait être fécond de faire le détour par certains aspects de l'œuvre de Bergson. Il serait impératif dans cette optique de mieux comprendre la différence de méthode entre l'intuition et la science, pour éviter le piège d'une opposition simpliste et réductrice³⁷. Ce faisant, l'histoire aurait été en quelque sorte susceptible d'opérer une sorte de compromis entre les deux méthodes : elle aurait pu être la forme du savoir qui mettait en crise leur séparation rigoriste, en faisant dialoguer la sensibilité intuitive et l'analyse critique.³⁸ Elle aurait pu montrer,

³⁴ Henri Bergson, *L'Évolution créatrice* (1905), Paris, PUF, 1983, p. 21.

³⁵ M. Bloch, « Que demander à l'histoire ? », in : *Histoire et historiens*, pp. 34 et 43.

³⁶ Bergson, *La Pensée et le mouvant*, p. 159.

³⁷ Voir par exemple comment la méthode de l'intuition peut se penser en termes épistémologiques, sans la réduire à un intuitionnisme spiritualiste, voire mystique ou romantique, in Gilles Deleuze, *Le Bergsonisme*, Paris, PUF, 1968.

³⁸ J'ai développé cet aspect dans *Les Inquiétudes de la raison*, chap. 6.

par sa pratique, qu'il était possible de dépasser le dualisme rigide de Bergson sans nécessairement tomber dans un réductionnisme du quantitatif et du mesurable.

Il est donc inutile d'aller chercher une essence rationnelle ou une idée de l'histoire pour thématiser les problèmes qui concernent le temps, et avec lui ses moments. Pour Bergson, l'intuition comme expérience philosophique joue aussi ce rôle : empêcher la fuite en avant, attirer l'attention sur le concret, sur son propre corps. C'est la raison pour laquelle il ne se préoccupe pas de « penser l'histoire ». Si l'histoire est « la science du changement » qui a pour objet le passé, il faut donc, avant de penser à l'histoire dans son ensemble (et, éventuellement, à l'Histoire avec une majuscule), réfléchir à ce que signifie changement et passé, temps et mouvement. Mais il faut les penser à partir des données immédiates de la conscience (qui pour Bloch est aussi conscience collective³⁹), sans exclure l'expérience sensori-motrice. *Matière et mémoire* est, paradoxalement, l'œuvre du philosophe qui aborde le plus les questions inhérentes à l'histoire sans que, cependant, le terme même d'histoire n'apparaisse, ou qu'exceptionnellement.

Chercher chez Bergson une philosophie de l'histoire reviendrait à trahir sa pensée de la durée et du temps. Mais savoir qu'il existe des convergences entre la pensée de Bergson et de Bloch peut nous aider à penser la crise de la raison non seulement à l'aide des références traditionnelles et des sciences, mais aussi des rapports implicites ou des rencontres (manquées seulement à un certain degré) qui révèlent une affinité dans l'approche (et la problématisation) philosophique. Au sein de la discipline historique, la crise s'articulait autour de la linéarité du temps historique, fondée sur la continuité causaliste passé-présent-futur. Cette crise a ouvert la voie à la fois à des conceptions discontinuistes en histoire des sciences (Koyré, Bachelard) et à une conception pluri-rythmée et multiple du temps en histoire en général. Le court-circuit passé/présent, la multiplicité des rythmes de la durée, la relativisation des scansion temporelles qu'on peut trouver tant chez Bergson que chez Marc Bloch en sont l'expression.

³⁹ Telle est la critique majeure de Bloch à l'égard de Bergson, non seulement dans son compte rendu sur le livre de Halbwachs, mais aussi dans une première rédaction du chapitre 4 de l'*Apologie*. Il y cite Bergson alors même qu'il développe sur les rythmes multiples du temps humain, expliquant que « ses mesures varient selon le rythme du mouvement collectif » (*Apologie*, p. 208).

Photographie, cinéma et les sciences de la culture autour de 1930 L'exemple des « techniques du corps »*

Philippe Despoix

Fin novembre 1934, Marc Bloch écrit à Lucien Febvre depuis Strasbourg : « Je regrette de n'avoir pas connu, pendant mon séjour à Paris, l'exposition de photographies aériennes. J'aurais fait le papier. Il est maintenant trop tard. Mais c'est (...) à ne pas laisser échapper. Le mieux ne serait-il pas de l'adresser à Leuilliot, dont je pourrai au besoin revoir les notes? » La rubrique d'enquêtes consacrée aux « plans parcellaires » des *Annales* de l'année suivante est en effet ouverte par un article de Paul Leuilliot portant le titre « Photographies d'avion et connaissance des réalités humaines » auquel fait suite une note de Bloch¹. On sait l'importance accordée par l'historien Marc Bloch à la photographie aérienne, technique dont il prit connaissance pendant la Première Guerre Mondiale. Ce type de clichés permettait d'apporter de précieux compléments à l'étude des cadastres, si décisive dans la différentiation des « régimes agraires » au centre de ses travaux d'histoire rurale. A son programme sur « les plans parcellaires en France », publié dans la première livraison des *Annales* en 1929, Bloch avait bientôt ajouté un addendum intitulé « L'avion au service de l'histoire agraire ».² Celui-ci posait les conditions dans lesquelles il deviendrait possible d'intégrer cette technique de manière critique à la discipline.

Dans la diversification des sources qui seraient désormais celles de l'historien les images devenaient un enjeu particulièrement important. En redoublant et en précisant le dessin cadastral, la reproduction photographique aidait à lire les traces des techniques agricoles, comme celle de la charrue à socle lourd, sur l'organisation du sol médiéval. Elle permettait de mieux cerner l'un des éléments qui, avec la topologie naturelle et les rapports de pouvoir, déterminaient la reconstruction blochienne des « régimes agraires » : celui de la technique de labour. On se souvient également du renvoi que Bloch avait fait à la photographie et au cinéma lorsque, dans l'introduction aux *Caractères originaux de l'histoire rurale française* (1931), il s'agissait de caractériser sa « méthode régressive » :

« Cette méthode ne demande pas une photographie qu'il suffirait ensuite de projeter, toujours pareille à elle même, pour obtenir l'image figée d'âges de plus en plus lointains ; ce qu'elle entreprend de saisir, c'est la dernière pellicule d'un film qu'elle s'efforcera ensuite de dérouler à reculons, résignée à y découvrir plus d'un trou, mais décidée à en respecter la mobilité »³.

En comparant le travail de l'historien à l'utilisation à rebours d'un procédé « chronophotographique » Bloch proposait plus qu'une métaphore : il attribuait implicitement une place aux nouveaux médias

* Ce travail s'inscrit dans un projet de publication en cours sur les rapports entre photographie et anthropologie

¹ Marc Bloch à Lucien Febvre, 23 novembre 1934, *Correspondance*, II, p. 177 (les références complètes des ouvrages et articles cités sont donnés en annexe). Cf. aussi l'article de Paul Leuilliot in : *Annales d'histoire économique et sociale*, 7 (1935), p. 155 sq., ainsi que la note de Marc Bloch : « Une nouvelle image du terroir. La mise à jour du cadastre », *ibid.*, p. 156 sq.

² Cf. Marc Bloch : « Qui de nous ne se souvient du temps où la photographie par avions était employée à déceler et à reporter sur la carte tranchées et boyaux ? », in : « Les plans parcellaires : l'avion au service de l'histoire agraire », *Annales d'histoire économique et sociale*, 2 (1930), p. 557 sq. Il semble que Bloch approfondit sa connaissance de la photographie aérienne lors d'un stage d'officiers de réserve en 1927 (je remercie François-Olivier Touati pour cette information).

³ Marc Bloch, *Caractères originaux*, p. 51.

de reproduction dans l'arsenal épistémique des disciplines historiques. Le passage cité sera repris presque mot pour mot dans le premier chapitre de *l'Apologie pour l'histoire*.⁴

Marc Bloch n'était certainement pas le seul parmi les historiens à découvrir un enjeu scientifique dans les médias photo-cinématographiques : Gadi Algazi a montré comment l'on pouvait également comprendre le travail effectué par Norbert Elias dans *Über den Prozess der Zivilisation* (1939) comme une reconstitution et un accéléré « filmographique » d'un certain nombre de gestes quotidiens élémentaires.⁵ Et l'histoire n'était ni la seule ni la première discipline à être profondément affectée par les nouvelles techniques de reproduction de l'image ou du son : cela était le cas bien entendu de l'histoire de l'art, mais aussi de la phonologie et de la musicologie comparée⁶, de même que de l'ethnographie et l'anthropologie.

Faute de pouvoir traiter la question dans son ensemble, je me concentrerai sur cette dernière discipline à partir des travaux contemporains de l'un de ses fondateurs en France : Marcel Mauss. J'analyserai plus spécifiquement l'importance décisive qu'ont jouée la photographie et le cinéma dans le déplacement épistémologique majeur que constitue sa mise à jour des « techniques du corps ». Les parallèles avec certains éléments de l'approche blochienne seront probablement patents – j'en laisserai juges les spécialistes. Il s'agit ici de reconsidérer la manière dont les médias de reproduction modernes participent non seulement d'une mise en crise des savoirs classiques fondés sur l'écriture, mais aussi, par intégration réfléchie de ces nouvelles techniques, de leur réagencement et de leur recomposition.

L'expérience de la guerre : Mauss et les techniques du corps

Anthropologue au savoir encyclopédique mais strictement livresque, les travaux de Marcel Mauss se situent à première vue tout à l'opposé d'une ethnographie de terrain. Outre ses séjours d'étude (en Hollande et en Angleterre) et sa mobilisation sur le front de la Première Guerre, il ne fit que deux autres voyages importants : le premier aux USA en 1926, le second au Maroc pour un bref séjour en 1930. Or, bien qu'apparemment marginales dans sa biographie intellectuelle, ces expériences extra-universitaires, celle de la guerre, puis celles de ses déplacements américain et nord-africain, constituent des césures déterminantes – telle sera ma thèse ici – dans la « découverte » essentielle de son oeuvre de maturité : les « techniques du corps ».

C'est, on le sait, en 1934 que ce concept fut pour la première fois développé en public par Mauss, lors d'une communication devant la Société de psychologie⁷. Rappelons en la thèse centrale : la technique ne commence pas chez l'homme avec l'instrument mais, *avant* ce dernier, avec le corps. D'où la nécessité d'étudier toutes les formes de techniques du corps, que ce dernier soit seul en jeu ou couplé à un outil, voire à une machine. Il est caractéristique que loin d'uniquement exposer sa thèse dans cette conférence, Mauss livre également – d'une manière typique de son enseignement oral – les conditions de sa découverte et les moments de sa formulation. La première expérience vécue où il entrevit la spécificité culturelle des techniques

⁴ Cf. Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire*, p. 65 ; cf. à ce sujet les analyses de Siegfried Kracauer, *History*, p. 51 ainsi que Ulrich Raulff, *Marc Bloch*, p. 65 sq. Du point de vue de la réorganisation du savoir au sein des sciences historiques la comparaison apparaît plus paradigmatique même que le fait que Bloch ait conçu l'importance du cinéma comme un objet d'enquête, cf. lettre à Febvre du 20 déc. 1935, *Correspondance II*, p. 359.

⁵ Voir G. Algazi : « Norbert Elias's motion picture » qui fait également référence à M. Mauss, en particulier p. 451 sq.

⁶ Sur cette discipline voir mon article : « Le médium technique : objet et *a priori* : archive phonographique et musicologie comparée », p. 343 sq.

⁷ « Les techniques du corps » (1934), paru dans le *Journal de Psychologie*, 32 (1936), repris dans : *Sociologie et anthropologie*, pp. 363-386, cité TC dans la suite du texte.

élémentaires, rappelle-t-il, fut celle du front. Mauss participa à la Première Guerre Mondiale d'abord comme interprète de la 27^e Division britannique, dans une fonction médiatrice entre troupes britanniques et françaises : position particulièrement opératoire pour observer la « traductibilité » non seulement des ordres mais aussi des gestes les plus quotidiens comme, par exemple, creuser des tranchées à la bêche. A chaque fois, remarque l'anthropologue, qu'une division française relevait une division anglaise ou inversement, il fallait changer de type de bêches – soit 8000 d'un coup – en raison des différentes techniques apprises.

C'est cependant par une progression en forme de « régression » que Mauss atteint le noyau de sa thèse. Celui-ci se cristallise autour de l'activité humaine la plus élémentaire, caractérisée par une absence (presque) complète d'instrument : la marche. La marche serait une technique au sens plein du terme : dans la mesure ou son rythme constitue un élément de cohésion du groupe, elle renvoie à un phénomène éminemment social. Voici le récit volontairement anecdotique de sa découverte :

« Vous savez tous que l'infanterie britannique marche à un pas différent du nôtre : différent de fréquence, d'une autre longueur. (...) Or le régiment de Worcester, ayant fait des prouesses considérables pendant la bataille de l'Aisne, à côté de l'infanterie française, demanda l'autorisation royale d'avoir des sonneries et batteries françaises, une clique de clairons et de tambours français. Le résultat fut peu encourageant. Pendant près de six mois, dans les rues de Bailleul, longtemps après la bataille de l'Aisne, je vis souvent le spectacle suivant : le régiment avait conservé sa marche anglaise et il la rythmait à la française. (...) Le malheureux régiment de grands Anglais ne pouvait pas défiler. Tout était discordant de sa marche. Quand il essayait de marcher au pas, c'était la musique qui ne marquait pas le pas. Si bien que le régiment de Worcester fut obligé de supprimer ses sonneries françaises » (TC, 367).

La scène fait songer à un « slapstic » : c'est à travers le grotesque de situation, à savoir l'échec répété de toute synchronisation entre le pas britannique et la marche à la française, que Mauss saisit que les techniques les plus élémentaires sont apprises de manière collective. Même la marche possède ses formes spécifiques, et l'élément commun entre elles se trouve dans les rythmes du corps – ici soutenus par la musique – qui la structurent.

Plus tard, détaché comme officier interprète à la 5e Division australienne – dont les pertes seront considérables –, Mauss put encore constater que la résistance de ses soldats tenait essentiellement à leur habileté corporelle : « [Les Australiens] avaient sur moi une supériorité considérable, écrit-il. Quand nous faisons halte dans les boues ou dans l'eau, ils pouvaient s'asseoir sur leurs talons, se reposer, et la « flotte », comme on disait, restait au-dessous de leurs talons. J'étais obligé de rester debout dans mes bottes, tout le pied dans l'eau. » (TC, 374) La position accroupie constitue donc une technique de repos très efficace dont Mauss, dans les tranchées, regrette que la civilisation occidentale se soit attachée à l'éradiquer. On le voit : bêcher, marcher, être au repos, observés dans ce brouillage du quotidien qu'était la guerre, devenaient des objets anthropologiques.

New York ou la réminiscence cinématographique

Si l'expérience du front « entre » les troupes anglaises et françaises guida le regard de Mauss vers les techniques du corps élémentaires, c'est celle de la culture américaine qui, par cinéma interposé, lui a révélé le potentiel de cette découverte. Invité par la Rockefeller Foundation dont il était un des correspondants français, Mauss séjourne à New York en mai 1926, suite à une période de travail extrêmement intensif – l'Institut d'ethnologie, entre autres, venait d'être fondé. Première étape d'une tournée américaine qui doit le mener dans les grandes universités, lui faire rencontrer – de Boas à Park – les figures importantes de sa discipline et tenir divers séminaires. Or Mauss,

épuisé, se voit littéralement cloué à un lit d'hôpital, vraisemblablement par une dysenterie. L'anecdote qu'il rapporte à ce sujet dans la conférence de 1934 apparaît tout à fait essentielle :

« Une sorte de révélation me vint à l'hôpital. J'étais malade à New York. Je me demandais où j'avais déjà vu des demoiselles marchant comme mes infirmières. J'avais le temps d'y réfléchir. Je trouvai enfin que c'était au cinéma. Revenu en France, je remarquai, surtout à Paris, la fréquence de cette démarche ; les jeunes filles étaient Françaises et elles marchaient aussi de cette façon. En fait, les modes de marche américaine, grâce au cinéma, commençaient à arriver chez nous. C'était une idée que je pouvais généraliser. La position des bras, celle des mains pendant qu'on marche forment une idiosyncrasie sociale, et non simplement un produit de je ne sais quels agencements et mécanismes purement individuels, presque entièrement psychiques » (TC 368).

Notons le terme de « révélation » employé ici et le paradoxal procès de connaissance qu'il recouvre. « J'étais couché, je n'avais le droit de rien faire et je m'ennuyais », rapportera-t-il plus tard à Ignace Meyerson.⁸ C'est dans un état extra-quotidien, hors de tout travail intellectuel, qu'a lieu la réminiscence cinématographique qui provoque la découverte.

On est étonné qu'à ce point Mauss n'évoque pas les travaux chrono-photographiques de Marey sur la locomotion humaine datant des années 1880 ; ou encore les enregistrements comparés des différents modes de marche entrepris dans son sillage par Félix Regnault. Dès 1895, à l'Exposition ethnographique de l'Afrique occidentale au Champ de Mars, celui-ci avait en effet fixé sur la pellicule des africains marchant et courant. Peu après, Regnault enregistrait le chef d'escadron du 34^e Régiment d'artillerie, Albert de Raoul, en marche et course dite « fléchie », s'inspirant des « sauvages » dans le but d'améliorer les performances du soldat français⁹ (voir Ill. 1). Une inspiration par le biais de ces expériences chronophotographiques qui touchaient de si près à son sujet aurait semblé logique de la part de Mauss : elle reste possible mais il n'y fait aucune allusion dans sa conférence, pas plus que dans ses écrits publiés.

En lieu et place d'une expérimentation scientifique, c'est un souvenir quasi-involontaire, qu'il convoque : une réminiscence cinématographique et la découverte, par recouvrement de deux images – celle actuelle des infirmières américaines et celle vue auparavant sur un écran parisien –, du caractère *singulier* de leur démarche. La perception d'une différence significative dans cette technique élémentaire qu'est la marche n'a pu être reconnue et énoncée qu'*a posteriori*, par voie de remémoration. Le paradoxe d'une telle découverte « épistémique », détachée de tout travail et révélée à travers une image cinématographique, fait écho au contraste entre la position couchée, inactive, de l'observateur et de l'action de marcher des infirmières. Effet de distanciation multiple pourrait-on dire : repos obligé dû à la maladie, éloignement du milieu parisien qui est le sien, remémoration filmique enfin. C'est bien « l'étrangement » cinématographique qui fonctionne comme médiation à l'origine de la chaîne réflexive *involontaire* aboutissant au concept de technique du corps¹⁰.

Le souvenir filmique que Mauss mentionne sans grande précision renvoie très certainement à la première moitié des années vingt. C'est la période de l'apogée du « cinéma muet » dont

⁸ Cité in : Michel Fournier, *Marcel Mauss*, p. 529 ; voir également les analyses proposées par J. M. Leveratto dans « Lire Mauss » et « Les techniques du corps et le cinéma », *Le Portique*, 17 (2006).

⁹ Voir Félix Regnault, « Exposition ethnographique de l'Afrique occidentale au Champs de Mars à Paris », *La Nature*, août 1895, p. 183 sq. ; et : *Comment on marche : des divers modes de progression, de la supériorité du mode de flexion* (1898) ; *La locomotion chez l'homme* (1913) ; ainsi que Marta Braun, « Marey, Muybridge, le sport et la race », p. 75 sq.

¹⁰ A ce propos voir Carlo Ginzburg, « L'étrangement », *A Distance*, p. 15 sq. On assiste ici comme à une variation sur les révélations de la mémoire involontaire qui préoccupent à la même époque également Maurice Halbwachs, cf. : *La mémoire collective*, p. 77 sq.

l'esthétique se concentrait sur la physiologie humaine et dont la puissance visuelle n'était pas troublée par la parole ; période également lors de laquelle le cinéma américain, à l'instar du jazz, commence à être largement diffusé en Europe. Il s'agit là de conditions propices à un déploiement du potentiel révélateur du nouveau médium : encore fallait-il, pour saisir la distance entre les deux continents, pouvoir rattacher la démarche américaine vue dans un film à Paris à celle, *réelle*, des femmes new-yorkaises.

Les effets de mimétisme social produits par les nouveaux médias de reproduction technique avaient d'ailleurs déjà été relevés dans la conférence sur « Les civilisations » que Mauss avait présentée à la première semaine internationale de synthèse en 1930 aux côtés, entre autres, de Henri Berr et Lucien Febvre. Il y avait insisté sur la nature de plus en plus internationale des faits de civilisation :

« Une nouvelle forme de communication, de tradition, de description, d'enregistrement des choses, même des choses du sentiment et de l'habitude, devient universelle : c'est le cinéma. Une nouvelle forme de perpétuation des sons : le phonographe, et un autre moyen de les répandre : la radio-téléphonie, en moins de dix ans, irradient toutes les musiques, tous les accents, tous les mots, toutes les informations, malgré toutes les barrières. Nous ne sommes qu'au commencement ».¹¹

C'est bien à partir de cette nouvelle situation de médiation technique généralisée qu'est formulée la découverte de la conférence de 1934 : parce que le médium cinématographique commence à s'universaliser et à diffuser largement les attributs quotidiens propre à chaque culture, il permet par là d'en percevoir l'évolution rapide, de saisir des différences dans l'espace et dans le temps non visibles auparavant. Tout se passe comme si l'enregistrement et la diffusion cinématographique d'un geste routinier autorisait la reconnaissance *a posteriori* de la technique du corps spécifique de laquelle il se différencie ou qu'il vient remplacer.

On sait les conséquences que Mauss tira de sa découverte pour l'enquête ethnographique dans son cours de 1935-36 consacré à la technologie : « L'ensemble des habitus du corps est une technique qui s'enseigne (...) Les techniques du corps seront étudiées à l'aide de la photographie et si possible au cinéma au ralenti »¹². Ainsi le médium qui avait révélé le caractère éminemment social de la marche humaine – le cinéma – devenait-il un instrument d'investigation et d'analyse de l'ensemble des techniques du corps, qu'il fût seul ou couplé à un outillage. Mauss proposera d'employer la photographie sous forme de séries dynamiques et d'utiliser parallèlement le cinéma au ralenti, tendant à lui donner par là une fonction photographique analytique. De manière comparable à celle de Marc Bloch à la même époque, c'est finalement une conception quasiment « chronophotographique » du médium que Mauss met en valeur pour la discipline anthropologique.

Ornement hiératique et acte technique : les silhouettes abyssines

Dès la conférence de 1934 cependant, Mauss poussait les conséquences de sa découverte à son point extrême : celui des relations entre technique du corps, magie et mystique. Il est fort probable que ce soit l'expérience directe des danses de possession chez les pratiquants marocains du culte du Bori, les Ghnaous, qui lui révéla comment une technique du corps – la danse musiquée – pouvait soutenir une expérience religieuse extatique. Il y aurait lieu de reconstruire ici le rapport

¹¹ Marcel Mauss, « Les civilisations : éléments et formes » (1930), in : *Sociologie et anthropologie*, p. 250 sq. ; voir la contextualisation qu'en propose E. Schüttzel dans « Der Fetischismus der Nationen und die Durchlässigkeit der Zivilisation. Globalisierung durch technische Medien bei Marcel Mauss (1929) », p. 158 sq.

¹² Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie*, p. 30.

possible de cette inflexion de la pensée de Mauss au seul véritable terrain ethnographique qui lui fut donné de faire lors de sa mission au Maroc pour l'Institut d'anthropologie.¹³ Cette expérience pourrait sans doute éclairer le fait qu'il achève sa conférence sur une ultime « réduction » de la notion de technique du corps, touchant cette fois à la « communication » avec les dieux : après la marche, les techniques de repos et de mouvement – dont la danse –, il évoque finalement la fonction déterminante des techniques du souffle et de respiration :

« Je crois que précisément il y a, même au fond de tous nos états mystiques, des techniques du corps qui (...) furent parfaitement étudiées par la Chine et par l'Inde, dès des époques très anciennes. Cette étude socio-psycho-biologique de la mystique doit être faite. (...) Quoique enfin la technique des souffles, etc., ne soit le point de vue fondamental que dans l'Inde et la Chine, je la crois beaucoup plus généralement répandue » (TC, 386).

En définissant la technique comme un « acte traditionnel efficace » porté par le corps et ses rythmes, Mauss s'éloignait foncièrement des conceptions qui dominaient l'anthropologie de l'époque : que ce soit celle de Frazer ou celle de son collègue Lévy-Bruhl qui ne voyaient dans la magie et la religion qu'un stade erroné ou précurseur de la science. A travers les techniques du corps, Mauss affirme au contraire une continuité, un entrelacement fondamental entre magie et technique : « Acte technique, acte physique, acte magico-religieux sont confondus pour l'agent » (TC 371). Telle est sans doute la formule qui condense le mieux le propos de sa conférence.

Je voudrais, pour éclaircir ce propos, faire appel à un document qui a pu confirmer Mauss dans l'idée de faire des techniques du corps un objet central d'investigation : il s'agit des matériaux visuels et des photographies rapportés par son « étudiant », Marcel Griaule, de la mission ethnographique qui lui avait été confiée en Abyssinie en 1928. Ces matériaux mettent particulièrement en relief les techniques quotidiennes d'un point de vue indigène. En 1933, Mauss cosignait en effet l'introduction au volume de Griaule, *Silhouettes et graffiti abyssins*¹⁴, publication pour l'essentiel composée de reprographies de dessins autochtones collectés et de photographies prises dans la région du Godjam par le jeune ethnographe. Bien que présentant des documents visuels exclusivement issus des églises abyssiniennes, ce n'est pas l'art religieux traditionnel que Griaule et Mauss retiennent en premier lieu mais deux formes apparemment plus marginales d'expression indigènes : les silhouettes à fonction décorative de la frise entourant les fresques sacrées des églises ; ainsi que les graffiti grotesques des jeunes abyssins qui utilisaient la moindre place disponible sur les murs de celles-ci pour s'exercer au dessin (voir Ill. 2).

La série de clichés photographiques publiée par Griaule procède quant à elle par vues de plus en plus rapprochées : vue tout d'abord de la bâtisse de l'église entourée de son bois sacré ; puis de l'intérieur avec ses grandes fresques à caractère religieux ; de clichés du peintre décorateur lui-même ; enfin des détails du damier ornemental dans lequel apparaissent les silhouettes *in situ*. L'utilisation du médium photographique a ici contribué à déhiérarchiser les éléments visuels ; elle a permis un « décentrement » du regard traditionnel qui consistait à voir dans le contenu religieux, ou sa forme iconographique, la principale singularité de cet art abyssin. A travers le recadrage et l'agrandissement photographique, ce qui se situait à la périphérie de l'art hiératique – son cadre ornemental, ou encore les « salissures » faites par les adolescents sur les murs libres – pouvait devenir un sujet d'enquête à part entière (voir Ill. 3 et 4).

Si les graffiti ont été décalqués sur place¹⁵, Griaule a pu faire reproduire sur papier, par le peintre local, un grand nombre des silhouettes de la frise encadrant les fresques sacrées. Elles

¹³ Cf. le rapport présenté à l'Institut français d'anthropologie (1930), cité sous le titre « [Sémites et africains au Maroc] », *Œuvres*, t. 2, p. 562 sq.

¹⁴ Marcel Griaule, *Silhouettes et graffiti abyssins*, Introduction de M. Mauss, Paris 1933.

¹⁵ Cf. Marcel Griaule, *Les flambeurs d'hommes*, p. 132.

représentent des scènes quotidiennes qui seront reproduites et regroupées de manière thématique dans la publication. Tant sur le plan de l'espace que comme genre graphique, ces silhouettes se situent « entre » un art hiératique strictement fixé par la tradition et le libre jeu d'apprentissage qui s'exprime dans les graffiti : « On peut, dans les dessins désignés sous le nom de silhouettes – écrivent Griaule et Mauss – voir entre l'art noble, cliché, et la licence des jeunes, un type intermédiaire qui marque les limites permises aux apprentis artistes professionnels ».¹⁶

Entourant les portes et les fenêtres du sanctuaire sur les surfaces desquels s'étalent les fresques représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, les silhouettes de petite taille sont peintes dans une sorte de damier blanc et noir. Entre tradition religieuse fixée et libre improvisation, elles montrent dans un jeu d'abstraction subtil des techniques de la vie courante. Le peintre Wouddié, qui décorait l'église de Zara-Brouk (dans la région d'Addiet) au moment où la mission ethnographique y séjournait, est à la fois l'auteur des fresques et de la frise photographiées par Griaule ainsi que celui des silhouettes équivalentes peintes, à sa demande, sur papier.¹⁷

Bien que provenant de la même main, les deux séries sont néanmoins très différentes : d'un côté des agrandissements photographiques de l'ornementation de l'église ; de l'autre des silhouettes reproduites de manière isolée par le peintre indigène, puis regroupées par l'ethnologue selon une taxinomie distinguant les techniques de construction, d'agriculture, de consommation, de guerre, de chasse, de commerce, de jeux etc. Dans les deux cas les silhouettes représentent les mêmes activités quotidiennes, y compris des techniques du corps élémentaires, telles la marche, la nage, la course, le saut, la lutte, etc. Il faut toutefois insister sur la différence d'agencement des motifs existant entre le damier à fonction ornementale et la mise série des silhouettes individuelles dans la publication de Griaule (voir Ill. 5) :

Si le « point de vue de l'agent indigène » a directement été intégré dans le matériau présenté par une reproduction de sa propre main, il a aussi été déplacé, réordonné dans un procès de connaissance qui lui est en partie hétérogène. Des silhouettes « côte à côte » (alternant avec des motifs abstraits) sur la frise originale se retrouvent publiées sur des pages différentes composées selon une taxinomie extérieure. Extraite de sa fonction périphérique de rythme ornemental, cette forme de représentation visuelle devient capitale pour l'ethnologue qui cherche à saisir les techniques élémentaires caractérisant la culture indigène du Godjam. La quasi-fusion entre le corps et ses instruments semble particulièrement bien évoquée par l'abstraction graphique du mouvement des figures. La technique de la silhouette rend en effet l'homme et son outil totalement homogènes – un peu à la manière de la photographie elle-même dont la puissance désanthropomorphisante a été souvent soulignée.

A travers ce double mouvement de réfraction et de décentrement par la graphie indigène et par la reproduction technique occidentale, les techniques du corps et de maniement de l'instrument apparaissent comme des éléments singularisant cette culture. Tout se passe ici comme si le couplage entre photographie européenne et silhouette africaine avait permis de « décomposer » l'acte technico-physique et sa signification artistique ou magico-religieuse sinon fusionnés. On notera d'ailleurs que parmi les centaines de clichés pris par Griaule se trouve une photographie représentant la même technique de portage de cruche que l'une de celles mises en silhouette par le peintre Wouddié (voir Ill. 6).

¹⁶ « Introduction », *Silhouettes et graffiti abyssins*, p. 6.

¹⁷ Cf. Marcel Griaule : « Ces œuvres relèvent d'une technique très différente de celle qui est employée pour les autres peintures, où l'artiste, prisonnier de règles étroites, travaille sans regarder la nature. Là au contraire, il prend ses modèles autour de lui et reproduit avec exactitude des gestes, des expressions, des détails typiques de la vie courante », in : *Silhouettes et graffiti abyssins*, p. 9.

Certes, le terme même de technique du corps n'apparaît pas dans le texte d'introduction signé de Mauss et Griaule (mais vraisemblablement rédigé par ce dernier seul). Toujours est-il que Marcel Mauss eut ce matériau devant les yeux au plus tard l'année précédant sa conférence de 1934. Il me semble également participer de la « condensation » photographique – de ce qui s'y énonce comme « techniques du corps ».

* * *

On peut finalement sans doute mieux saisir les accents offensifs, voire ironiques, d'une communication devant la Société de psychologie dans laquelle toute la démonstration de Mauss porte sur le caractère *non psychique individuel* des activités humaines et sur l'assise technique et corporelle des actions et des représentations sociales. La conséquence de cette affirmation sera tirée dans son cours d'ethnographie : c'est bien la clarification du rôle tenu par les techniques du corps qui aura contribué à définir anthropologiquement l'homme non comme *homo faber* ou encore comme un être de langage mais en premier lieu comme un « animal rythmique ». ¹⁸ Par ce biais, il rejoint d'ailleurs les travaux sur le rythme de Karl Bücher sur lesquels Marc Bloch s'était également appuyé, mais leur donne une portée paradigmatique beaucoup plus ample. ¹⁹ Dans la mesure où l'activité non consciente du corps passe au centre de l'attention maussienne, c'est bien « l'esprit » qui avec la formulation des techniques du corps perd toute fonction conceptuelle autonome. ²⁰ Nous avons vu que *l'a priori* d'un tel déplacement, de l'esprit vers le corps, a pour médiation la photo-cinématographie : « l'enregistrement sur films (...) nous permet de constater l'entrée du monde moral dans le monde matériel pur », rappellera encore Mauss dans son cours de 1936-37. ²¹

Marc Bloch, de son côté, écrira peu après dans « Technique et évolution sociale » (1938) :

« Longtemps le génie de la main fut beaucoup plus indépendant de la pure connaissance. Le Haut Moyen âge occidental, s'il a moins inventé qu'on ne l'a parfois cru (...), ne fut pourtant pas dans ce domaine sans fertilité. Or c'était l'artisan qui trouvait alors, non l'homme de pensée. (...) L'évolution des techniques (...) enseigne que l'historiographie, si elle veut vraiment comprendre l'homme, doit se faire comme lui artisan ; qu'autant ou davantage que bien des objets plus familiers à une tradition à la fois oratoire et faussement aristocratique, l'instrument le plus humble, l'esprit inventif du plus discret compagnon méritent d'arrêter nos regards ». ²²

Chez l'historien également, toute opposition entre « esprit » et « technique » a disparu, et la complémentarité postulée entre les deux termes relève d'un apprentissage de la vue qui a su intégrer les médias de reproduction modernes et découvrir le corps comme objet historique.

¹⁸ Cf. *Manuel d'ethnographie*, p. 85.

¹⁹ Voir Karl Bücher, *Arbeit und Rhythmus*, Leipzig 1896, ainsi que Peter Schöttler, « Marc Bloch und Deutschland », in : idem, *Marc Bloch*, p. 40 sq. La portée anthropologique de la question du rythme chez Mauss sera développée par son ancien élève André Leroi-Gourhan dans *Le geste et la parole* (1965).

²⁰ En voici la seule occurrence dans la conférence : « toutes ces techniques se range[ai]ent très facilement dans un système qui nous est commun : la notion fondamentale des psychologues, surtout Rivers et Head, de la vie symbolique de l'esprit ; cette notion que nous avons de l'activité de la conscience comme étant avant tout un système de montages symboliques » (TC 372).

²¹ *Manuel d'ethnographie*, p. 19 ; on trouve, à la même époque, une caractérisation presque semblable du cinéma chez Erwin Panofsky dans « Syle and Medium in the Moving Pictures », *Transition*, 26 (1937), p. 132.

²² M. Bloch, « Technique et évolution sociale », in : idem, *Mélanges historiques*, II, p. 836 et 838.



Illustration 1



Illustration 2

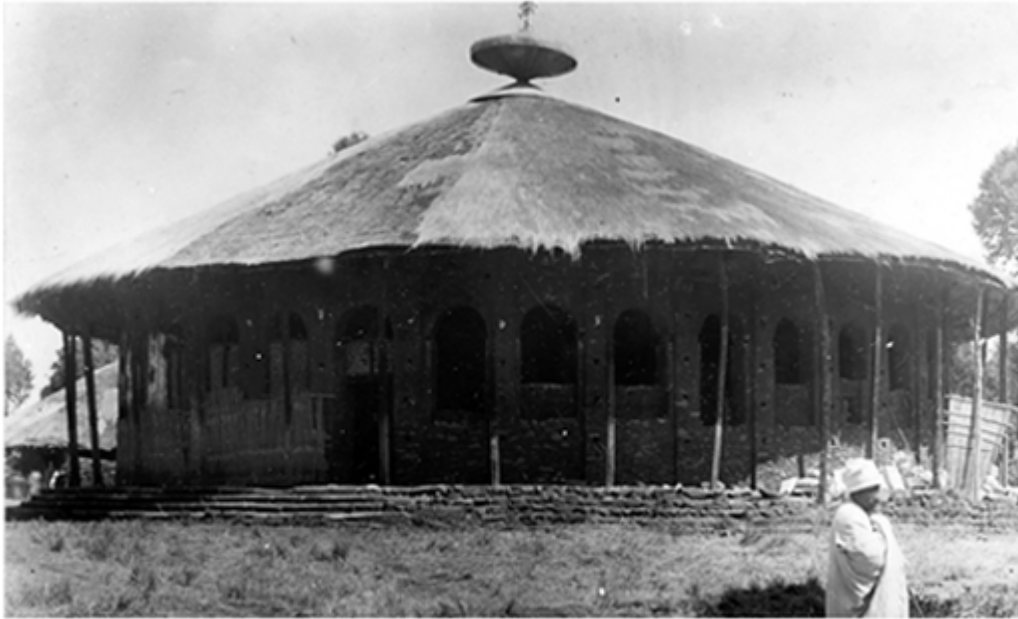


Illustration 3



Illustration 4



Illustration 5



Illustration 6

Liste des illustrations :

Illustration 1 : Photogrammes extraits du DVD : *Etienne-Jules Marey, Films chronophotographiques, 1890-1904*, Collection de la Cinémathèque française © 2005.

Haut : Homme noir, marche ; Exposition ethnographique de l'Afrique occidentale au Champs de mars à Paris ; Felix Regnault, Charles Comte, Etienne-Jules Marey, 1895, réf. FM – HN 1.

Centre : Homme noir courant ; *ibid.*, réf. FM – [HN 46].

Bas : Course en flexion (Oscar de Raoul) ; Felix Regnault, Charles Comte, Etienne-Jules Marey, 1895, réf. FM – H 15.

Illustration 2 : Planches extraites de : *Silhouettes et graffiti abyssins*, Marcel Griaule, Introduction de Marcel Mauss, Paris 1933.

Gauche : Silhouettes, Construction, Fig. 1-4, Planche I.

Droite : Graffiti no 3-7, p. 20.

Illustration 3 : Photographies extraites du même ouvrage

Haut : Fig. 3 – Eglise de Dabra Marqos, capitale du Godjam, Hors Texte II.

Gauche : Fig. 7 – Wouddié, peintre de l'église Zara-Brouk, Godjam, HT III.

Droite : Fig. 10 – Eglise de Zara-Brouk, porte ouest du sanctuaire, œuvre de Wouddié, HT V.

Illustration 4 : Photographies extraites du même ouvrage

Haut : Fig. 12 – Eglise de Zara-Brouk, porte ouest (détail), Hors Texte V.

Centre et bas : Fig. 14 et 15 – Silhouettes de l'église de Zara-Brouk, porte ouest (œuvre de Wouddié), HT VI.

Illustration 5 : Planches et photographies extraites du même ouvrage

Haut gauche : Consommation, Fig. 25-28, Planche VII.

Haut droite : Agrandissement de silhouettes, porte ouest, Fig. 15, Hors Texte VI.

Bas gauche : idem, Fig. 14, HT VI.

Bas droite : Jeux, Fig. 62-65, Planche XVII.

Illustration 6 : idem

Gauche : Fig. 27 – Portage d'une cruche dans le dos, détail Planche XVII.

Droite : Femme se rendant à la corvée d'eau, Godjam, Addiet, photographie Cl. Griaule 28 N 101

Bibliographie :

- Gadi Algazi, « Norbert Elias's Motion Pictures : History, cinema and gestures in the process of civilization », in : *Studies in History and Philosophy of Science*, 39 (2008), pp. 444-458.
- Marc Bloch, *Les Caractères originaux de l'histoire rurale française* (1931), Paris 1988.
- , « Technique et évolution sociale : réflexions d'un historien » (1938), in : Marc Bloch, *Mélanges historiques*, II, Paris 1963, pp. 833-838.
- , *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien* (1949), éd. Étienne Bloch, Paris 1997.
- Marc Bloch/Lucien Febvre, *Correspondance*, II, éd. Bertrand Müller, Paris 2003.
- Marta Braun, « Marey, Muybridge, le sport et la race », in : *E. J. Marey, Actes du colloque du centenaire*, éd. Dominique de Font-Réaulx, Thierry Lefebvre et Laurent Mannoni, Paris 2006, pp. 69-78.
- Karl Bücher, *Arbeit und Rhythmus*, Leipzig 1896.
- Philippe Despoix, « Le médium technique : objet et a priori. Archive phonographique et musicologie comparée », in : *Revue de Synthèse*, 129 (2008), pp. 341-361.
- Marcel Fournier, *Marcel Mauss*, Paris 1994.
- Carlo Ginzburg, *À Distance. Neufs essais sur le point de vue en histoire*, Paris 2001.
- Marcel Griaule, *Silhouettes et graffiti abyssins*, Introduction de Marcel Mauss, Paris 1933.
- , *Les Flambeurs d'hommes* (1934), Paris 1991.
- Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective* (1950), éd. Gérard Namer, Paris 1997.
- Siegfried Kracauer, *History. The Last Things Before the Last*, ed. Paul Oskar Kristeller (1969), Princeton 1995.
- André Leroi-Gourhan, *Le Geste et la parole*, t. II : *la mémoire et les rythmes*, Paris 1965.
- Jean-Marc Leveratto, « Lire Mauss. » et « Les techniques du corps au cinéma », in : *Le Portique*, 17 (2006), *Marcel Mauss et les techniques du corps*, <http://leportique.revues.org>
- Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie* (1947), Paris 1967.
- , *Sociologie et anthropologie* (1950), Paris 1985.
- , *Essais de sociologie*, Paris 1968.
- , *Œuvres, t. 2, Représentations collectives et diversité des civilisations*, éd. Victor Karady, Paris 1974.
- Erwin Panofsky, « Style and Medium in the Moving Pictures », in : *Transition*, 26 (1937), pp. 121-133.
- Félix Regnault, Cdt de Raoul, *Comment on marche : des divers modes de progression, de la supériorité du mode en flexion*, Paris 1898.
- =, *La Locomotion chez l'homme* (Travail de l'Institut Marey), Paris 1913.

Ulrich Raulff, *Marc Bloch. Un historien au XXe siècle* (1995), Paris 2005.

Peter Schöttler (éd.), *Marc Bloch – Historiker und Widerstandskämpfer*, Francfort/New York 1999.

Erhard Schüttpelz, « Der Fetischismus der Nationen und die Durchlässigkeit der Zivilisation : Globalisierung durch technische Medien bei Marcel Mauss (1929) », in : Stefan Andriopoulos, Bernhardt Dotzler (éd.), *1929. Beiträge zur Archäologie der Medien*, Francfort 2002, pp. 158-172.

Marc Bloch à la lumière de l'épistémologie historique des sciences de la nature de Gaston Bachelard*

Hans-Jörg Rheinberger

Notre colloque s'intitule « Marc Bloch et les crises du savoir ». Si je me sens à ma place pour parler des crises du savoir dans les premières décennies du 20^e siècle, je ne suis en rien un expert de l'œuvre de Marc Bloch. Apprendre à mieux le connaître a précisément été l'une des raisons qui m'ont poussé à répondre favorablement à la proposition de Peter Schöttler d'organiser ce colloque. Dans l'annonce du colloque, Peter Schöttler citait ce passage célèbre de l'*Apologie pour l'histoire* dans lequel Bloch évoque la « théorie cinétique des gaz, la mécanique einsteinienne et la théorie des quanta » ainsi que les nombreuses découvertes scientifiques qui ont « profondément altéré » l'image pétrifiée des sciences de la nature héritée du 19^e siècle, et que les scientifiques ont, à quelques rares exceptions près, donnée d'eux-mêmes et de leurs travaux. Marc Bloch se définissait lui-même comme quelqu'un qui ne pouvait suivre « autrement que de très loin » ces changements.¹ Mais ils lui ont donné le courage de ne pas penser la science historique ou la pensée historique comme la face opposée de celle présidant aux sciences de la nature. Bien au contraire, il s'est servi de la distinction interne aux sciences de la nature, que ce soit d'un point de vue synchronique – entre disciplines – ou diachronique – dans leurs évolutions historiques respectives –, pour poser que la science historique avait des objets et une rigueur spécifiques et pour lui accorder la place qui lui revient dans l'univers des sciences au même titre que toutes les autres, notamment les sciences de la nature, en sa qualité même de *science sui generis*. Ainsi qu'Otto Gerhard Oexle le notait avec discernement il y a une dizaine d'années en renvoyant à Ulrich Raulff : « Raulff a qualifié Marc Bloch de 'physicien de l'histoire', un 'homme qui voulait enseigner aux historiens à voir de nouveau et à s'attacher aux objets du monde matériel'. Mais cette qualification reste également vraie au sens strictement épistémologique, précisément lorsqu'on se réfère – comme Bloch lui-même – à la nouvelle physique de son époque. »²

Dans ce qui suit, j'aimerais vous présenter une brève esquisse de l'épistémologie historique des sciences de la nature de Gaston Bachelard, contemporain de Bloch, avec lequel il n'avait que deux ans d'écart. Tous deux ont en outre commencé par enseigner dans le secondaire et ont été envoyés sur le front durant la première guerre mondiale. Les experts de Bloch pourront peut-être tirer quelque chose de cette mise en perspective. Bachelard a répondu aux crises du savoir de son temps en proposant une nouvelle perspective sur l'histoire des sciences de la nature. La tâche n'est pas simple, mais je vais essayer autant que possible de dissocier l'image de la dynamique de l'objet, des sciences de la nature donc, de celle de leur étude, c'est-à-dire de l'épistémologie historique. Lorsqu'on renonce à suivre les délimitations traditionnelles entre sciences naturelles et humaines – pour reprendre les dénominations ancrées dans les deux cultures –, on relève des relations d'instruction réciproque, une attitude qui s'applique aussi aux réflexions méthodologiques de Bloch. Comprendre le mouvement historique des sciences de la nature est un atout pour saisir non seulement l'histoire du mouvement de l'histoire en général, mais aussi ce que cela signifie de

* Texte traduit de l'allemand par Valentine Meunier.

¹ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 45.

² Otto Gerhard Oexle, « 'Une science humaine plus vaste'. Marc Bloch und die Genese einer Historischen Kulturwissenschaft », in : Peter Schöttler (éd.), *Marc Bloch – Historiker und Widerstandskämpfer*, Francfort sur le Main, Campus, 1999, pp. 102–144 ; 133.

pratiquer l'histoire comme *science*. En forçant le trait, on pourrait dire que les principes de réflexion de la seconde sont l'objet d'analyse de la première.

Bachelard a forgé les grandes lignes de sa conception des sciences naturelles modernes entre 1925 et 1935, alors qu'il enseignait encore au collège de sa ville natale, Bar-sur-Aube, puis lorsqu'il est devenu professeur à la faculté des lettres de Dijon. Il est arrivé à la Sorbonne en 1940. Je n'ai pu établir si Bloch et Bachelard se sont connus personnellement. Pour autant que je le sache, Bachelard ne cite nulle part l'historien dans ses œuvres. Les résonnances sont pourtant frappantes entre *Le nouvel esprit scientifique*, rédigé par l'épistémologue au début des années 1930, et les réflexions méthodologiques de Marc Bloch, telles qu'on les trouve notamment dans *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*. Je les relèverai au fur et à mesure de ma présentation de la position de Bachelard. Il va de soi, comme mentionné plus haut, que la comparaison s'attache ici moins aux objets historiques de l'histoire ou de la nature – comme la structure féodale ou la structure atomique – qu'à une réflexion sur ce que Bloch considérait comme le *métier* d'historien.³ Il a occasionnellement décrit l'histoire comme une science « encore [...] en travail »⁴, comme Bachelard d'ailleurs parlait d'une « philosophie au travail », une philosophie sur laquelle, donc, l'on travaillait encore.⁵ Ces perspectives aboutissent, à mon sens, au delà du discours sur les « deux cultures », à se concentrer sur les propositions formulées durant les crises des années 1920, à savoir à repenser les sciences humaines et naturelles à partir de leurs méthodologies et de leur évolution historique.

L'événement scientifique décisif à l'origine du travail de Bachelard c'est la révolution qu'a connue la physique classique sur la base du développement des géométries non-euclidiennes à la fin du 19^e siècle, avec la théorie de la relativité d'Albert Einstein, puis avec la marche triomphale de la physique quantique au cours des années 1920.⁶ C'était inéluctable : on avait à compter, dans les sciences de la nature aussi, avec des alternatives. La vision du monde mécanique et rigide s'effritait. Il n'était plus possible de chercher simplement à creuser des concepts existants, il s'imposait aussi d'en formuler d'entièrement nouveaux. Le deuxième bouleversement a été le problème, âprement débattu au sein de la physique quantique, de l'influence de l'observateur sur les observations. Le facteur 'subjectif', qui était également amené à jouer désormais un rôle crucial dans le travail en sciences naturelles, remettait non seulement en question le rapport équilibré et jalonné entre les sciences de la nature et les sciences humaines instauré autant par des scientifiques que par des philosophes – il suffit de penser à Emil Du Bois-Reymond et à Wilhelm Dilthey. Il bousculait aussi la possibilité de l'existence même d'une quelconque forme d'objectivité au sens positiviste du terme. Cette révolution de la physique du début du 20^e siècle avait une autre conséquence encore. Elle permettait de reconsidérer la possibilité et l'éventuelle inutilité du dessein unitaire des sciences et a lancé une nouvelle réflexion en ce sens. Désormais, ce que l'on considérait comme la rigueur scientifique devait se conformer aux objets de l'enquête eux-mêmes et dépendait d'eux.

Processualité

Il n'est guère possible de ranger Bachelard dans une des écoles de philosophie des sciences traditionnelles. Dans la perspective philosophique de ses contemporains, il était plutôt un marginal qui n'entrait dans aucune tradition académique particulière. Employé des postes avant la guerre, il devient professeur de physique-chimie au collège de sa ville natale de Bar-sur-Aube, fonction qu'il

³ Notons qu'il serait pertinent en allemand de traduire métier par « Handwerk » ou artisanat, d'autant que dans l'introduction de son livre, Bloch se qualifie lui-même d'artisan. Bloch, *Apologie pour l'histoire*, p. 46.

⁴ Ibid., p. 151.

⁵ Gaston Bachelard, *Le rationalisme appliqué*, Paris, PUF, 1949, p. 9.

⁶ Cf. Françoise Balibar, « La 'crise' de la physique ». Dans ce cahier.

exerce de 1919 à 1930. Il prépare pendant ce temps une thèse en philosophie et est nommé en 1930 à l'université de Dijon. De là, sa carrière le mène finalement en 1940 à la chaire d'histoire et de philosophie des sciences à la Sorbonne où il succède à son ancien maître, Abel Rey. Dès son premier livre, *Essai sur la connaissance approchée* (1927), Bachelard s'est principalement attaché à définir ce qu'il a par la suite qualifié de *nouvel esprit scientifique* dans un ouvrage éponyme paru en 1934. Bachelard a étudié et présenté ce nouvel esprit scientifique principalement à la lumière de la physique et de la chimie de son époque. Il échappe à ses yeux fondamentalement aux alternatives philosophiques traditionnelles offrant de choisir entre rationalisme d'un côté et empirisme ou réalisme de l'autre. L'auteur propose de commencer par observer attentivement ce qui se passe au quotidien dans les laboratoires. Selon Bachelard par conséquent, la tâche de la philosophie des sciences ne consiste pas à dicter aux chercheurs les normes de leur savoir, à l'inverse, elle doit se familiariser avec les laboratoires et les ateliers du savoir. Dans ce processus, l'*histoire* des sciences – entendue comme le laboratoire par excellence de l'épistémologie – peut lui être foncièrement utile. Ainsi la pensée scientifique doit être considérée à partir de sa pratique et le vocabulaire nécessaire se forger dans le rapport à l'objet. Sa conclusion décisive est qu'il n'existe aucun système susceptible de tout inclure. Il faut s'accommoder de cette « impureté métaphysique », car elle se trouve au cœur du double caractère de la méthode scientifique dans laquelle expérience et raisonnement, réalité et raison, sont entremêlés de telle manière qu'il est proscrit de privilégier l'un ou l'autre camp. Ils entretiennent un rapport de transcendance réciproque indissoluble. Lorsque la science moderne « expérimente, il faut raisonner ; si elle raisonne, il faut expérimenter. Toute application est transcendance » écrit-il dans *Le nouvel esprit scientifique*.⁷

Pour peu qu'on ait l'*Apologie pour l'histoire* sous les yeux, les parallèles entre les deux ouvrages sautent aux yeux. Pour reprendre les termes de Marc Bloch, l'historien des sciences, tout comme l'historien 'général', ne pénètre dans le laboratoire « qu'après l'expérience terminée. Mais, si les circonstances le favorisent, l'expérience aura laissé des résidus qu'il ne lui sera pas impossible de percevoir de ses propres yeux. »⁸ Bloch, comme Bachelard, défend l'idée de se soustraire aux traditionnelles idées fixes, dans son cas « à l'obsession impérialiste ou monarchique » et de régler les divisions nouvelles sur « des phénomènes plus profonds ». ⁹ À l'instar de l'épistémologue, il plaide pour une histoire du détail : à l'encontre des « grands essais d'interprétation » qui sont en outre « privés de ce perpétuel renouvellement, de cette surprise toujours renaissante que la lutte avec le document est seule à procurer »¹⁰. Et comme Bachelard encore, Bloch pense que l'histoire doit forger son vocabulaire en étroite interaction avec l'objet d'enquête et ne pas se le laisser dicter par des systèmes supérieurs. « Son vocabulaire, l'histoire le reçoit donc, pour la plus grande part, de la matière même de son étude », lisons-nous dans l'*Apologie*.¹¹

Le terme de « réalisation » s'avère être un concept-clé pour comprendre la position de Bachelard connue sous le nom d'« épistémologie historique »¹². La science moderne vérifie en réalisant. Cette approche correspond à un réalisme technique qui est la marque de l'agir et de la pensée scientifique contemporaine. Bachelard donne donc un tour résolument technique à la problématique du sujet dans le processus gnoséologique. L'objectif est moins la vérité tout court et sa connaissance, c'est-à-dire moins la détermination de ce qui *est*, qu'un processus de « réalisation », c'est-à-dire de détermination de ce qui *peut être*. « En effet, il s'agit d'un réalisme de seconde position, d'un

⁷ Gaston Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique* (1934), Paris, PUF [Quadrige], 2004 p. 7.

⁸ Bloch, *Apologie pour l'histoire*, p. 71.

⁹ Ibid., p. 148.

¹⁰ Ibid., p. 91.

¹¹ Ibid., p. 136.

¹² Dominique Lecourt, *L'épistémologie historique de Gaston Bachelard*, Paris, Vrin, 1969.

réalisme en réaction contre la réalité usuelle, en polémique contre l'immédiat, d'un réalisme fait de raison réalisée, de raison expérimentée. »¹³

Nous touchons ici à un thème important que Bachelard aborde en détail principalement dans *La formation de l'esprit scientifique* paru en 1938 et qui sous l'expression-clé de « coupure épistémologique » marquera profondément la première phase de la réception de Bachelard à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Selon lui la pensée scientifique se forme en rupture avec l'expérience commune, « en polémique contre l'immédiat ». Cette conception est bien évidemment directement liée à l'évolution de la science physique de son époque et à la « Unanschaulichkeit » qui la caractérise. Ses concepts sont la plupart du temps contre-intuitifs et donc absolument inopérants pour mettre en évidence l'expérience immédiate, qui se révèle être un véritable « obstacle épistémologique ». ¹⁴ La pensée scientifique moderne est véhiculée constitutivement de façon instrumentale et donc indirecte. Rupture épistémologique et obstacle épistémologique restent cependant étroitement liés et sont toujours à l'œuvre, non seulement dans le passage de l'expérience commune à l'expérience scientifique, mais aussi dans le développement des sciences. Toute nouvelle connaissance, dans la mesure où elle est réellement nouvelle, est une rupture avec les acquis scientifiques, avec ce qui est clair ou à tout le moins devenu familier ; elle advient donc sous forme d'une polémique. « Toute vérité nouvelle naît malgré l'évidence, toute expérience nouvelle naît malgré l'expérience immédiate. »¹⁵

Le « réel scientifique » qui se réalise dans cette spirale de transcendance, son réalisme de seconde position, n'est en rien une chose en soi kantienne, mais doit se concevoir dans une *corrélation* consistante d'expérimentations selon les axes dans lesquels les concepts actifs et donc « réels » sont inscrits. « Le temps des hypothèses décosues et mobiles est passé, comme est passé le temps des expériences isolées et curieuses. »¹⁶ Les relations expérimentales – les systèmes expérimentaux¹⁷ – sont des arrangements récurifs dans lesquels émerge un savoir nouveau qui oblige à traquer sans relâche les conditions d'une intervention réussie. « Il y a là une raison de nouveauté méthodologique » dit Bachelard. « Les rapports entre la théorie et l'expérience sont si étroits qu'aucune méthode, soit expérimentale, soit rationnelle, n'est assurée de garder sa valeur. »¹⁸ Comment ne pas penser ici à la remarque de Bloch sur la pensée durkheimienne : « s[il elle] semble aujourd'hui dépassée, c'est pour tous les mouvements intellectuels, tôt ou tard, la rançon de leur fécondité. »¹⁹ Pour Bloch aussi en effet, le savoir historique est une chose « en mouvement »²⁰. Massimo Mastrogregori a démontré clairement que Bloch considérait le travail de l'historien précisément comme une expérience de cet ordre.²¹ « Si mon travail possède quelque originalité véritable », écrit Bloch dans un commentaire de *La société féodale* rédigé en 1938, dont Mastrogregori souligne l'importance, « c'est dans ces deux préoccupations – analyse structurelle, usage des expériences comparées, que je crois elle réside ». ²² Partant de la perspective des objets

¹³ Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, p. 9.

¹⁴ Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin, 1938.

¹⁵ Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, p. 11.

¹⁶ Ibid., p. 10.

¹⁷ Hans-Jörg Rheinberger, *Experimentalsysteme und epistemische Dinge. Eine Geschichte der Proteinsynthese im Reagenzglas*, Francfort sur le Main, Suhrkamp, 2006.

¹⁸ Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, p. 14.

¹⁹ Bloch, *Apologie pour l'histoire*, p. 44.

²⁰ Ibid., p. 42.

²¹ Massimo Mastrogregori, « The search for historical experience », in : *The European Legacy*, 9 (2004), pp. 439–453.

²² Marc Bloch, « À propos de *La société féodale* », in : *Cahiers Marc Bloch*, 2 (1995), p. 16.

réalisés dans des contextes expérimentaux, Bachelard a qualifié la science moderne de phénoménotechnique.²³ Dans l'expérience, « il faut que le phénomène soit trié, filtré, épuré, coulé dans le moule des instruments, produit sur le plan des instruments. »²⁴ À l'inverse, les phénomènes créés dans l'expérience peuvent aussi permettre de problématiser les hypothèses théoriques matérialisées dans les instruments. La phénoménotechnique « s'instruit par ce qu'elle construit. »²⁵ Dans sa thèse d'habilitation, *Das Experiment und die Metaphysik* [L'expérience et la métaphysique] soutenue à Hambourg en 1934, soit parallèlement à la sortie du *Nouvel esprit scientifique* de Bachelard, le philosophe et historien de l'art Edgar Wind a parlé dans un sens analogue d'un cercle qu'il est par principe impossible d'arrêter dans le cadre de la « restriction [inhérente aux sciences expérimentales] à une forme de savoir sur le monde, dont les outils du savoir sont des instruments qui ont leur place au sein de ce monde et dont les lois sont par conséquent soumises à ce monde ». Cette restriction implique en réalité « qu'une utilisation exacte des instruments suppose que nous connaissions les lois du monde auxquels il sont soumis. Toutefois, l'objectif de cet usage est bien précisément de commencer par déterminer ces lois. »²⁶ Cette causalité circulaire est précisément celle qui sous-tend le processus de la quête du savoir par l'expérience et – Bloch le rejoindrait là – est bien ce qui est à l'œuvre dans la recherche historique. Ainsi, dit Wind, « ce qui a été mis en évidence pour l'*instrument physique*, vaut également pour le *document historique*. »²⁷ D'un point de vue structurel, ils détiennent la même position. Le cercle ne se mord toutefois pas la queue, mais, et c'est là tout son pétillant, il est différentiel. Une fois que l'esprit scientifique s'est engagé dans *cette* voie de matérialisation du savoir, *il est forcé* de placer constamment ses instruments et expériences, tout comme ses concepts et théories, sous le signe du mouvement et du changement permanents. Non parce que la science moderne consiste en une convergence du sujet et de l'objet, de l'esprit et de la réalité qu'il conviendrait de préciser et dont on s'approcherait progressivement. Mais parce qu'elle est un « projet » : « dans la pensée scientifique, la méditation de l'objet par le sujet prend toujours la forme du projet ». ²⁸ La science ne se réalise que dans le projet. Or ce dernier n'existe que sous la forme de l'alternative à d'autres réalisations expérimentales possibles. Ce que Bachelard revendique en reprenant le concept des débats contemporains sur la complémentarité de la microphysique est précisément une « ontologie du complémentaire ». ²⁹ Il s'agirait d'une sorte de philosophie scientifique de la différence, la version douce d'une dialectique du contradictoire, par conséquent une théorie des processus de l'esprit scientifique. En soutenant cette position, Bachelard se place, sa remarque le confirme bien, sur un terrain ontologique. Il refuse de considérer la pluralité du savoir scientifique, qu'il défend ardemment, comme un arbitraire constructiviste. C'est pourquoi il fustige tout autant ses prédécesseurs conventionnalistes que les positions pragmatistes, qui ne font à ses yeux que capituler face au défi de forger une épistémologie adéquate du processus moderne d'acquisition du savoir. Il rejette leur « pluralisme atomistique » de l'arbitraire pour lui substituer un « pluralisme cohérent ». ³⁰ Si Peter Schöttler souligne avec force l'importance qu'accordait Bloch à la comparaison entre histoire et sciences de la nature, ³¹ ne

²³ Cf. Hans-Jörg Rheinberger, *Epistemologie des Konkreten*, Francfort sur le Main, Suhrkamp, 2006, chapitre 2.

²⁴ Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, p. 16.

²⁵ Ibid., p. 17.

²⁶ Edgar Wind, *Das Experiment und die Metaphysik* (1934), Francfort sur le Main, Suhrkamp, 2001, p. 73.

²⁷ Ibid., p. 84.

²⁸ Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, p. 15.

²⁹ Ibid., p. 20.

³⁰ Ce terme apparaît en 1932 dans le titre de l'ouvrage : Gaston Bachelard, *Le pluralisme cohérent de la chimie moderne*, Paris, Vrin, 1932.

³¹ Peter Schöttler, « Marc Bloch et les crises du savoir ». Dans ce cahier.

voyant qu'une différence graduelle entre « faits historiques » et « phénomènes de la nature »³², il semble légitime de penser qu'il existe ici de véritables résonances entre l'historien et l'épistémologue historique, qui correspondent à un réalisme réfléchi du second degré.

Communauté

Le second point que je souhaite évoquer brièvement est l'image qu'avait Bachelard de la constitution sociale de la science. La communauté intervient à plusieurs niveaux. Le premier nous conduit au cœur de l'épistémologie « non-cartésienne » de Bachelard.³³ Au regard de deux axes, le processus moderne d'acquisition des savoirs doit s'envisager comme un processus profondément médiaté qui met en jeu la relation cartésienne entre le moi pensant et la perception du monde. J'ai déjà esquissé l'un de ces axes : la production du savoir scientifique se réalise par des instruments. Dans l'expérience, sujet et objet ne se font pas directement face, mais s'engagent par le biais d'instruments dans un processus d'instruction mutuelle. Tout comme les phénomènes techniques, objets de la science moderne, ne sont pas tout simplement trouvés mais se réalisent dans l'expérience et doivent ensuite dans leur individualisation, sciemment produite par l'expérience, être à nouveau replacés en corrélation, l'esprit scientifique se réalise uniquement dans ce processus. Il n'existe qu'en tant qu'histoire des imbrications des phénomènes qu'il étudie. L'autre axe découle du fait que le processus scientifique moderne est la somme du travail de plusieurs personnes et qu'il doit donc également être véhiculé entre les sujets intéressés. La science contemporaine est une entreprise collective, menée et portée par une communauté. Bachelard y voit ici la « valeur à la fois réelle et sociale de l'objectivation ».³⁴

Un second niveau se trouve dans la différenciation, pour ne pas dire la fragmentation, des champs d'investigation des sciences expérimentales. Ils sont autant d'îlots ou de cultures « d'accession à une émergence », pour reprendre la formulation de Bachelard dans un de ses ouvrages tardifs, *Le rationalisme appliqué* (1949).³⁵ Cette différenciation réside dans la nature même de l'expérience, qui doit toujours accomplir son travail sur des faits particuliers inscrits dans des contextes concrets. Des cantons de micro-rationalités sont créés autour de ces faits particuliers qui peuvent être marqués par des problèmes et des conditions matérielles externes fort divers et qui ont tous leur propre complexité épistémologique. Mais selon Bachelard, la philosophie des sciences doit s'intéresser à ces détails si elle veut être à la hauteur des sciences de son temps. Ainsi qu'il l'a formulé dans sa *Philosophie du non* parue en 1940, on a besoin d'une philosophie « dispersée » ou « distribuée ».³⁶ Chaque ensemble de problèmes signifiants, chaque arrangement expérimental d'une certaine fécondité, chaque équation même, requiert sa propre réflexion philosophique. Bachelard a défendu tout au long de son œuvre cette épistémologie du détail.

À l'inverse de nombre de ses contemporains qui déploraient le processus de morcellement des sciences en disciplines toujours plus spécialisées au motif qu'il était nuisible à la culture scientifique générale, Gaston Bachelard a toujours souligné le caractère productif de cette évolution. Ces îlots de rationalité scientifique ne sont pas des disciplines compartimentées, mais des petites formations, cantons ou districts, qui peuvent rapidement se constituer autour d'un instrument ou d'une expérience, dont les contours sont hautement mobiles et peuvent disparaître épisodiquement ou

³² Marc Bloch, « Que demander à l'histoire ? » (1937), in: *Histoire et historiens*, Paris, Armand Colin, 1995, p. 38.

³³ Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, p. 11.

³⁴ Ibid., p. 15.

³⁵ Gaston Bachelard, *Le rationalisme appliqué*, Paris, PUF, 1949, p. 133.

³⁶ Gaston Bachelard, *La philosophie du non, essai d'une philosophie du nouvel esprit scientifique*, Paris, PUF, 1940, pp. 12 ; 15.

fusionner avec d'autres entités. Ces entités sont extrêmement flexibles du point de vue épistémique. Précisément parce qu'elles sont rattachées de façon très lâche à d'autres cantons, des révolutions ou des substitutions peuvent se produire en leur sein, dont les conséquences – comme l'ampleur – ne s'avèreront qu'*a posteriori*.

Marc Bloch, à l'instar de Bachelard, s'est aussi approché des sciences à partir de ces « cultures de l'émergence », c'est-à-dire à partir de la structure du processus de recherche et non de celle de son organisation académique. Il me semble que c'est là un point essentiel. À l'instar du philosophe encore, Bloch a souligné qu'il fallait insister sur la nature spécifique de chaque objet en histoire : « chaque type de phénomènes a son épaisseur de mesure particulière et, pour ainsi dire, sa décimale spécifique » dit-il dans l'*Apologie*.³⁷ Il faut examiner en détail chaque type de phénomène. « Le danger commence seulement quand chaque projecteur prétend à lui seul tout voir ; quand chaque canton du savoir se prend pour une patrie. »³⁸ Ici aussi, Bloch se réfère aux sciences de la nature qui opèrent leurs délimitations sans invoquer sempiternellement leurs droits : « Les physiciens et les chimistes sont plus sages – que nul, à ma connaissance, n'a jamais vu se quereller sur les droits respectifs de la physique, de la chimie, de la chimie physique ou – à supposer que ce terme existe – de la physique chimique. »³⁹ Le « travail par équipes » permet d'éviter ces querelles ; le chercheur en histoire dépend donc existentiellement des « rapports d'autrui ».⁴⁰ C'est aussi ce projet d'une plate-forme pour les « rapports d'autrui » qui sous-tend la création de la revue des *Annales* et dans lequel réside sa fécondité pour la recherche historique jusqu'à ce jour.

Historicité

J'aimerais terminer en évoquant la forme spécifique de l'historicité dans l'épistémologie de Bachelard. Une de ses convictions profondes est que « l'esprit scientifique est essentiellement une rectification du savoir ». Il « juge son passé historique en le condamnant. Sa structure est la conscience de ses fautes historiques. Scientifiquement, on pense le vrai comme rectification historique d'une longue erreur, on pense l'expérience comme rectification de l'illusion commune et première. »⁴¹ Fondamentalement, toute vérité scientifique d'aujourd'hui risque de finir comme une erreur du passé. C'est cela qui constitue l'historicité particulière, constitutive, des sciences ; elles sont toujours poussées à se transcender et restent cependant récursives, au sens où elles sont toujours historiquement rattachées à un stock de problèmes changeants. Ce processus explique précisément que « l'histoire des sciences apparaîtra alors comme la plus irréversible de toutes les histoires ». ⁴² Au moment même où le savoir se réalise par le biais de telles associations polémiques et « dès l'instant où la connaissance a une histoire », la structure de l'esprit devient « variable »⁴³, en d'autres termes, il se pluralise et se diversifie dans sa concentration sur un objet. Par conséquent, le savoir scientifique ne peut se définir comme un système d'énoncés, mais comme un processus évolutif. Ce n'est pas dans l'unité de la conscience du moi individuel pensant qu'il trouve sa légitimité mais dans la structure historique de son potentiel de substitution. Pour Bachelard, l'épistémologie non-cartésienne est par conséquent « par essence, et non par accident, en état de crise ». ⁴⁴ En définitive la crise ne touche donc pas le savoir de l'extérieur, elle est son principe

³⁷ Bloch, *Apologie pour l'histoire*, p. 151.

³⁸ Ibid., p. 131.

³⁹ Ibid., p. 49.

⁴⁰ Ibid., p. 80, 123.

⁴¹ Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, p. 177.

⁴² Gaston Bachelard, *L'activité rationaliste de la physique contemporaine*, Paris, PUF, 151, p. 27.

⁴³ Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, p. 177.

⁴⁴ Ibid., p. 166.

moteur. Toute méthode scientifique « se risque dans une acquisition » –, et elle acquiert ce droit au risque en vertu de sa légitimation par une acquisition antérieure.⁴⁵

Marc Bloch n'affirme pas autre chose pour la recherche historique quand il écrit : « les méthodes dont nous chercherons à peser le degré de certitude seront celles dont use, réellement, la recherche, jusque dans l'humble et délicat détail de ses techniques ». L'histoire en tant que « science en marche », doit faire ses preuves sur tous les fronts et, conjointement, ne cesser de se surpasser.⁴⁶ La découverte, selon Bloch, signifie « surprise et dissemblance. » L'historien doit s'y exposer faute de quoi son travail ne « serait guère profitable, ni amusant ».⁴⁷

L'irréversibilité de l'histoire ne légitime pourtant pas, loin s'en faut, une évolution impérieuse au sens d'une téléologie du progrès. Il n'y a pas ici de « rationalisme historique » hégélien qui préside aux abolitions (*Aufhebungen*) de l'histoire des sciences et de leur épistémologie historique. Pour Bachelard les découvertes scientifiques sont et restent des phénomènes émergents. Elles ont un caractère événementiel et si elles forment une chaîne, chaque maillon est soumis à une contingence historique particulière. En reprenant les termes de l'un de ses contemporains, le physicien des quanta Louis de Broglie, Bachelard pense que « bien des idées scientifiques d'aujourd'hui seraient différentes de ce qu'elles sont si les chemins suivis par l'esprit humain pour y parvenir avaient été autres ».⁴⁸ En définitive, c'est bien l'épistémologie historique qui a la tâche de se transcender elle-même et de concevoir son propre savoir comme une connaissance évoluant dans l'histoire – à tout le moins si elle prend au sérieux sa propre ambition contemporaine et cherche à relever le défi de son époque en se frottant aux dernières découvertes scientifiques, un idéal que Bloch revendiquait aussi pour l'histoire.⁴⁹ « En suivant l'idéal de tension moderniste, que je propose pour l'histoire des sciences, il faudra que l'histoire des sciences soit souvent refaite, soit souvent reconsidérée » résume Bachelard.⁵⁰ Avec les constellations du savoir qu'elle analyse en détail et dont elle étudie les micro-dynamiques, l'épistémologie historique devient alors elle-même une entreprise en évolution. Pour conclure avec Bloch, l'analyse elle-même s'élabore et se transforme dans l'analyse des « raisons des choses et de leurs mutations ».⁵¹

⁴⁵ Gaston Bachelard, « Le problème philosophique des méthodes scientifiques » (1951), in : *L'engagement rationaliste*, Paris, PUF, 1972, p. 39.

⁴⁶ Bloch, *Apologie pour l'histoire*, pp. 42–43.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 113.

⁴⁸ Bachelard, *L'activité rationaliste de la physique*, pp. 21–22 (citant : Louis de Broglie, *Physique et microphysique*, Paris, A. Michel, 1947, p. 9).

⁴⁹ Cf. la belle présentation d'Ulrich Raulff, « Vom Ursprung zur Aktualität. Marc Bloch, die Zeitgeschichte und das Problem der Gegenwart », in : Schöttler, *Marc Bloch*, pp. 195–217.

⁵⁰ Bachelard, *L'engagement rationaliste*, pp. 143–144.

⁵¹ Marc Bloch, *L'étrange défaite*, Paris, Gallimard [Folio], 1990, p. 151.

La « crise » de la physique

Françoise Balibar

« Puisque là même ce gabarit a cessé de s'appliquer »

En 1941, n'ayant accès à aucune grande bibliothèque, loin de ses livres, Marc Bloch écrit *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*. Les temps lui semblent propices à une évaluation raisonnée de la « prétention » de l'histoire à être une science. Pour la raison que les sciences elles-mêmes, et singulièrement celle qui sert de prototype aux autres, la physique, sont en train de changer de visage. Le modèle d'une science pleinement démonstrative, ne correspond plus à la réalité de la science telle qu'elle est en train de se faire. En descendant du piédestal sur lequel on l'avait juchée, la science (la physique) s'est rapprochée, sur l'échelle imaginaire de la « connaissance authentique », du niveau atteint par l'histoire : l'idéal de scientificité n'apparaît plus comme hors d'atteinte. La question de savoir en quel sens l'histoire peut être considérée comme une science peut être examinée sur de nouveaux frais.

« Si incertaine que demeure, sur tant de points, notre route, nous sommes, me semble-t-il, à l'heure présente mieux placés que nos prédécesseurs immédiats pour y voir un peu clair. Les générations qui sont venues juste avant la nôtre, dans les dernières décades du XIXe siècle et jusqu'aux premières années du XXe, ont vécu comme hallucinés par une image très rigide, une image vraiment comtienne des sciences du monde physique. Étendant à l'ensemble des acquisitions de l'esprit ce schéma prestigieux, il leur semblait donc ne pouvoir exister de connaissance authentique qui ne dût aboutir à des démonstrations d'emblée irréfutables, à des certitudes formulées sous l'aspect de lois impérieusement universelles. C'était là une opinion à peu près unanime. »¹

L'évènement intellectuel auquel Marc Bloch fait référence est bien évidemment l'émergence d'une « nouvelle physique », dont il identifie, avec un flair assuré, les trois moments forts² : la construction de la mécanique statistique (ou théorie cinétique des gaz) par Boltzmann, autour de 1880 ; l'élaboration de la théorie de la relativité einsteinienne (1905 et 1916), la constitution de la mécanique quantique (aux alentours de 1927). Pour Marc Bloch, ces trois théories nouvelles ont eu pour effet de faire chavirer le « schéma prestigieux » d'une science démonstrative *more geometrico*, dont Newton est (selon la doxa) le représentant emblématique. Les nouveaux développements de la physique théorique ont montré que « pour ne pas s'avérer capables de démonstrations euclidiennes ou d'immuable lois de répétition, une connaissance [peut], néanmoins prétendre au nom de scientifique ». Et de conclure, puisque la physique, elle-même, a dû renoncer à son idéal altier : « Nous ne nous sentons plus dans l'obligation de chercher à imposer à tous les objets du savoir un modèle intellectuel, uniforme, emprunté aux sciences de la nature physique ; puisque là même ce gabarit a cessé de s'appliquer tout entier ».³

Marc Bloch se fonde pour écrire ces lignes sur ce qu'il a lu et entendu dans les années 30 concernant les trois théories mentionnées, lesquelles – et plus particulièrement la mécanique quantique – ont donné lieu à un débat d'idées, dépassant largement le cadre de la communauté des physiciens, impliquant de nombreux philosophes.

¹ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien* [1941-1943], éd. Etienne Bloch, Paris, A. Colin, 1997, p. 43-44.

² *Ibid.*, p. 45.

³ *Ibid.*

Ce qui frappe à la lecture de ces lignes, c'est l'originalité du point de vue qui y est développé, sensiblement différent de celui exprimé par les commentateurs à la même époque. Pour Marc Bloch, l'évolution récente de la physique se caractérise par un changement de *gabarit*, terme emprunté au monde de la production industrielle, venu de l'usine en quelque sorte, où il désigne un modèle destiné à contrôler la forme et les dimensions des objets fabriqués. Il n'est pas inutile de rappeler les termes – changement de paradigme (Kuhn), rupture épistémologique (Bachelard) – dans lesquels l'avènement de la théorie quantique est généralement décrit. Alors que les changements que caractérisent ces termes concernent la physique en tant que corps de connaissances autonome et cohérent et uniquement la physique, dans la métaphore choisie par Bloch, c'est l'idéal de scientificité, de « connaissance authentique », que le gabarit est censé contrôler, valable pour toute forme de pensée et pas uniquement pour la physique. Cette perspective, non pas de l'intérieur de la physique mais de son extérieur, bien que toujours à l'intérieur du domaine de la pensée, fait apparaître au premier plan une question relativement peu abordée par les physiciens et philosophes de l'époque (et les historiens des sciences d'aujourd'hui), à savoir ce que, dans un tout autre contexte, le physicien Richard Feynman appelle « le caractère de la loi physique » (*the character of physical law*⁴).

Je me suis proposée ici de rechercher d'où, de quelle lecture, Marc Bloch – obligé de s'en remettre au souvenir qu'il a de textes lus avant la guerre et dans l'impossibilité de confronter ce souvenir aux textes eux-mêmes – tire cette idée, peu courante, exprimée dans les extraits cités, d'un assouplissement de l'exigence de légalité qu'aurait introduit la théorie quantique dans le champ de la physique.

Il me faudra auparavant retracer les circonstances exceptionnelles dans lesquelles a été produite, dans la dizaine d'années qui a suivi 1927, ce que l'on a appelé « l'interprétation » de la théorie quantique. Circonstances exceptionnelles en ce sens qu'il n'existe pas d'autre exemple d'une collaboration aussi étroite entre physiciens et philosophes. Ce qui explique que Bloch, homme de culture mais en aucune façon spécialiste de la physique, ait pu avoir en 1941 (à peine quinze ans après que la théorie ait été mathématiquement formulée) une opinion autorisée sur les caractéristiques épistémologiques de la nouvelle théorie. Imagine-t-on aujourd'hui un historien ayant une opinion sur la théorie des cordes, par exemple ?

Dans un deuxième temps, j'exposerai le point de vue actuel (largement inspiré par le même Feynman) sur ce que la théorie quantique a modifié dans la conception que les physiciens se font de leur discipline. Ce point de vue « actuel » n'est pas en soi plus exact que celui qu'avaient les physiciens dans les années 30 ou 50 ; son seul avantage est d'avoir été façonné par une pratique plus longue (plus d'un demi-siècle) de la théorie quantique.

Je montrerai alors, dans une troisième partie, comment, dans les années 30, les discussions sur l'« interprétation » de la théorie quantique se sont focalisées autour des termes « indétermination », « déterminisme » et « individuation ». Je tenterai enfin de retrouver dans cette littérature des traces du point de vue énoncé par Marc Bloch dans son *Apologie pour l'histoire*. Cela me conduira à retracer les termes d'une polémique ayant opposé en 1933 Paul Langevin et Émile Meyerson, polémique interrompue à cette date par le décès de Meyerson.

⁴ Richard Feynman, *The Character of Physical Law*, Boston, MIT Press, 1965 ; trad. fr. *La Nature des lois physiques* [1970], Paris, Seuil, 1980.

L'« interprétation » de la théorie quantique entre 1927 et 1937 : un travail commun aux physiciens et aux philosophes

La théorie quantique est « née » en Allemagne, plus exactement : en allemand⁵ (les principaux textes de Niels Bohr, de nationalité danoise, sont parus en allemand – souvent simultanément en anglais). Les « pères fondateurs » (puisque c'est ainsi qu'on les appelle), purs produits dans leur grande majorité de l'université allemande, possédaient une solide culture philosophique, dépassant même souvent (c'est le cas de Heisenberg) les exigences imposées par le système universitaire pour l'obtention de diplômes scientifiques. Elevés dans la tradition kantienne, rompus aux subtilités de la théorie de la connaissance, les pères fondateurs étaient naturellement persuadés que la solution des difficultés rencontrées dans leur pratique de physiciens (théoriciens) ne relevait *pas uniquement* de cette pratique, qu'une réflexion d'ordre philosophique était nécessaire pour pouvoir avancer. Aussi, une fois à peu près achevée la mise en place d'un formalisme adéquat à la nouvelle théorie quantique, en 1927, Heisenberg, Bohr, Born et les autres (dont Einstein) entreprirent-ils de réfléchir à la signification qu'il fallait donner à la nouvelle théorie d'un point de vue philosophique. De cette réflexion est née ce que l'on a appelé par la suite « l'interprétation de Copenhague de la théorie quantique », qui est devenue dominante du fait de la personnalité de son auteur, Bohr, mais qui n'a jamais fait l'unanimité (de Broglie à une certaine époque, Einstein tout au long de sa vie, pour ne citer qu'eux, s'y sont opposés).

Le résumé précédent pourrait laisser penser que les physiciens se sont mis à réfléchir, une fois le plus « important », le formalisme, établi. A vrai dire, la réflexion philosophique n'a cessé d'accompagner la gestation proprement dite de la théorie, de 1900 à 1927. Le fait est cependant qu'en 1927, la théorie étant à peu près en place, les physiciens eurent l'impression, sans s'être donné le mot, qu'il convenait de faire une pause afin de préciser la nature épistémologique de la nouvelle théorie et que, pour ce faire, il convenait d'ouvrir le débat en dehors du cercle restreint des physiciens. L'examen de la bibliographie de Heisenberg⁶ est à cet égard révélateur : alors que jusqu'en 1927 elle ne comporte que des articles parus dans des revues spécialisées (*Annalen der Physik* et *Zeitschrift für Physik* essentiellement), apparaissent à partir de 1928/29 un certain nombre de conférences et de publications « grand public », dont le genre littéraire est fixé pour les dix années à venir par la première en date, *The Physical Principles of Quantum Theory*⁷, prononcée à l'Université de Chicago⁸. De même Bohr, dès décembre 1926 entreprend une série de conférences grand public (Hoffding, depuis Copenhague, fait le compte-rendu de l'une d'entre elles à Meyerson⁹) ; et en 1929, pressé par son éditeur, Bohr publie un recueil de traductions en danois des divers articles « d'intérêt général » (dont les originaux sont en allemand ou en anglais) qu'il a écrits jusqu'à présent ; ce recueil sera ensuite traduit en allemand en 1931 et en français en 1932.¹⁰

⁵ Paul A. M. Dirac et Louis de Broglie, qui ont publié l'essentiel de leurs travaux dans leur langue maternelle, sont les deux exceptions les plus notoires à cette prééminence de la langue allemande.

⁶ Telle qu'elle est établie par Catherine Chevalley dans : Werner Heisenberg, *Philosophie. Le Manuscrit de 1942*, introduction et traduction de C. Chevalley, Paris, Seuil, 1998, pp. 429-441.

⁷ Werner Heisenberg, *The Physical Principles of Quantum Theory*, Chicago, New York, Dover, 1930. Cette conférence est traduite de l'allemand. Le texte original est paru à peu près en même temps sous le titre : *Die physikalischen Prinzipien der Quantentheorie*, Leipzig, Hirzel, 1930. La traduction française, avec préface de Louis de Broglie, est parue en 1957 chez Gauthier-Villars (réédition 1972).

⁸ Il faut également citer de Heisenberg, « Kausalgesetz und Quantenmechanik », in : *Erkenntnis*, 2 (1931), pp. 172-182.

⁹ Voir le glossaire établi par Catherine Chevalley dans son édition de Niels Bohr, *Physique atomique et connaissance humaine*, Paris, Gallimard, 1991, pp. 369-370.

¹⁰ Niels Bohr, *Atomtheorie und Naturbeschreibung*, Berlin, Springer, 1931 ; *La Théorie atomique et la description des phénomènes*, Paris, Gauthier-Villars, 1932.

La réponse des philosophes de langue allemande ne se fait pas attendre. Je ne citerai à ce propos que deux ouvrages qui ont eu un retentissement durable et dont la visée déborde le cadre de la théorie quantique : d'une part *Logik der Forschung* de Karl Popper, publié à Vienne en 1934¹¹, dont le chapitre IX est consacré à la théorie quantique, et *Determinismus und Indeterminismus in der modernen Physik. Historische und systematische Studien zum Kausalproblem*, de Cassirer, paru en Suède en 1937¹². Il faut aussi citer de Philipp Frank *Das Kausalgesetz und seine Grenzen*, paru en 1932¹³ et *Das Ende der mechanistischen Physik* de 1935.¹⁴ Frank, d'ailleurs, ne se contente pas d'écrire ; il organise en 1936 à Copenhague un colloque sur le thème *Das Kausalproblem* à laquelle participe Bohr.

Circonstance remarquable, les actes de ce colloque sont immédiatement traduits en français¹⁵. Philipp Frank est aussi celui par lequel les philosophes français ont eu vent des réflexions suscitées par la théorie quantique en Allemagne. Il était en effet lié à la *Revue de Synthèse* dans laquelle il publia en 1934 un article au titre intrigant : « La physique contemporaine manifeste-t-elle une tendance à réintégrer un élément psychique ? », repris un an plus tard en allemand dans *Erkenntnis* (vol. 5). Philipp Frank est également celui qui en 1935 prononça la conférence inaugurale du *Congrès international de philosophie scientifique* de Paris dont les actes sont parus en 1936 chez Hermann dans la collection des *Actualités scientifiques et industrielles*.

Curieusement, c'est donc par la *Revue de Synthèse* et par les *Actualités scientifiques et industrielles*, et non par leurs collègues physiciens travaillant en France, que les intellectuels français ont eu vent des débats agitant le monde scientifique allemand. Contrairement à ce qui s'est passé en Allemagne, l'information n'est pas venue des physiciens eux-mêmes qui, dans leur grande majorité, ne se sont pas aperçus de ce qui se passait en Allemagne ! On a beaucoup écrit sur les raisons de cet autisme¹⁶ : le nationalisme et les sentiments anti-allemands (particulièrement vifs chez les scientifiques) ont indéniablement joué un rôle primordial.¹⁷ La philosophie d'Auguste Comte, mentionnée par Marc Bloch, adoptée plus ou moins spontanément par les physiciens de l'époque, n'a certainement pas aidé à ce que les yeux des physiciens s'ouvrent sur ce qu'ils percevaient comme « théorique », irréaliste, « fumeux » – en un mot, germanique. C'est donc souvent par les philosophes, et grâce à ces passeurs que furent la *Revue de Synthèse* et les *Actualités scientifiques et industrielles* que les physiciens eux-mêmes ont été avertis que leur discipline était en train de changer de base. On se doute bien que le fait de tenir cette information des philosophes n'a pu que les renforcer dans l'idée que tout cela n'était que « blabla » irrationnel (le titre donné par Frank à son article dans la *Revue de Synthèse* n'a pas dû les convaincre du contraire).

¹¹ La traduction française de l'édition anglaise de 1959 est parue chez Payot en 1973.

¹² Vol. 42 de *Göteborgs Högskolas Arsskrift*. Traduction anglaise : *Determinism and Indeterminism in Modern Physics: Historical and Systematic Studies of the Problem of Causality*, New Haven, Yale University Press, 1956. Il n'existe pas encore de traduction française.

¹³ Vol. 6 de la série *Schriften zur wissenschaftlichen Weltauffassung*, dirigée par Frank et Moritz Schlick (réédité chez Suhrkamp à Francfort en 1988).

¹⁴ Paru à Vienne chez Gerold. Traduction française : Hermann, 1936 (*Actualités Scientifiques et Industrielles*, n° 414).

¹⁵ Sous le titre *Le Principe de causalité et ses limites*, chez Flammarion.

¹⁶ Voir Dominique Pestre, *Physique et physiciens en France : 1918-1940*, Paris, Archives Contemporaines, 1984.

¹⁷ On se souviendra qu'Einstein, dans les années 20, avait démissionné de la Commission des Intellectuels de la Société des Nations pour protester contre l'ostracisme pratiqué par les scientifiques français (et anglais) à l'encontre des physiciens allemands, lesquels n'étaient plus invités à participer aux colloques internationaux.

Heureusement il y eut des exceptions. Les deux plus notoires sont de Broglie et Langevin. Louis de Broglie fait partie du club restreint des « pères fondateurs » ; il a démontré l'une des deux relations établissant, dans le domaine atomique, un lien, impensable en physique classique, entre deux séries de concepts : les uns, corpusculaires, caractérisant des particules localisées, animées d'une vitesse bien définie à chaque instant, décrivant une trajectoire dans leur évolution au cours du temps, et les autres, ondulatoires, caractérisant des ondes, d'extension spatiale infinie, se propageant au cours du temps à la manière frontale dont déferlent les vagues à la surface de l'eau.¹⁸ De caractère ombrageux et solitaire, de Broglie cessa vite, dès 1927, de participer aux grands-messes périodiquement organisées par l'industriel Ernest Solvay, à Bruxelles, où les « pères fondateurs » discutaient entre eux des problèmes posés par les résultats récemment obtenus. Il développa de ce fait une vision personnelle de l'« interprétation de la mécanique quantique », où ce qu'il avait appelé « la dualité onde-corpuscule » était censée être résolue par l'introduction d'une onde pilote guidant les particules. Louis de Broglie n'aimait pas parler en public (assurer le cours correspondant à sa charge de professeur à la Sorbonne était pour lui une épreuve à laquelle il avait hâte de mettre fin en filant à l'anglaise une fois la craie reposée sur le bord du tableau). Il prit part à la discussion philosophique à propos de la théorie quantique à sa manière, en solitaire, en alimentant régulièrement la collection des *Actualités scientifiques et industrielles* d'ouvrages de vulgarisation, sur le modèle de ceux publiés par Poincaré trente ans auparavant (mélange d'explications non techniques et de considérations personnelles).

Langevin était aussi différent de de Broglie qu'il était possible de l'être. Issu d'un milieu ouvrier marqué par la Commune de Paris, entré à l'Ecole Normale après un détour par l'Ecole municipale de Physique et Chimie Industrielles de la ville de Paris, ami d'Einstein avec qui il partagea un certain nombre d'initiatives politiques dans les années 20, il s'était illustré au tout début du siècle en élaborant, entre autres, une théorie de l'électron où, comme le dit Einstein lui-même, certains points essentiels de la théorie de la relativité restreinte étaient déjà présents. Ayant renoncé, dit-on, à publier ses travaux après avoir lu en 1905 la livraison des *Annalen der Physik* contenant l'article fondateur d'Einstein sur la relativité restreinte, Langevin se fait le propagandiste en France de cette théorie, généralement tenue pour non advenue par les physiciens français. Tout d'abord, en l'inscrivant au programme de son cours au Collège de France de l'année universitaire 1910-1911 ; ensuite, en multipliant les interventions auprès des philosophes européens. A l'égard de la nouvelle théorie « allemande », qu'il n'a pas contribué à faire naître, Langevin adopte le même comportement : il en fait le sujet de son cours au Collège de France dès 1927 et prend une part décisive dans l'organisation des débats philosophiques suscités par l'écho parmi les intellectuels français des controverses agitant leurs collègues allemands au sujet de cette théorie.

C'est dans la continuité de cette activité que se situe la collaboration de Langevin à l'*Encyclopédie Française* dirigée par Lucien Febvre : à partir de 1934, Langevin est membre du Comité de Direction et responsable des tomes II et III. Dans les plans qu'il présente en 1937 et 38, la physique des quanta apparaît, à part du reste de la physique, comme troisième partie du volume II. Il envisage de rédiger lui-même une introduction à ce volume, dans l'esprit de l'*Encyclopédie*, portant sur la méthode et l'histoire de la physique et abordant les questions philosophiques que pose la nouvelle théorie, telles que la redéfinition de l'objet imposée par la mécanique quantique ou le rapport entre positivisme et réalisme. De fait, Langevin (qui mourra en 1946) n'aura pas le temps de participer à la rédaction du projet interrompu par la guerre. C'est donc de Broglie qui reprendra le flambeau. Dans l'avant-propos du tome II, Lucien Febvre se souvient :

¹⁸ La relation de de Broglie lie, via la constante quantique h , dite constante de Planck, le concept ondulatoire de longueur d'onde et le concept corpusculaire de quantité de mouvement. L'autre relation du même type est la relation dite de Planck-Einstein liant le concept ondulatoire de fréquence au concept corpusculaire d'énergie, via la même constante h .

« Je n'oublierai jamais, moi l'incompétent, moi l'ignorant, cet après-midi où se réunit aux environs de 1938, dans mon cabinet de la rue du Four, tout l'arsenal de la physique française d'alors (...) ; et les deux Perrin, et les deux de Broglie, et les deux Joliot-Curie et quelques autres de même envergure. Langevin exposa son plan, attribua son domaine à chacun de ses collaborateurs et les plus vétilleux ne purent que s'incliner devant la puissance logique, la solidité, disons la maîtrise d'un tel travail qui mobilisait avec une force si singulière toutes les idées, toutes les hypothèses dont les hommes, si simples d'apparence, qui entouraient le chef de cet orchestre de créateurs, se servaient pour imaginer et constituer une réalité nouvelle ». ¹⁹

En conclusion de ce panorama, il me semble possible d'affirmer que Marc Bloch, qui en tant qu'intellectuel s'intéressant à ce qui se passait en Allemagne, était probablement plus informé sur l'évolution de la physique dans les années 20-30 que la plupart des physiciens français de son époque qui ignoraient délibérément tout ce qui venait d'Allemagne (anti-allemands de naissance quand ils n'étaient pas tout simplement anti-sémites, comme bien des Français – en témoigne l'affaire Dreyfus dont il était encore judicieux de ne pas parler lors des repas dominicaux).

Ce qu'il fallait « interpréter »

A l'origine des débats auxquels il vient d'être fait allusion, se trouve un article publié en 1927 par Heisenberg dans la *Zeitschrift für Physik*, intitulé « Über den anschaulichen Inhalt der quantentheoretischen Kinematik und Mechanik », dans lequel sont établies les fameuses inégalités dites « de Heisenberg » et redéfinis, dans le cadre de la nouvelle théorie, les principaux concepts (position, vitesse, énergie, trajectoire) de la physique.²⁰

Les concepts usuels de la mécanique (théorie essentiellement corpusculaire), ont été définis par Newton dans le domaine macroscopique, le nôtre, à notre échelle, à une époque où celle de l'atome était totalement inaccessible – à supposer même que l'on ait été un partisan de l' « hypothèse atomique » –, et depuis lors représentés mathématiquement, par des fonctions continues univoques (c'est-à-dire des fonctions qui pour une même valeur de la variable ne prennent qu'une seule valeur ; on dit qu'elles sont univoquement déterminées, *eindeutig bestimmt*). Or, explique Heisenberg, on a constaté empiriquement que ces concepts ne permettent pas de rendre compte de ce qui est observé dans le domaine quantique, microscopique (lequel peut d'ailleurs être précisément et quantitativement circonscrit). On observe dans ce domaine des discontinuités et des multiplicités de détermination (*Mehrdeutigkeiten*) des valeurs d'une grandeur (la mesure de la position d'un électron, par exemple, ne donne pas une valeur unique, comme on s'y attendrait en physique classique).

Si donc, poursuit Heisenberg, on veut – en s'appuyant sur les résultats expérimentaux obtenus dans le domaine quantique – garder dans ce domaine les désignations « position » (*Ort*), « vitesse » (*Geschwindigkeit*), « énergie » (*Energie*) et « trajectoire » (*Bahn*) pour une particule isolée, il convient de redéfinir ce que l'on entend par là. Autrement dit, il faut redéfinir les objets mathématiques qui représentent ces grandeurs – lesquels ne peuvent certainement pas être les

¹⁹ Lucien Febvre, « Avant Propos » du t. II (Physique) de l'*Encyclopédie Française*, Paris, Larousse, 1956.

²⁰ Werner Heisenberg, « Über den anschaulichen Inhalt der quantentheoretischen Kinematik und Mechanik », in : *Zeitschrift für Physik*, 43 (1927), pp. 172-198. Trad. anglaise : « The Physical Content of Quantum Kinematics and Mechanics », in : J. A. Wheeler et W. H. Zurek (éds.), *Quantum Theory and Measurement*, Princeton, Princeton University Press, 1983. Les éditeurs des *Collected Works* de Heisenberg, W. Blum, H.-P. Durr, et H. Rechenberg (*Collected Works – Gesammelte Werke : Scientific Review Papers, Talks, and Books – Wissenschaftliche Übersichtsartikel...*, Berlin, Springer, 1984) ont traduit le titre de cet article par « The Perceptible Content of the Quantum. Theoretical Kinematics and Mechanics ».

fonctions continues univoques (*eindeutig bestimmt*) habituelles. Heisenberg rappelle alors qu'il existe dans l'arsenal des objets dont disposent les mathématiciens des objets qui conviennent parfaitement : ce sont les matrices, elles-mêmes liées à la notion d'opérateurs. Heisenberg propose donc de remplacer la représentation des grandeurs physiques sus-nommées, qui jusqu'alors se faisait au moyen de fonctions continues univoques, par des matrices, caractérisées par une multiplicité de valeurs « propres ». (Ces valeurs sont « propres » au sens où elles sont caractéristiques de la matrice à laquelle elles sont attachées, qui les a donc « en propre »). Le terme qui désigne ces valeurs propres en allemand est *Eigenwerte* – qui a donné *eigenvalue* dans le sabir imposé par les savants allemands réfugiés aux Etats-Unis et universellement pratiqué depuis lors. Ces valeurs propres, multiples, sont les valeurs possibles de la grandeur considérée (la position, par exemple), telles qu'elles apparaissent lors d'une opération de mesure. Ce qui revient à dire qu'une certaine grandeur, la « position » par exemple, ne peut garder son nom de position – et, plus important, l'*anschaulicher Inhalt* qui va avec – qu'à condition d'être représentée non pas par une fonction *eindeutig bestimmt* mais par un opérateur (ou une matrice) dont les déterminations sont *mehrdeutig*. La grandeur position peut prendre plusieurs valeurs. Heisenberg appelle *Unbestimmtheit* le spectre de ces valeurs possibles.

On le voit, tout le raisonnement de Heisenberg tourne autour des mots *eindeutig* (opposé à *mehrdeutig*) et *bestimmt/Bestimmung*, lesquels apparaissent dans l'article de 1927 avec une fréquence qui ne peut passer inaperçue (de l'ordre de 10 fois par page). Il faut savoir par ailleurs que l'expression *eindeutig bestimmt* est canonique dans le langage mathématique (analyse et algèbre) depuis la fin du XVIIIe siècle. Les « bonnes » fonctions, comme l'on dit, sont *eindeutig bestimmt* (susceptibles d'une détermination univoque, dans le jargon français correspondant). Certaines fonctions peuvent ne pas l'être mais elles sont alors considérées comme « pathologiques ». C'est précisément pour rendre compte des grandeurs à détermination multiple qu'ont été inventés les matrices et autres tenseurs plus ou moins compliqués.

Poursuivant son analyse, Heisenberg montre que les indéterminations (*Unbestimmtheiten*) en position et en quantité de mouvement sont corrélées, en ce sens que leurs produits doivent être inférieurs à la fameuse constante de Planck h . Autrement dit, rien n'empêche un objet quantique d'être entièrement localisé (indétermination nulle en position) ; il suffit pour cela que son indétermination en quantité de mouvement soit infinie, c'est-à-dire que sa vitesse puisse prendre n'importe quelle valeur de zéro à l'infini. Un tel objet n'est pas une particule (corpuscule) au sens classique, *anschaulich*, du terme, puisque dans le domaine classique un corpuscule est caractérisé à chaque instant par une valeur bien définie *à la fois* de sa position et de sa quantité de mouvement (d'où l'existence d'une trajectoire, accomplie pas à pas). La notion de particule (corpuscule) perd sa signification dans le domaine quantique. Si l'on a pu jusqu'à présent (jusqu'en 1927) se faire une représentation du monde à l'aide de particules dont la position et la vitesse sont simultanément déterminées, il faut se rendre à l'évidence : ce n'est plus possible ; ça ne marche plus, dès lors qu'on entre dans le monde de l'infiniment petit ; pour explorer ce monde, il convient de construire un autre arsenal conceptuel. Heisenberg propose de le faire en gardant aux nouveaux concepts un maximum de contenu intuitif, c'est-à-dire en gardant l'idée (et le nom) de position et de quantité de mouvement (ou vitesse), mais en en modifiant la définition qui, en physique, est nécessairement mathématique en dernier ressort.

Tel est le contenu de l'article de Heisenberg, résumé quatre-vingts ans après sa publication, après que plusieurs générations ont réfléchi à sa signification à la lumière des développements ultérieurs de la physique quantique. Que cette « interprétation » ne soit pas apparue comme évidente dans les années 30 n'a rien qui doive surprendre. Cependant, il faut noter, au vu de ce qui va être dit maintenant des « interprétations » auxquelles a donné lieu l'article de Heisenberg, que celui-ci a apporté un soin tout particulier au choix du mot *Unbestimmtheit*. S'il n'a considéré la

possibilité de parler d'*Unsicherheit*, que pour immédiatement abandonner cette idée, il a en revanche sérieusement envisagé la possibilité d'utiliser le mot *Ungenauigkeit*, que l'on retrouve en deux ou trois endroits de l'article de 1927 ; il a même pensé un moment (on en trouve trace en un endroit, p. 181) à l'expression, trop longue mais tout à fait pertinente, de *Genauigkeitsbeschränkung*. S'il a finalement opté pour *Unbestimmtheit*, c'est évidemment pour marquer dans les mots mêmes le caractère peu classique du phénomène, étant entendu que physique classique et représentation par des fonctions univoquement déterminées vont de pair (en particulier dans le langage du métier).

Indétermination sur les grandeurs/indéterminisme des lois

L'indétermination introduite par Heisenberg porte sur les valeurs prises par les grandeurs qu'utilise la mécanique classique (la position, la quantité de mouvement, autrement dit la vitesse) pour caractériser ses objets (les corpuscules), lorsqu'on cherche à les appliquer aux électrons. Elle ne porte nullement sur les *lois* qui régissent le comportement de ces électrons.

Le fait est cependant que ce résultat fut très rapidement interprété (et pas seulement par des philosophes avides de tirer la couverture de ce côté là) comme signant la faillite du déterminisme de la physique. Contrairement au mot « indétermination » (*Unbestimmtheit*) qui, pour chaque mesure de telle ou telle grandeur physique, désigne la largeur de l'intervalle sur lequel se répartissent les valeurs de cette grandeur observées lors de la mesure, et désigne donc *une quantité mesurable portant sur une grandeur physique*, le mot « indéterminisme » (*Indeterminismus*), ou plus exactement celui dont il est l'antonyme, « déterminisme », désigne une *caractéristique abstraite des lois de la Nature*, étendue à la Nature elle-même. Le caractère abstrait de l'idée de déterminisme, par opposition au « concret » mesurable de l'indétermination, se marque en allemand par le passage d'une étymologie et une construction du mot proprement germaniques à une racine d'origine latine.

Quand on parle du déterminisme des lois de la physique (classique), on pense immédiatement à Laplace qui est censé en avoir donné la définition :

« Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la structure respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome ; rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux... »²¹

On le voit : Laplace n'emploie pas le mot « déterminisme ». Il décrit une situation de fait : la possibilité, au moyen des lois de Newton, de faire des prédictions certaines et univoques. Identifier cet énoncé de Laplace avec la définition du « déterminisme » c'est déjà faire un faux-sens, voire même un contre-sens. De plus, on l'aura remarqué, la capacité de la mécanique classique à prédire de façon absolument exacte et certaine l'évolution d'un système mécanique, n'est pas inconditionnelle : elle présuppose que l'on connaisse, outre « les forces » auxquelles le système est soumis, la « structure respective » de ses composants. Cette structure respective est ce qu'on désigne aujourd'hui du terme d'« état initial » du système, c'est-à-dire, à un instant donné, à la fois les positions *et* les vitesses respectives des particules, ou corpuscules, censés le composer. Il est vrai que *dans ces conditions*, les lois de Newton, déterminent (*bestimmen*) univoquement (*eindeutig*) l'état de mouvement (position et vitesse) à un instant ultérieur de chacun des corpuscules constituants et donnent donc une connaissance certaine et univoque de l'avenir de ce système.

²¹ *Essai sur les probabilités*, 1814.

Plus fondamentalement, la conditionnalité de la possibilité de prédiction certaine et unique que vante Laplace, est une conséquence de la forme mathématique très particulière que prennent les lois de Newton (et par voie de conséquence les équations du mouvement obtenues par application des lois de Newton). Ce sont, dit en termes techniques, des équations « différentielles du deuxième ordre » ; du fait qu'elles sont « du deuxième ordre », il résulte que leur solution (le mouvement du corpuscule considéré) n'est *eindeutig bestimmt*, complètement et uniquement déterminée, *que si* l'on « se donne » deux conditions initiales, en l'occurrence la position *et* la vitesse du mobile à l'instant initial. La capacité de prédiction absolue dont parle Laplace ne vaut donc que pour autant que les objets dont on traite possèdent à l'instant initial une position *et* une vitesse uniquement déterminées. En toute autre circonstance, la prédiction est impossible.

Dire dans ces conditions que les lois de Newton sont « déterministes » n'a de sens précis que si l'on garde en tête qu'elles ne peuvent donner des prédictions univoques et certaines que dans certaines circonstances, à savoir *quand on leur adjoint* des conditions initiales appropriées à leur nature mathématique (d'équations différentielles « du deuxième ordre »). Il convient donc d'établir une distinction entre déterminisme et capacité de prédiction absolue. Si l'on adopte comme définition minimale (et prudente) du déterminisme le fait qu'« il y a détermination dans le sens du présent à l'avenir »²², il apparaît que la possibilité de prévisions univoques et certaines constitue une forme particulière de « déterminisme », celle qui correspond à la nature mathématique des équations de la mécanique classique et qui, de ce fait, exige que soient déterminées, de façon également univoque, les conditions initiales appropriées à leur forme mathématique (en l'occurrence, la position et la vitesse initiales).

C'est précisément ce pouvoir de prédiction ainsi conditionné que les relations d'indétermination de Heisenberg interdisent de prolonger dans le domaine microscopique, à l'échelle de l'électron.— puisque la position et la vitesse d'un électron ne peuvent jamais être simultanément *eindeutig bestimmt*, pas plus à l'instant « initial » qu'à tout autre. Mais cela ne signifie pas que l'on doive renoncer à toute idée de déterminisme. Telle est, en tout cas, la position de Langevin qui intervient dans ce sens à la « septième semaine » de synthèse organisée par Henri Berr en 1935, à Paris – et à laquelle Marc Bloch a peut-être participé et dont il a sûrement eu connaissance, au moins de façon indirecte :

« L'expérience nous apprend alors qu'il n'est pas possible de connaître avec précision à la fois la position et la vitesse d'un corpuscule, en vue de la prévision de son mouvement ultérieur. Et nous en concluons tout de suite : les lois de la nature comportent une indétermination fondamentale ! Pourquoi ne pas admettre plutôt que notre conception *corpusculaire* est inadéquate, qu'il n'est pas possible de représenter le monde intra-atomique en extrapolant jusqu'à l'extrême limite notre conception macroscopique, mécaniste du mobile ? »

Et il ajoute :

« Si la nature ne répond pas d'une manière précise lorsque nous lui posons une question sur l'électron assimilé au corpuscule de la mécanique classique, il y a beaucoup de prétention de notre part à conclure : le déterminisme n'existe pas dans la nature. Il serait plus juste de dire : la question est mal posée. »²³

²² Définir le déterminisme en quelques lignes n'a pas de sens. Pour une discussion contemporaine de la naissance de la théorie quantique, voir l'entrée « Déterminisme » du *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* d'André Lalande (première édition : 1926), Paris, PUF, 1983. On trouvera des éléments de réflexion plus récents à l'entrée « Déterminisme » du *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*, sous la direction de Dominique Lecourt, Paris, PUF, 2006.

²³ Paul Langevin, « Statistique et déterminisme » (c'est moi qui souligne), in : *Septième Semaine internationale du Centre international de synthèse*, juin 1935. Les contributions à cette « semaine » ont été publiées sous le titre : *La Statistique. Ses applications. Les problèmes qu'elle soulève*, Paris, PUF, 1944.

On l'a déjà dit : la question est effectivement mal posée, car les objets du monde quantique ne sont pas des objets au sens où l'entendait *implicitement* la physique classique (la mécanique), à savoir des choses isolables, individuelles, auxquelles on peut assigner une position et une vitesse bien déterminées. Il faut prendre conscience du fait que l'objet de la physique classique, le corpuscule, encore appelé « point matériel », est une abstraction (produite par les équations de Newton elles-mêmes comme étant ce à quoi elles s'appliquent), une pure chimère puisqu'il n'est pas possible que de la matière se trouve rassemblée en un point géométrique d'étendue nulle.²⁴

Bien évidemment, la redéfinition de l'objet, nécessitée par la nouvelle physique, si elle est cruciale pour les physiciens, n'est pas ce qui intéresse principalement Marc Bloch. Lui importe plus la question du statut des lois qu'énonce la nouvelle physique. A cet égard, s'il a assisté à la semaine de synthèse de 1935, la conférence de Max Born (l'un des « pères fondateurs », réfugié en Angleterre, à Cambridge) a dû l'intéresser particulièrement car Born y insiste sur la question de ce que l'on appelait à l'époque la « légalité » :

« Il semble que l'on trouve souvent exprimée l'opinion que la physique devint infidèle à sa vraie nature quand elle renonça à la possibilité de prédictions absolues, à sa vraie nature qui demande la croyance en des lois de nature absolue. Moi, je crois que ce reproche n'est pas justifié. Il est basé sur le préjugé que la stricte légalité et le déterminisme sont inséparables. La mécanique moderne croit aussi que dans la nature tout se passe selon des lois exactes. Elle nie seulement que la connaissance de ces lois suffise pour prédire l'avenir. »²⁵

On ne saurait mieux dire que le déterminisme n'est pas ce qui préoccupe les physiciens, pour la raison simple que les relations de Heisenberg excluent de pouvoir retrouver le déterminisme bien particulier qui fut celui de la physique classique. Poser le problème en ces termes, c'est, comme dirait Langevin, se tromper de question. La véritable question est bien plutôt de savoir si les lois de la nouvelle physique sont exactes, c'est-à-dire si elles permettent, moyennant certaines conditions bien sûr, des prédictions exactes. Or sur ce point les pères fondateurs sont tous d'accord : les solutions des équations différentielles de la nouvelle physique donnent des résultats exacts ; même si ces résultats sont multiples et forment un spectre de valeurs propres, ils sont exacts : ils ne sont pas *eindeutig bestimmt* mais ils sont *bestimmt*. Plus même, les probabilités correspondant à chaque valeur propre (probabilité d'obtenir telle ou telle valeur propre lors d'une mesure) sont, elles aussi, bien déterminées (et même uniquement déterminées). La nouvelle physique n'a en aucune façon renoncé à la « légalité » ; ce n'est pas parce que les prévisions ne sont plus uniques qu'elles sont pour autant imprévisibles, non réglées par des lois.

Conclusion : parallèle avec Meyerson

Il suffit de relire les lignes citées au début de cet exposé pour voir que Marc Bloch est sur ce point fidèle à l'interprétation de Born et de Langevin. La physique n'a pas renoncé à construire des lois autorisant des prévisions. Certes ces prévisions ne sont pas du même type que celles, uniques et certaines (de probabilité 1), que permet la physique classique, mais ce sont quand même des prévisions exactes affectées de probabilités déterminées. C'est en cela qu'elles intéressent Marc Bloch puisqu'elles ouvrent un champ de possibilités que la physique classique ignorait avec superbe.

²⁴ C'est la conclusion à laquelle parvient Langevin, très en avance sur son temps : « La notion d'objet isolable [la notion de corpuscule, sur laquelle a vécu la physique classique, mécanique], c'est quelque chose qui, au fond, est singulièrement abstrait... Il y a une véritable *construction* qui a été abstraite au début, et qui s'est colorée de concret à mesure que nous nous en servions. Le concret c'est de l'abstrait rendu familier par l'usage».

²⁵ Max Born, « La statistique en physique », *Idem*, p. 241.

Il importe de noter ce qu'une telle position a de singulier en dehors du monde des physiciens. La comparaison avec Émile Meyerson est à cet égard éclairante. Meyerson est en effet l'un de ces philosophes qui ont contribué à la fabrication de l'interprétation de la théorie quantique au côté des physiciens. Très tôt, il s'est intéressé à la théorie des quanta et son opinion était en 1933 suffisamment assurée pour qu'il ose transgresser la barrière (devenue infranchissable depuis) des compétences spécifiques et s'opposer à Langevin, précisément sur le caractère des lois dans la physique nouvelle. Se fondant sur l'existence des relations d'indétermination de Heisenberg, Meyerson, ne voit aucune objection à admettre que la nature est indéterminée ; pour lui, contrairement à Langevin, la question n'est pas « mal posée » et la nature y a répondu en affichant son indétermination, ce qu'il appelle « l'indéterminé » :

« Il faudra certainement attendre des confirmations ultérieures avant d'admettre définitivement l'indéterminé. Mais en supposant qu'on soit obligé d'avoir recours à cette extrémité, ni le travail du chercheur, ni son attitude essentielle à l'égard des phénomènes qu'il constatera [...] ne se trouveraient modifiés. Pourquoi dès lors l'indéterminé paraît-il, à beaucoup de bons esprits, une éventualité à tel point redoutable, qu'ils sont prêts, pour l'écartier, à se lancer dans des suppositions aussi aventureuses que celle d'un réel non-individuel ? »²⁶

Se déplaçant alors du terrain de la physique théorique vers celui de la connaissance en général, il voit dans la théorie des quanta la preuve, que les physiciens eux-mêmes sont bien obligés d'accepter désormais, de ce qu'il a toujours soutenu, à savoir l'existence de deux principes guidant notre connaissance : le principe de légalité (comme il dit) et celui de causalité (ou rationalité) – entendant par là l'activité intellectuelle qui face à une situation donnée consiste à chercher des éléments d'explication, lesquels ne relèvent qu'exceptionnellement de l'application d'une loi. La thèse de Meyerson est donc que le premier principe (la légalité) ne suffit pas, car son application exclut précisément l'« indéterminé » que seul le second principe (causalité/rationalité) permet de saisir : « Rationalité (causalité), légalité – c'est là ce dont se compose notre esprit qui ne se contente du simplement légal que comme pis-aller. »²⁷ Telle est la leçon que le physicien doit retenir de l'émergence de la théorie des quanta – et que Langevin, dans la controverse qui l'oppose à Meyerson, refuse en tant que physicien précisément.

Poursuivant son raisonnement, Meyerson en vient alors à l'histoire :

« On a dit que l'histoire ne connaît pas de loi [...]. Il est certain que si l'on prend ce concept de loi tel que l'emploient les sciences physiques – et tel que Taine entendait le faire prévaloir dans le domaine historique, et qui est celui d'une formule stricte et concluant en toute rigueur d'antécédents déterminés à des conséquences invariables – on peut se convaincre aisément qu'il fait défaut. Ce qui le prouve c'est que toute véritable prévision est et reste, en histoire, parfaitement impossible. »²⁸

Or, qu'en histoire aucune prévision ne soit possible, et le reste, c'est justement ce que Marc Bloch cherche à récuser²⁹, en arguant du fait que les temps ont changé et que les prévisions de la physique ont nettement perdu de leur arrogance. Je ne trancherai pas sur le fond faute de compétences en la

²⁶ Emile Meyerson, *Réel et déterminisme dans la physique quantique*, Paris, Hermann, 1933. p. 39. Langevin est évidemment le principal des « bons esprits » ici visés. Le « réel non-individuel » est une allusion à la critique par Langevin de l'objet (le corpuscule) de la physique classique, objet délimité, individualisé, localisé etc.

²⁷ Emile Meyerson, *Du Cheminement de la pensée*, 3 vol., Paris, Alcan, 1931, § 375.

²⁸ *Ibid.*, § 394 et 395.

²⁹ Voir à ce sujet : Peter Schöttler, « Marc Bloch, die Lehren der Geschichte und die Möglichkeit historischer Prognosen », in : *Österreichische Zeitschrift für Geschichtswissenschaften*, 16 (2005), 2, pp. 104-126.

matière. Reste que l'indéterminé de Meyerson paraît aujourd'hui bien démodé (ce qui en veut pas dire que toute connaissance soit nécessairement déterminée au sens du déterminisme de Laplace) alors que l'analyse que fait Marc Bloch des changements provoqués dans l'idée de loi physique et de ce qu'il faut entendre désormais par « prévision exacte » en physique, étonne encore aujourd'hui par sa pertinence. On dira qu'il n'y a là rien qui doive étonner puisqu'il la reprend de Langevin ; mais ce qui est étonnant, c'est la sûreté intellectuelle avec laquelle Marc Bloch saisit ce qui est important dans ce que dit Langevin, lui-même encore en train de chercher à comprendre ce qui a changé.

La réception du Cercle de Vienne en France

Christian Bonnet¹

Philipp Frank² a souligné à quel point les membres du Cercle de Vienne avaient été très tôt influencés, dès l'époque dite du « premier Cercle de Vienne »³, par les philosophes français des sciences du début du vingtième siècle, comme Henri Poincaré⁴, Pierre Duhem⁵ ou Abel Rey⁶ et avaient trouvé chez ces auteurs des outils conceptuels permettant de rendre compte des nouveaux développements de la science moderne, dont les théories ne pouvaient plus désormais être purement et simplement considérées, à la manière du positivisme de Mach, comme des résumés d'observations empiriques.⁷ Or si la réception de la philosophie française des sciences a joué un tel rôle dans la constitution du néopositivisme viennois, l'influence des idées du Cercle de Vienne sur la réflexion et la production philosophiques des premières décennies du siècle en France semble avoir été, en dépit des différentes tentatives pour les y introduire, infiniment plus modeste – et souvent le cas d'individus assez marginaux dans le paysage philosophique français de l'époque.

Les manifestations les plus spectaculaires d'une présence des idées du Cercle de Vienne en France sont les deux « congrès pour l'unité de la science » qui se tiennent à Paris en 1935 et 1937.⁸ Le premier – dit premier congrès international de Philosophie scientifique – qui a lieu à Paris, à la Sorbonne, du 16 au 21 septembre 1935 a été préparé, l'année précédente, à Prague par une « conférence préparatoire des congrès internationaux pour l'unité de la science », qui s'est tenue en marge du huitième Congrès international de philosophie. Ce congrès de Paris de 1935, qui bénéficia du soutien d'institutions françaises telles que l'Institut d'histoire des sciences et des techniques alors dirigé par Abel Rey et le Centre international de synthèse d'Henri Berr, fut co-organisé par Otto Neurath et Louis Rougier, figure centrale mais controversée de la réception de

¹ Nous tenons à remercier Peter Schöttler, dont les remarques – outre son article « Le Centre international de synthèse et l'Autriche », *Austriaca*, n° 63 (2006), pp. 99–117 – nous ont été précieuses pour préciser et compléter des analyses, dont une partie avait fait l'objet d'une première publication dans *Austriaca*, n° 63 (2006), pp. 71–83 (« La première réception du Cercle de Vienne : Ernest Vuillemin et Louis Rougier », pp. 71–83).

² Cf. Philipp Frank, *Modern Science and its Philosophy*, Cambridge/Mass., Harvard University Press, 1949.

³ L'expression est de Rudolf Haller (« Der erste Wiener Kreis », *Erkenntnis*, 22, 1985) qui caractérise ainsi le groupe de discussion qui se réunit avant la première Guerre mondiale autour de Philipp Frank, Otto Neurath et Hans Hahn.

⁴ *La Science et l'hypothèse* (1902) est traduit en allemand dès 1904 : Henri Poincaré, *Wissenschaft und Hypothese*, übersetzt von F. und L. Lindemann, Leipzig, Teubner, 1904.

⁵ Friedrich Adler a traduit en 1908 sa *Théorie physique* (1906) : Pierre Duhem, *Ziel und Struktur der physikalischen Theorien*, Leipzig, Barth, 1908.

⁶ *La Théorie de la physique chez les physiciens contemporains* (1907) est traduite en 1908 : Abel Rey, *Die Theorie der Physik bei den modernen Physikern*, übersetzt von Rudolf Eisler, Leipzig, Klinkhardt, 1908.

⁷ Cf. Frank, *Modern science*, p. 11-12 : « Selon Mach, les principes généraux de la science sont des descriptions abrégées des faits observés ; selon Poincaré, ils sont de libres réactions de l'esprit humain qui ne disent rien au sujet des faits observés. La tentative d'intégrer ces deux conceptions en un système cohérent fut à l'origine de ce que l'on nomma plus tard empirisme logique. »

⁸ Cf. Antonia Soulez, « La réception du Cercle de Vienne aux congrès de 1935 et 1937 à Paris ou le « style-Neurath » », in : Michel Bitbol/Jean Gayon (éds.), *L'Épistémologie française, 1830-1970*, Paris, PUF, 2006, pp. 27-66.

l'empirisme logique en France à cette époque et sur lequel nous reviendrons. Il semble que ce soit lui qui ait obtenu que le Congrès se tienne à Paris et qu'il y ait d'autant plus facilement réussi que les Viennois, et en particulier Neurath – infatigable propagandiste du Cercle de Vienne – y avaient vu une occasion particulièrement favorable à la pénétration de leurs idées dans un pays où elles n'avaient guère eu d'écho jusque-là. C'est également Rougier qui prononce l'allocution d'ouverture et sera l'éditeur des actes du colloque⁹. Et ce sera encore lui qui organisera, toujours avec Neurath, le congrès de 1937 réuni dans le cadre du IXe Congrès international de philosophie, dit « Congrès Descartes ».

La préparation du congrès de 1935 a été précédée et accompagnée d'une activité éditoriale importante consacrée au néopositivisme viennois, notamment sous la forme d'une série de traductions¹⁰, dont celles dues à Ernest Vuillemin et publiées chez Hermann dans la collection « Actualités scientifiques et industrielles » : entre 1932 et 1935, Vuillemin traduit deux textes de Carnap¹¹, un de Hahn¹², deux de Schlick¹³, un de Reichenbach¹⁴ et un de Neurath – *Le Développement du Cercle de Vienne et l'avenir de l'empirisme logique* (1935) – rédigé tout spécialement pour être publié en français à l'occasion du congrès. La *Revue de synthèse*, que publie Henri Berr depuis le début du siècle, joue également un rôle important dans la diffusion en France, dans les années trente, des conceptions de l'empirisme logique en général et de celles du cercle de Vienne en particulier¹⁵, en publiant de nombreux comptes rendus, articles et traductions¹⁶. Parmi ces dernières, figurent des textes de Hempel¹⁷ et de Schlick¹⁸ traduits par Joseph Haendler, un article de Béla Juhos¹⁹ ainsi que des textes de Carnap²⁰ Frank²¹ et Neurath²² traduits par Robert Bouvier (1886-1978). Membre du Centre de synthèse et proche d'Henri Berr, auteur dans les années vingt d'une thèse sur Mach, Bouvier entretient, à cette occasion, une correspondance avec Neurath et rédige pour la *Revue de synthèse*, outre un bref compte rendu du Congrès de Paris²³, plusieurs

⁹ *Actes du Congrès international de philosophie scientifique*, Sorbonne, Paris, 1935, Paris Hermann, 1936.

¹⁰ Ces traductions sont présentées par Louis Rougier, dans l'avant-propos des Actes du congrès de Paris (fascicule 1, pp. 4-5), comme ayant été entreprises « pour faire connaître les thèses maîtresses de la doctrine destinée à servir d'axe aux discussions ». Certaines d'entre elles sont toutefois antérieures d'un ou deux ans au choix de Paris comme lieu du congrès.

¹¹ *L'Ancienne et la nouvelle logique*, 1933, et *La Science et la métaphysique devant l'analyse du langage*, 1934.

¹² *Logique, Mathématique et connaissance de la réalité*, 1935.

¹³ *Les Énoncés scientifiques et la réalité du monde extérieur*, 1934 et *Sur le Fondement de la connaissance*, 1935.

¹⁴ *La Philosophie scientifique, vues nouvelles sur ses buts et ses méthodes*, 1932.

¹⁵ Sur ce point, cf. Schöttler, « Le Centre international de synthèse et l'Autriche », pp. 99-117.

¹⁶ Pour un relevé précis cf. la liste établie par P. Schöttler : *ibid.*, p. 111-113.

¹⁷ « Analyse logique de la psychologie », *Revue de Synthèse*, 10 (1935), pp. 27-42 (original allemand non publié).

¹⁸ « De la relation entre les notions psychologiques et les notions physiques », *Revue de Synthèse*, 10 (1935), pp. 5-26.

¹⁹ « Discussion logique de certaines expressions psychologiques », *Revue de Synthèse*, 12 (1936), pp. 203-216.

²⁰ « Les concepts psychologiques et les concepts physiques sont-ils foncièrement différents ? », *Revue de Synthèse*, 10 (1935), pp. 43-53 (original allemand non publié).

²¹ « La physique contemporaine manifeste-t-elle une tendance à réintégrer un élément psychique ? », *Revue de Synthèse*, 8 (1934), pp. 187-201.

²² « L'Encyclopédie comme modèle », *Revue de Synthèse*, 12 (1936), pp. 187-201 (original allemand non publié).

²³ Robert Bouvier, « Le Congrès international de philosophie scientifique », *Revue de Synthèse*, 10 (1935), pp. 229-231.

recensions de travaux de Neurath²⁴, de Frank²⁵ et d'Eino Kaila²⁶. La quasi-totalité d'un numéro de la revue, publié en 1935²⁷, est consacré au Cercle de Vienne et à des contributions de ses représentants. Il faut enfin mentionner le rôle joué par la revue italienne *Scientia (Rivista di Scienza)*, qui publie des traductions françaises de textes de Schlick²⁸ (dès 1929²⁹), de Frank³⁰, de Neurath³¹, de Carnap³².

Le nombre relativement important de traductions de représentants du Cercle de Vienne, dont dispose dès les années trente le public, contraste singulièrement avec le peu d'intérêt que ceux-ci suscitent, à part quelques exceptions, chez les principaux philosophes français de cette époque. La philosophie française des années trente, largement dominée, d'un côté par Bergson, et de l'autre par le rationalisme spiritualiste de Brunschvicg et des élèves de Lachelier et de Lagneau, comme Alain, ne constitue certainement pas le contexte le plus favorable à une authentique réception. Lorsque les conférenciers viennois du congrès de Paris de 1935 évoquent dans leurs interventions Poincaré et Duhem et rappellent ce que l'empirisme logique doit à l'épistémologie française – et en particulier au conventionnalisme – ils rendent hommage à une tradition intellectuelle qui n'est plus exactement celle de la philosophie française du moment. Le seul philosophe français connu qui prenne part aux travaux du congrès de Paris est André Lalande. Et le fait que Rougier, dans l'avant-propos des Actes du colloque, interprète cette présence comme la preuve que « la Sorbonne ne demandait qu'à renouer la tradition, inaugurée avec tant de maîtrise au début du XXe siècle, par le rénovateur en France de la philosophie scientifique, Henri Poincaré »³³ tient davantage de la figure rhétorique que d'un réel état des lieux.

De manière générale, en effet, la réception ne semble pas avoir été très favorable du côté des philosophes des sciences français. Ainsi, la recension par Bachelard³⁴ de *Logik der Forschung* de Popper – qui ne fait pas partie du Cercle Vienne et propose des solutions différentes mais discute

²⁴ « Protokollsätze », 1932 (*Revue de synthèse*, 8 (1934), p. 117), *Einheitswissenschaft und Psychologie*, 1933 (*Revue de Synthèse*, 8 (1934), p. 119) et « Inventory of the Standard of Living », 1937 (*Revue de Synthèse*, 14 (1937), p. 214).

²⁵ Recension de la traduction de *Théorie de la connaissance et physique moderne*, 1934 (traduction par Ernest Vuillemin de « Was bedeuten die gegenwärtigen physikalischen Theorien für die allgemeine Erkenntnislehre ? », 1929), *Revue de Synthèse*, 8 (1934), p. 121.

²⁶ « Eino Kaila, *Über das System der Wirklichkeitsbegriffe*, 1936 », *Revue de Synthèse*, 14 (1937), p. 124.

²⁷ *Revue de Synthèse*, 10 (1935). Les articles de Schlick, Carnap et Hempel publiés dans ce numéro sont des réponses à une enquête de la *Revue de Synthèse* sur le thème : « Quel est l'apport propre de la psychologie à la représentation scientifique du réel ? » La réponse de Philipp Frank à cette même question (cf. *supra* note 19) a été publiée dans le numéro précédent de la revue.

²⁸ « La théorie de la connaissance et la physique moderne », trad. Marcel Thiers, *Scientia (Rivista di Scienza)*, 1929, supplément, pp. 116-123.

²⁹ La revue avait déjà publié en 1924 un article de Reichenbach : « La doctrine relativiste du temps », trad. E. Philippi, *Scientia (Rivista di Scienza)*, 36, Supplément, p. 99-111.

³⁰ « Le caractère des théories physiques de nos jours », traduit par Marcel Thiers, *Scientia (Rivista di Scienza)*, 49 (1931), supplément, pp. 74-84 ; « Conception positiviste ou conception métaphysique de la physique ? », traduit par Marcel Thiers, *Scientia (Rivista di Scienza)*, 58 (1935), supplément, pp. 1-8.

³¹ « Physicalisme », traduit par H. Buriot-Darsiles, *Scientia (Rivista di Scienza)*, 50 (1931), supplément, pp. 117-122 ; « La notion de < type > à la lumière de la logique nouvelle », trad. Buriot-Darsiles, *Scientia (Rivista di Scienza)*, 62, (1937), p. 283-287 ; « La nouvelle encyclopédie de l'empirisme scientifique », trad. H. Buriot-Darsiles, *Scientia (Rivista di Scienza)*, 62, 1937), supplément, pp. 119-128.

³² « Existe-t-il des prémisses de la science qui soient incontrôlables ? », traduit par H. Buriot-Darsiles, *Scientia (Rivista di Scienza)*, 49 (1936) (l'original allemand n'existe plus).

³³ *Actes du Congrès international de philosophie scientifique*, fascicule 1, p. 5.

³⁴ *Recherches philosophiques*, 5 (1935-1936), p. 446.

cependant les mêmes questions – dans laquelle il n'est question ni du problème de l'induction ou de la vérification, ni de celui des énoncés protocolaires, qui sont précisément au centre de l'ouvrage, témoigne d'une indifférence ou d'une cécité à peu près totale à l'égard des questions que se posent les Viennois.

Jean Cavailles est, certes, infiniment plus attentif. Mais il n'en est pas moins très critique, comme en témoigne la conclusion de son compte rendu du Congrès de Prague de 1934 : « Que cette conception totalitaire de la science et de son langage permette d'éliminer les problèmes de fondement ou de correspondance posés par la langue vulgaire sur le terrain même du néo-positivisme, il est permis d'en douter ». ³⁵ Cavailles ira jusqu'à évoquer, quelques années plus tard, dans une lettre à Albert Lautman ³⁶, « notre vieille ennemie la *Logische Syntax der Sprache* ». ³⁷ Le « logicisme » de Carnap manque en effet, selon lui, les actes de connaissance auxquels la logique a affaire et est incapable de rendre compte de l'application des mathématiques à la réalité. Il juge que « quel que soit l'intérêt propre des ingénieuses esquisses de Carnap [...], il semble qu'elles l'entraînent plutôt vers une sorte de philologie scientifique que vers un fondement logique – donc différent d'une simple constatation – de l'application des mathématiques à la réalité. » ³⁸ Et il lui semble que ce que Carnap appelle « syntaxe générale » n'est au fond « qu'un ensemble de règles abstraites, pour lesquelles du reste tout le précis est emprunté aux mathématiques effectivement réalisées et à leur syntaxe : l'imagination syntaxique semble se perdre dans le vide d'une abstraction radicale ». ³⁹

Le ton n'est pas plus amène – c'est le moins que l'on puisse dire – dans le compte rendu du Congrès de Paris que rédige en 1935, pour la revue *Archeion*, l'historienne des sciences Hélène Metzger (1886-1944). ⁴⁰ La description qui y est donnée en deux pages des théories du Cercle de Vienne – « qui croit prolonger l'œuvre d'Ernst Mach [et] aboutit à un positivisme absolu qui élimine toute décision préalable de l'intelligence humaine » – est des plus sommaires. L'auteur ironise sur la prétention de Carnap d'« apporte[r] un nouveau message à l'humanité », alors que ses idées n'ont absolument rien de neuf, puisqu'on les trouve déjà chez Condillac, Leibniz, Pascal et Raymond Lulle et elle juge inquiétant que « les membres de l'École de Vienne croient dire pour la première fois une chose qui ailleurs qu'à Vienne est un lieu commun philosophique ». Reconnaisant certes que son article ne comporte aucune réfutation, ni aucune discussion des conceptions auxquelles elle s'en prend, Hélène Metzger conclut qu'« elle se défie de toute doctrine qui manque totalement de générosité et de force d'expansion [et] qu'aucune discipline ne saurait remplacer l'éveil continu de l'esprit, et l'effort permanent de libération qui caractérise la philosophie véritable ».

Seul Abel Rey (1873-1940), qui a participé à l'organisation du congrès de Paris de 1935 en sa qualité de directeur de l'Institut d'histoire des sciences et des techniques et qui dirige chez Hermann la série dans laquelle sont publiées à cette époque diverses traductions d'auteurs du *Wiener Kreis*, est infiniment plus bienveillant. De fait, ses propres travaux, dont nous avons vu

³⁵ Jean Cavailles, « L'École de Vienne au Congrès de Prague », *Revue de métaphysique et de morale*, 1935, p. 149.

³⁶ Lui-même auteur en 1935 d'un compte rendu du Congrès de Paris : « Le Congrès international de philosophie des sciences », *Revue de métaphysique et de morale*, 1936, p. 113.

³⁷ Lettre de Cavailles à Lautman du 4 novembre 1942.

³⁸ *Méthode axiomatique et formalisme* [1937], Paris, Hermann, 1981, p. 169.

³⁹ *Sur la Logique et la théorie de la science*, 2e éd., Paris, PUF, 1960, p. 35.

⁴⁰ « Réflexions sur le Congrès international de philosophie scientifique (Paris, Sorbonne, 15-25 septembre 1935) », *Archeion*, 17 (1935), pp. 421-423 ; repris sous le titre « Réflexions sur l'École de Vienne », in : Hélène Metzger, *La Méthode philosophique en histoire des sciences. Textes 1914-1939*, éd. par Gad Freudenthal, Paris, Fayard, 1987, pp. 165-167.

qu'ils avaient dès le début du siècle inspiré les néopositivistes autrichiens, font assurément de lui dans les années trente l'un des philosophes français des sciences vivants les plus à même de mesurer l'intérêt et la portée des recherches menées au sein du Cercle de Vienne. Sa contribution proprement théorique à la réception et à la discussion des thèses du Cercle de Vienne demeure toutefois modeste. Elle consiste essentiellement en quelques paragraphes rédigés en 1937 pour le premier volume de l'*Encyclopédie française*.⁴¹ Sa présentation met en relation le « physicalisme » et la « logistique ». Abel Rey estime que, comme la logistique – à laquelle il a consacré plusieurs pages dans le même volume⁴² – qui en constitue la « base d'expression », le physicalisme « reste ouvert, et légitimement, à tout nouvel enseignement des faits. Le cadre universel des relations se remplit peu à peu selon les extensions de l'expérience, et celles-ci y trouvent toujours leur place d'après la construction qui a été donnée à ce cadre [...] Etant le lieu de tous les possibles, il accueille tout le réel ».⁴³ Mais le point sur lequel portent ses réserves est au fond toujours le même, au ton près, ici infiniment plus modéré. Ces conceptions lui paraissent pécher par leur formalisme ou leur « logicisme » – bien qu'il n'emploie pas le terme. Et il se demande si cette « machinerie séduisante par sa simplicité et sa rigueur » et « nécessaire, certes, comme moyen rigoureusement logique d'expression et, si l'on veut, d'élimination des pseudo-problèmes » peut toutefois « du point de vue de la fabrication et de l'acte psychologique, se donner pour suffisante ». Autrement dit, Carnap et Hahn – qui sont les deux auteurs cités dans son contexte – échouent, aux yeux d'Abel Rey, lui-même historien des sciences⁴⁴, comme dans une certaine mesure à ceux de Cavailles et de Metzger, à rendre compte des actes de connaissance ainsi que de la constitution historique des savoirs positifs.

Il faut sans doute faire une place à part à Emile Meyerson (1859-1933). Si ce dernier n'a apparemment jamais été en contact direct avec les représentants du Cercle de Vienne, il semble qu'il ait lu leurs principales publications, dont celles de Schlick, de Carnap et de Hahn, comme en témoigne *Du cheminement de la pensée*⁴⁵, en 1931, ainsi que sa correspondance.⁴⁶ Mais, comme le note Frédéric Fruteau de Laclos, sa réception du néopositivisme viennois, qu'il découvre à la fin de sa carrière, « s'appuie sur toute l'œuvre qu'il a publiée depuis son premier livre de 1908, *Identité et réalité* », dans lequel il « se déclarait farouchement < antipositiviste >, et la philosophie viennoise n'est à ses yeux que le dernier fruit d'une tendance générale et condamnable à dissocier les < phénomènes > des causes qui déterminent leur < mode de production > ».⁴⁷ Rien de bien neuf en somme !

Peut-on, dans ces conditions, parler d'une véritable réception du cercle de Vienne en France et non pas plutôt d'une fin de non-recevoir ? Force est de constater que les rares cas de réception nettement positive des idées du Cercle est le fait à cette époque de figures relativement marginales, bien qu'à des titres divers. Nous en évoquerons ici deux, déjà mentionnés : Ernest Vouillemin et Louis Rougier.

⁴¹ *Encyclopédie française*, vol. 1, « L'Outillage mental », Paris, Société de gestion de l'Encyclopédie française, 1937, pp. 1.18.7 et 1.18.8.

⁴² *Ibid.*, pp. 1.18.3 à 1.18.6. Abel Rey s'y réfère principalement à Russell, Whitehead et Wittgenstein.

⁴³ *Ibid.*, p. 1.18.8.

⁴⁴ Sur Abel Rey, cf. Jean-François Braunstein, « Abel Rey et les débuts de l'institut d'histoire des sciences », in : Bitbol/Gayon, *L'Épistémologie française*, pp. 173-191.

⁴⁵ Émile Meyerson, *Du Cheminement de la pensée*, 3 vol., Paris, Alcan, 1931.

⁴⁶ Celle-ci, encore inédite, se trouve aujourd'hui à Jérusalem : *List of files of the Papers of Emile Meyerson*, Jerusalem, *The Central Zionist Archives*, 199 pp.

⁴⁷ Frédéric Fruteau de Laclos, « Emile Meyerson et le Cercle de Vienne : conception anthropologique des sciences contre conception scientifique du monde », *Austriaca*, 63 (2006), p. 86.

Le cas d'Ernest Vuillemin (1865-1954), polytechnicien, général d'artillerie à la retraite et néothomiste, est pour le moins singulier, et son intérêt pour les positivistes viennois, dont il est à cette époque l'un des traducteurs attirés, atypique et en tout cas fort éloigné de celui qui est le nôtre aujourd'hui. Ainsi, dans *La logique de la science et l'Ecole de Vienne*⁴⁸ il fait de la critique de la philosophie traditionnelle par les néopositivistes viennois et de l'idée selon laquelle la philosophie ne saurait être une discipline autonome, fournissant des connaissances d'un genre particulier, une arme contre le rationalisme, philosophique et scientifique, et ses prétentions. Cette lecture du néopositivisme viennois le conduit à prendre avec les auteurs qu'il traduit et commente de grandes libertés. Il va jusqu'à les enrôler dans la croisade contre le darwinisme, estimant que « ces affirmations sont purement dogmatiques et ne sauraient recevoir aucun appui de la morphologie comparée » et qu'« il ne viendrait certainement à l'idée de personne d'affirmer un rapport historique de parenté entre les radiations lumineuses, visibles ou non, bien que leurs caractères homologues soient susceptibles de constituer une gamme quasi-continue. Et Dieu sait cependant si le Darwinisme a fait bruyante recette ! »⁴⁹

Le positivisme du Cercle de Vienne est, selon lui, « l'expression d'une réaction contre le romantisme scientiste et contre la soi-disant philosophie, pleine de superstitions, qu'il engendre. Il conduira à l'étude minutieuse de faits aussi isolés que possible et à la méfiance contre les énoncés prétendant à une généralité grandiose, ces « idées générales » chères à un humanisme désuet ». ⁵⁰ Ce combat contre le « scientisme », les « superstitions philosophiques » et « l'humanisme désuet » participe manifestement de l'offensive contre le « modernisme », menée à cette époque par l'Eglise catholique et notamment par les intellectuels néothomistes, comme Maritain ou Gilson. On est en tout cas fort loin de la perspective sociale et politique d'un combat contre l'obscurantisme dans laquelle les auteurs du *Manifeste du Cercle de Vienne* conçoivent leur travail scientifique et philosophique !

Vuillemin considère que « *L'Ecole [de Vienne] est fondamentalement spiritualiste, dualiste* »⁵¹ et il en veut pour preuve le rôle que les positivistes logiques font jouer aux *Erlebnisse* dans le contrôle empirique. D'où ses réticences à l'égard de thèses aussi centrales chez Schlick, Carnap et Neurath que le physicalisme ou l'unité de la science. Il en va de même pour l'orientation antimétaphysique du Cercle de Vienne. Vuillemin juge en effet excessive chez « deux ou trois Viennois » – Neurath particulièrement, précise-t-il en note – l'usage de « l'accusation de manquer de sens⁵² » et, de manière générale, la critique de la métaphysique. « Tel Viennois, – il s'agit bien sûr toujours de Neurath –, semble partir un peu trop facilement en guerre à ce propos » car s'« il est bien permis de se faire un vocabulaire particulier et d'y considérer synonymes les adjectifs « métaphysique » et « dépourvu de sens » [...] cela ne donne pas le droit d'attaquer à tout bout de champ ce que tous les gens cultivés appellent LA métaphysique⁵³ » Dans le même esprit, Vuillemin reproche à Carnap, outre « le dédain » qu'il professe, selon lui, « à l'égard du domaine du sentimental, le domaine par excellence de la vie de l'humanité⁵⁴ » certaines « exagérations », comme le fait de refuser tout sens à la question : « Quelle est l'essence du Néant ? », car il suffit, selon Vuillemin, « de préciser d'après quel critère positif on distingue « quelque chose » de « rien » ». Quant à la question « Quelle est la cause première du monde ? », dont Carnap estime

⁴⁸ Paris, Hermann, 1935.

⁴⁹ Ibid., p. 34.

⁵⁰ Ibid., p. 9.

⁵¹ Ibid., p. 11.

⁵² Ibid., p. 9.

⁵³ Ibid., p. 18.

⁵⁴ Ibid., p. 41-42.

qu'elle n'a pas de sens, Vouillemin juge qu' « elle ne renferme pourtant aucun mot qui n'ait, au regard même de la science positive, une signification par rapport à son rôle dans ledit énoncé ». ⁵⁵

Le cas de Rougier est tout différent. Louis Rougier (1889-1982) ⁵⁶ a soutenu en 1920 une thèse principale sur *Les paralogismes du rationalisme* ⁵⁷ et une thèse complémentaire sur *La philosophie géométrique de Poincaré* ⁵⁸. Il est un lecteur non seulement de Poincaré, mais de Hilbert, Russell, Couturat et Mach. Aussi sa culture l'a-t-elle tout naturellement conduit à s'intéresser au Cercle de Vienne, où il trouve un prolongement et un écho à ses propres préoccupations théoriques. Dès 1921, dans *La Structure des théories déductives* ⁵⁹, il a plaidé contre son maître Goblot, pour l'introduction de la nouvelle logique dans l'enseignement et déploré qu' « en dépit des travaux des logisticiens italiens, anglais et français, de Peano, de Padoa, de Russell et de Couturat, nous en [soyons] toujours à ressasser les mêmes arguties et fausses subtilités de l'Ecole ». ⁶⁰

Le rationalisme, dont Rougier entend mettre au jour les paralogismes est la doctrine qui « admet l'existence de vérités objectives, *a priori*, inconditionnellement nécessaires, indépendantes de notre esprit et de la nature, qui sont tout à la fois des lois de notre pensée et des lois de l'être, si bien que notre esprit est obligé de s'y soumettre et la nature de s'y conformer. A ces vérités, on donne le nom de vérités rationnelles ou de vérités éternelles. La faculté qui les appréhende, distincte de la perception sensible et de l'entendement empirique, est la raison. Cette faculté *sui generis* est une et indivisible. Elle est égale chez tous les hommes et leur appartient par essence en tant que tels ». ⁶¹ Rougier observe que ces vérités nécessaires sont tantôt conçues comme un monde archétype séparé (Platon), tantôt situées dans l'intellect divin lui-même avec lequel elles se confondent (saint Augustin), tantôt considérées comme des décrets arbitraires de la volonté divine (libre création des vérités éternelles chez Descartes), et il estime que « cette confusion d'idées, cette incohérence d'opinions [...] constituent une sérieuse présomption en faveur de son mal-fondé ». ⁶² Quelle que soit la forme qu'ils prennent, les sophismes du rationalisme « dérivent en grande partie – selon lui – de l'autorité de ces deux monuments du génie grec : *La Logique d'Aristote* et les *Éléments d'Euclide* » ⁶³, la première ayant accrédité l'idée que tout jugement est prédicatif, les seconds ayant contribué à conférer une valeur démonstrative à l'évidence intuitive. Rougier pense, pour sa part, que « la plupart des prétendues vérités nécessaires des rationalistes classiques ne sont que des conventions commodes ou des vérités d'expérience qui, suivant les contingences empiriques des divers milieux où nous serions placés, nous apparaîtraient tour à tour, ou si arbitraires que nous les tiendrions pour absurdes, ou si naturelles qu'elles nous sembleraient nécessaires ; et que, par une illusion mentale presque inévitable dans ce cas-là, nous

⁵⁵ Ibid., p. 43.

⁵⁶ Sur Louis Rougier, cf. Mathieu Marion, « Investigating Rougier », *Cahiers d'Épistémologie*, n°314 (2004), et « Louis Rougier, The Vienna Circle and the Unity of Science », in : Elisabeth Nemeth/Nicolas Roudet (éds.), *Paris – Wien, Enzyklopädien im Vergleich*, Vienne-NewYork, Springer, 2005, pp. 151-177 ; Jacques Lambert, « L'Épistémologie française et le Cercle de Vienne : Louis Rougier », in : Bitbol/Gayon, *L'Épistémologie française*, pp. 93-110.

⁵⁷ Louis Rougier, *Les Paralogismes du rationalisme. Essai sur la théorie de la connaissance*, Paris, Alcan, 1920.

⁵⁸ Louis Rougier, *La Philosophie géométrique de Poincaré*, Paris, Alcan, 1920.

⁵⁹ Louis Rougier, *La Structure des théories déductives. Théorie nouvelle de la déduction*, Paris, Alcan, 1921.

⁶⁰ Ibid., p. V.

⁶¹ Rougier, *Les Paralogismes du rationalisme*, p. 437.

⁶² Ibid., p. 438.

⁶³ Ibid.

les transformations en vérités évidentes par elles-mêmes, indépendamment de notre esprit et de notre milieu ». ⁶⁴

Ainsi, lorsque Rougier en 1931 – date de sa première lettre à Schlick – entre en contact avec le Cercle de Vienne, il a déjà une œuvre dans laquelle les empiristes logiques vont reconnaître de nombreuses analogies avec leurs propres idées. Philipp Frank considèrera d'ailleurs que « la base de départ du travail de Rougier a été la même que celle de Schlick, qu'il est parti de Poincaré, a essayé d'intégrer Einstein dans le « nouveau positivisme » et a écrit la meilleure critique d'ensemble – *Les paralogismes du rationalisme* – de la philosophie scolaire [c'est-à-dire de ce que Frank lui-même appelle *Schulphilosophie*] qu'il ait lue ». ⁶⁵ C'est pourquoi Rougier est associé aux activités du cercle. En 1934, à Prague, il expose ⁶⁶ la thèse développée quelques années auparavant dans *La Scolastique et le thomisme* ⁶⁷ : il juge que les scolastiques arabe, juive et latine partagent de nombreuses thèses (théorie des catégories, distinction de la substance et de l'accident, de la forme et de la matière, de l'essence et de l'existence, principe d'individuation, etc.) qui procèdent d'un état d'esprit – « une structure mentale » – que Rougier appelle « la *mentalité réaliste* », laquelle se caractérise « par l'adoption d'un certain nombre de *principes rationnels a priori* » (le principe selon lequel tout jugement est un jugement prédicatif, le principe de raison suffisante, le principe existentiel du maximum) contraires aux principes de la logique moderne. « Ces principes conduisent à quantité d'antinomies, de pseudo-problèmes, d'affirmations contredites par l'expérience. » ⁶⁸ Rougier inscrit ici l'empirisme logique dans les débats philosophiques français de l'époque, comme celui qui a lieu autour des travaux de Gilson sur le thomisme, la scolastique et Descartes. La polémique avec Gilson se prolongera au Congrès de Paris ⁶⁹ de 1935 et à celui de 1937 ⁷⁰ où Rougier s'appuie sur l'empirisme logique pour montrer que « le cartésianisme n'est pas une philosophie aussi révolutionnaire qu'on veut bien le prétendre ». ⁷¹

Mais tout en essayant d'introduire l'empirisme logique dans le débat français, Rougier participe aux débats qui ont lieu, au même moment, à l'intérieur du Cercle de Vienne lui-même autour de questions telles que le physicalisme et l'unité de la science. Ainsi, dans la polémique sur le problème de la vérité, il est du côté de Schlick contre la conception de la vérité-cohérence défendue par Neurath : « Pour rendre compte de l'anatomie de la science, on ne saurait s'en tenir au point de vue uniquement formel de la cohérence logique des propositions scientifiques. Il faut réintroduire la notion classique de vérité, fondée sur la correspondance univoque (sans ambiguïté) d'un système de symboles avec une matière de faits. Mais, dès que l'on rétablit la notion de correspondance avec un donné, une série de problèmes prennent sens qui n'étaient que pseudo-problèmes au regard de l'analyse logique. Une série d'actes de la pensée deviennent possibles sans courir le risque de commettre le péché mortel de métaphysique. Nous pouvons, en toute quiétude, comparer la carte des mets avec ce que le garçon de restaurant nous apporte sur son plateau ou les phrases de notre Bædeker avec les monuments dont il nous fait la description ». ⁷²

⁶⁴ Ibid., p. 441.

⁶⁵ Frank, *Modern Science*, p. 48.

⁶⁶ Louis Rougier, « La scolastique et la logique », *Erkenntnis*, 5 (1935), pp. 100-109.

⁶⁷ Louis Rougier, *La Scolastique et le thomisme*, Paris, Gauthier-Villars, 1925.

⁶⁸ Ibid., p. 108.

⁶⁹ Louis Rougier, « Pseudo-problèmes résolus et soulevés par la logique d'Aristote », *Actes du Congrès international de philosophie scientifique, Sorbonne, Paris, 1935*, Paris, Hermann, 1936, fasc. 3, pp. 35-40.

⁷⁰ « La révolution cartésienne et l'empirisme logique », *Actes du IXème Congrès international de philosophie*, vol. 4, Paris, Hermann, 1937, pp. 92-98.

⁷¹ Ibid., p. 95.

⁷² « L'Empirisme logique, à propos d'un congrès récent », *Revue de Paris*, 43 (1936), p. 193.

Rougier prend également ses distances avec le physicalisme tel qu'il est défendu, au début des années 30 par Neurath et Carnap, c'est-à-dire la thèse selon laquelle toute connaissance peut toujours être ramenée à des énoncés sur des objets physiques (et donc à des énoncés où ne figurent que des énoncés spatio-temporels), ainsi qu'avec son corollaire à savoir que la langue de la physique est la langue universelle de la science. Dans un texte de 1938 consacrée à cette critique du physicalisme⁷³, Rougier défend l'idée que le langage mathématique ne suffit pas pour faire de la physique et qu'il faut, en outre, recourir au langage descriptif des qualités. Sans quoi, le mathématicien se trouverait dans la même situation que le behavioriste décrivant le comportement de Socrate dans sa prison : ce dernier « constatera qu'en dépit de la porte ouverte et des discours de ses amis, Socrate demeure assis sur son lit. Mais il se borne à consigner en guise de procès-verbal : « les os, en jouant dans leurs emboîtures, et les nerfs, en se tendant et se détendant, font que Socrate est capable de ployer ses membres » et de rester assis sur son lit, il n'aura pas expliqué pour autant la conduite de Socrate, ni en quoi elle se distingue par exemple, de celle d'un paralytique cloué sur son grabat. Il n'expliquera la conduite de Socrate que si Socrate lui explique, dans le langage psychologique, ses raisons de ne pas s'enfuir ». ⁷⁴ Autrement dit, « le physicalisme se trouve [...] réfuté dans cette page célèbre du *Phédon* ». ⁷⁵ En fait, ni le physicien, ni le psychologue ne peuvent se passer du langage descriptif et introspectif de la vie quotidienne. Rougier estime qu'il y a, en outre, entre ce langage quotidien et les langages du physicien ou du psychologue, toute une série de langages techniques intermédiaires, comme celui de la musique, « doués de sens pour ceux qui sont en condition de les parler, puisqu'ils permettent à ceux qui les parlent de coordonner logiquement leurs actions » bien que ces langages ne soient pas « transcritibles dans le langage de la physique qui ne retient des choses que leur structure et laisse tomber leur contenu intuitif ». ⁷⁶ En affirmant ainsi que ce qui interdit de traduire ces autres langages dans celui de la physique tient au fait que ce dernier ne peut pas exprimer le contenu, Rougier laisse entendre que ce n'est précisément pas le cas de ces autres langages, et défend une position radicalement opposée à celle de Schlick pour qui un langage quel qu'il soit ne peut jamais rien communiquer d'autre que la structure. ⁷⁷

Mais c'est par sa conception de la logique que Rougier semble s'écarter le plus des positions qui sont celles de la plupart des représentants du Cercle de Vienne. Dans « La relativité de la logique »⁷⁸, Rougier, qui interprète Wittgenstein, comme tout le monde à l'époque, dans un sens empiriste, estime que le *Tractatus* conduit à un « empirisme radical », dont il se propose de montrer qu'il est « insoutenable ». Cet empirisme radical consiste en ce qu'il « suppose que les qualifications de *tautologique*, de *synthétique*, de *contradictoire*, de *dénué de sens* appliquées aux propositions ont un *sens absolu* ». ⁷⁹ Or Rougier juge que ce n'est pas le cas, qu'il existe en réalité une infinité de logiques possibles et que la même proposition peut être tautologique ou contradictoire, analytique ou synthétique, douée de sens ou dénuée de sens, selon la logique que l'on adopte. Ainsi « le choix d'une logique bivalente, trivalente ou plurivalente est une question de commodité, aussi libre que la graduation d'un baromètre en deux, trois ou plusieurs secteurs »⁸⁰, avec cette conséquence que la distinction de l'analytique et du synthétique cesse d'avoir un caractère absolu. La logique de la

⁷³ « Le langage de la physique est-il universel et autonome ? », exposé présenté au IV^e Congrès de philosophie scientifique de Cambridge (1938) et publié dans *Erkenntnis*, 7 (1937/38), pp. 189-194.

⁷⁴ *Op. cit.*, p. 193.

⁷⁵ Qui est en réalité une page du *Criton*.

⁷⁶ Rougier, « Le langage de la physique est-il universel et autonome ? », p. 194.

⁷⁷ Cf. par exemple Moritz Schlick, *Forme et contenu*, trad. D. Chapuis-Schmitz, Marseille, Agone, 2003, p. 52 sq.

⁷⁸ *Erkenntnis*, 8 (1939/1940), pp. 193-217, et *Revue de métaphysique et de morale*, 47 (1940), pp. 305-330.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 202.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 203.

probabilité de Reichenbach – qui est l'empiriste logique dont Rougier affirme fréquemment se sentir le plus proche – est un exemple parmi d'autres du fait que nous nous trouvons en présence d'une pluralité de logiques entre lesquelles nous pouvons choisir. Bien que libre, ce choix n'est toutefois pas arbitraire. Il dépend du domaine auquel nous avons à faire. La conséquence philosophique en est, précise Rougier, que « les lois logiques sont des tautologies qui sont vraies *a priori*, parce qu'elles épuisent toutes les alternatives que nous avons posées *par convention* en attribuant deux, trois, plusieurs ou un nombre infini de valeurs aux propositions ou en considérant un certain nombre de modalités. Les propositions sont susceptibles de deux valeurs dans la logique traditionnelle, non parce qu'il existe un principe vrai *a priori*, qui s'impose nécessairement à notre pensée et que nous appelons le principe du tiers-exclu, mais simplement parce que nous avons posé la convention d'appeler propositions les énonciations susceptibles de prendre seulement ces deux valeurs ». ⁸¹ Avec cette conséquence que, si le caractère tautologique de la logique condamne toute tentative rationaliste de déduire le réel des lois logiques de la pensée, son caractère relatif condamne tout autant l'empirisme radical du positivisme logique, fondée sur la stricte distinction de l'analytique et du synthétique. Et il en va de même, selon Rougier, de la distinction entre ce qui est doué de sens (*sinnvoll*) et ce qui est dénué de sens (*sinnlos*). « Il peut arriver qu'une énonciation dénuée de sens dans un langage, en soit douée dans un autre ». ⁸² Si je dis que la nature humaine et la nature divine sont consubstantiellement unies dans la personne du Christ, je dis là quelque chose qui n'a pas de sens pour un empiriste, mais en a en revanche un pour un théologien thomiste. La métaphysique peut donc parfaitement être douée de sens.

Si Rougier semble ici rejoindre Vouillemin, il appartient toutefois à une toute autre tradition intellectuelle. Loin du néo-thomisme de ce dernier, Rougier est un athée ou un libre-penseur dans la tradition de Taine et de Renan qu'il se plaît à citer sans cesse. Cette référence est sans doute un élément décisif pour comprendre notamment le contexte politique du rôle joué par Rougier dans la réception – ou la non-réception – française du Cercle de Vienne. Alors que les empiristes logiques viennois se réclament de l'esprit des Lumières ⁸³ et sont pour nombre d'entre eux proches de la social-démocratie autrichienne, Rougier partage en revanche avec Taine et Renan un certain nombre d'idées, telles qu'une critique radicale de la démocratie et un antiparlementarisme virulent, tout à fait caractéristiques de l'extrême-droite française de l'époque.

La critique du rationalisme ne se limite pas en effet chez Rougier à la philosophie de la connaissance, mais vaut également en morale et en politique. Le rationalisme aurait, selon lui, pour conséquence fâcheuse la croyance en l'égalité des hommes et des peuples, et serait à l'origine de ce qu'il appelle « la mystique démocratique » ⁸⁴, laquelle « procède d'une méthode *a priori* et déductive consistant à dériver les conséquences particulières de principes, dont les fondements philosophiques, le rationalisme scolastique et l'empirisme de la table rase ont perdu tout crédit auprès des esprits avertis de notre époque ». ⁸⁵ Et Rougier de généraliser son conventionnalisme épistémologique pour l'étendre au domaine politique : « De même que la géométrie d'Euclide n'est pas la seule métrique applicable à la structure de l'Univers [...], il peut exister des gouvernements qui, par rapport à la démocratie parlementaire envisagée comme forme « canonique », constituent des formes politiques aberrantes, et qui se révèlent néanmoins à l'usage comme étant mieux adaptées à la structure de nos sociétés actuelles, de même que la géométrie de Riemann s'est

⁸¹ Ibid., p. 211.

⁸² Ibid., p. 214.

⁸³ Cf. par exemple « La conception scientifique du monde », in : Antonia Soulez (éd.), *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris, PUF, 1985, p. 110.

⁸⁴ C'est le titre d'un de ses livres : *La Mystique démocratique, ses origines, ses illusions*, Paris, Flammarion, 1929.

⁸⁵ Ibid., p. 8.

montrée mieux adaptée à la structure physique de l'Univers que la géométrie classique du savant alexandrin ».⁸⁶

Si Rougier impute au rationalisme classique et aux Lumières françaises la responsabilité de la forme prise par cette « mystique démocratique », notamment à partir de la Révolution française – c'est-à-dire « cette passion de justice égalitaire, si peu fondée en expérience et en raison »⁸⁷ – le mal vient de plus loin « et particulièrement des Prophètes d'Israël »⁸⁸, car « le judaïsme ne prenant jamais son parti du train de ce monde, demeura toujours un ferment actif de révolution ».⁸⁹ Autrement dit, « l'utopie philosophique du XVIIIe siècle, conduisant au règne des tricoteuses et des sans-culottes sous la Terreur, [n'est] qu'une sécularisation de l'apocalyptique d'Israël, tout comme le marxisme, établissant en Russie la dictature des ouvriers et des paysans, en est la transposition sur le terrain économique ».⁹⁰ L'analyse est pour le moins rapide et le « judéo-bolchévisme »⁹¹ n'est pas loin. Rougier finira, du reste, par rallier le régime de Vichy⁹², dont il partageait la haine de la démocratie parlementaire, la conception corporatiste de l'Etat⁹³ et l'antisémitisme⁹⁴. Et il évoluera, après la guerre, vers la droite la plus extrême.⁹⁵

Le fait que le Cercle de Vienne n'ait pas bénéficié en France dans l'entre-deux-guerres d'une audience comparable à ce qu'elle fut dans d'autres pays aura sans doute tenu à la conjonction de plusieurs circonstances défavorables. On peut certes imaginer que la personnalité et les engagements de Rougier aient eu un effet malheureux. Mais, quoi qu'il en soit, qu'il prît la forme d'une théorie de la connaissance – comme dans l'*Allgemeine Erkenntnislehre* de Schlick – ou d'une logique de la science comme chez Carnap, le néopositivisme viennois allait à l'encontre de conceptions qui, en dépit de leurs différences, avaient en commun de privilégier les actes de connaissance et le devenir historique des concepts et des théories scientifiques. Abel Rey – pourtant infiniment mieux disposé que bien d'autres, comme nous l'avons vu, à l'égard du Cercle de Vienne – ne pouvait au fond que se sentir lui-même très étranger à ce « physicalisme », dans lesquels il reconnaissait une « théorie générale de la connaissance »⁹⁶, dès lors qu'il estimait que « la théorie de la connaissance n'est qu'une idéologie vague ou une dialectique verbale sans l'histoire

⁸⁶ Ibid., p. 15.

⁸⁷ Ibid., p. 63

⁸⁸ Ibid..

⁸⁹ Ibid., p. 184.

⁹⁰ Ibid., p. 164.

⁹¹ Ibid., p. 184 : « De nos jours, le judaïsme laïcisé a trouvé son dernier prophète en Karl Marx ».

⁹² Il a été, entre autres, chargé – ou s'est chargé lui-même – en octobre 1940 d'une obscure mission auprès de Churchill pour le compte de Vichy. Sa version des faits, exposée dans son livre : *Les Accords Pétain-Churchill. Histoire d'une mission secrète*, Montréal, Beauchemin, 1945, sera utilisée lors du procès Pétain par les défenseurs de ce dernier.

⁹³ Cf. par exemple Louis Rougier, *La Mystique démocratique*, Paris, Flammarion, 1929, p. 257 : « C'est un grave préjugé de croire que la république parlementaire, fondée sur le suffrage individuel, est seule adaptée à cette fin, et l'on peut montrer combien il est illogique que les corps sociaux, groupant les grands intérêts collectifs, matériels et moraux de la Nation, ne soient pas constitutionnellement représentés ».

⁹⁴ On pourrait aisément multiplier les citations : « Nuls plus que les Juifs n'ont contribué à répandre cette mentalité que tout peut s'évaluer en argent et s'acheter, même les biens spirituels » (ibid., p. 230). Dans le même esprit, Rougier oppose « l'héritage de l'Hellas éternelle, que doivent défendre tous les < patriciens > de ce monde contre les utopiques revendications des < pauvres > d'Israël » (ibid., p. 64).

⁹⁵ Il contribue ainsi, aux côtés de l'ancien commissaire aux questions juives de Vichy, Xavier Vallat, à un numéro spécial de la revue de Maurice Bardèche, *Défense de l'Occident* (numéro spécial n° 39/40, janvier-février 1957) consacré à « l'épuration ».

⁹⁶ C'est ainsi qu'il le caractérise dans l'*Encyclopédie française*, vol. 1, « L'Outillage mental », p. 1.18.7.

philosophique de la science ». ⁹⁷ Et si l'on concède à Georges Canguilhem qu'Auguste Comte est bien « la source de ce qui a été et de ce qui devrait rester [...] l'originalité du style français en histoire des sciences » ⁹⁸, on admettra que le néopositivisme de langue allemande n'était finalement guère moins éloigné, bien qu'en un tout autre sens, de la tradition positiviste française que du spiritualisme bergsonien et que ni l'un ni l'autre n'en favorisaient la réception. Et il faudra attendre près d'un demi-siècle pour que ces idées – moyennant le détour par l'Amérique et la langue anglaise – fassent enfin leur retour sur la scène philosophique française.

⁹⁷ Abel Rey, « Avant-propos », *Thalès*, 1 (1935), p. XVIII.

⁹⁸ Georges Canguilhem, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1968, p. 63. Cette idée d'un « style français » a été reprise et développée par Jean-François Braunstein : « Bachelard, Canguilhem, Foucault. Le style français en épistémologie », in : Pierre Wagner (éd.), *Les Philosophes et la science*, Paris, Gallimard, 2002, pp. 920-963.

Liste des participants au colloque

Françoise Balibar, Université Paris-Diderot (Paris VII)

Christian Bonnet, Université Panthéon-Sorbonne (Paris I)

Enrico Castelli-Gattinara, Università di Roma – La Sapienza

Philippe Despoix, Université de Montréal

Jean-Louis Fabiani, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris

Massimo Mastrogregori, Università di Roma – La Sapienza

Bertrand Müller, Centre National de la Recherche Scientifique, Paris

Otto Gerhard Oexle, Max Planck Institut für Geschichte, Göttingen

Hans-Jörg Rheinberger, Max Planck Institut für Wissenschaftsgeschichte, Berlin

Norbert Schappacher, Université Louis Pasteur, Strasbourg

Peter Schöttler, Centre National de la Recherche Scientifique, Paris

François-Olivier Touati, Université François Rabelais, Tours

MAX-PLANCK-INSTITUT FÜR WISSENSCHAFTSGESCHICHTE

Max Planck Institute for the History of Science

Preprints since 2010 (a full list can be found at our website)

- 391** Horst-Heino v. Borzeszkowski & Renate Wahsner **Die Fassung der Welt unter der Form des Objekts und der philosophische Begriff der Objektivität**
- 392** Ana Barahona, Edna Suarez-Díaz, and Hans-Jörg Rheinberger (eds.) **The Hereditary Hourglass. Genetics and Epigenetics, 1868–2000**
- 393** Luis Campos and Alexander von Schwerin (eds.) **Making Mutations: Objects, Practices, Contexts**
- 394** Volkmar Schüller **Some Remarks on Prop. VIII Probl. II of Newton's Opticks Book I Part I**
- 395** Tamás Demeter **Hume's Experimental Method**
- 396** Fynn Ole Engler, Björn Henning und Karsten Böger **Transformationen der wissenschaftlichen Philosophie und ihre integrative Kraft – Wolfgang Köhler, Otto Neurath und Moritz Schlick**
- 397** Frank W. Stahnisch **«Der Rosenthal'sche Versuch» oder: Über den Ort produktiver Forschung – Zur Exkursion des physiologischen Experimentallabors von Isidor Rosenthal (1836–1915) von der Stadt aufs Land**
- 398** Angela Matyssek **Überleben und Restaurierung. Barnett Newmans *Who's afraid of Red, Yellow, and Blue III* und *Cathedra***
- 399** Susanne Lehmann-Brauns, Christian Sichau, Helmuth Trischler (eds.) **The Exhibition as Product and Generator of Scholarship**
- 400** Fynn Ole Engler und Jürgen Renn **Wissenschaftliche Philosophie, moderne Wissenschaft und Historische Epistemologie**
- 401** M. J. Geller **Look to the Stars: Babylonian medicine, magic, astrology and *melothesia***
- 402** Matthias Schemmel **Medieval Representations of Change and Their Early Modern Application (TOPOI – Towards a Historical Epistemology of Space)**
- 403** Frank W. Stahnisch **German-Speaking Émigré Neuroscientists in North America after 1933: Critical Reflections on Emigration-Induced Scientific Change**
- 404** Francesca Bordogna **Asceticism and Truth: The Case of 'Magic Pragmatism'**
- 405** Christoph Hoffmann and Alexandre Métraux (eds.) **Working with Instruments – Three Papers of Ernst Mach and Ludwig Mach** (Translated by Daniel Bowles)
- 406** Karin Krauthausen **Paul Valéry and Geometry: Instrument, Writing Model, Practice**
- 407** Wolfgang Lefèvre **Picturing the World of Mining in the Renaissance
The *Schwazer Bergbuch* (1556)**
- 408** Tobias Breidenmoser, Fynn Ole Engler, Günther Jirikowski, Michael Pohl and Dieter G. Weiss **Transformation of Scientific Knowledge in Biology: Changes in our Understanding of the Living Cell through Microscopic Imaging**
- 409** Werner Kogge **Schrift und das Rätsel des Lebendigen. Die Entstehung des Begriffssystems der Molekularbiologie zwischen 1880 und 1950**
- 410** Florentina Badalanova Geller **2 (Slavonic Apocalypse of) Enoch: Text and Context**
- 411** Henning Schmidgen & Urs Schoepflin (eds.) **Hans-Jörg Rheinberger : a Bibliography**

- 412** Renate Wahsner & Horst-Heino v. Borzeszkowski **Erkenntnis statt Erbauung: Hegel und das naturwissenschaftliche Denken der Moderne**
- 413** Mirjam Brusius **From photographic science to scientific photography: Photographic experiments at the British Museum around 1850**
- 414** Viktor J. Frenkel **Professor Friedrich Houtermans – Arbeit, Leben, Schicksal. Biographie eines Physikers des zwanzigsten Jahrhunderts.** Herausgegeben und ergänzt von Dieter Hoffmann, unter Mitwirkung von Mary Beer
- 415** Ilana Löwy (ed.) **Microscope Slides – Reassessing a Neglected Historical Resource**
- 416** André L. Blum, John Michael Krois und Hans-Jörg Rheinberger (Hrsg.) **Verkörperungen**
- 417** Pietro Daniel Omodeo **Sixteenth Century Professors of Mathematics at the German University of Helmstedt.** A Case Study on Renaissance Scholarly Work and Networks